



l'évangile de saint-marc

les rapports entre l'Orient,
l'Occident et le Christ cosmique

Rudolf Steiner

TRIADES

RUDOLF STEINER

**L'ÉVANGILE
DE
SAINT-MARC**

Les rapports entre l'Occident, l'Orient
et le Christ cosmique

Cycle de 10 conférences

faites à Bâle.

Du 15 au 24 septembre 1912



CENTRE TRIADES
4, rue Grande Chaumière
75006 PARIS

Le présent ouvrage fait partie de la série des Cycles de conférences donnés par Rudolf Steiner au cercle privé des membres de la Société Anthroposophique. Cette Société a pour objet d'étudier l'enseignement de la Science Spirituelle, tel qu'il a été donné par Rudolf Steiner (né à Kraljevic, Hongrie, le 27 février 1861, mort à Dornach, Suisse, le 30 mars 1925) et continue de l'être par l'Université libre de Science spirituelle qui a son centre au Goethéanum de Dornach.

Cet ouvrage doit être considéré comme un manuscrit qui est imprimé pour l'usage des membres de cette Université Libre de Science spirituelle. Il a donc un caractère semi-privé et, en outre, il sous-entend une connaissance première des bases générales sur lesquelles repose l'enseignement de la Science spirituelle. Ces bases sont mises à la portée de tous dans les ouvrages de Rudolf Steiner, dont on trouvera la liste à la fin de ce volume.

Ce cycle de conférences a paru
en allemand sous le titre
“Das Markus-Evangelium”
au Rudolf Steiner Verlag
Dornach (Suisse)
GA N° 139

Traduction française de N. de Bulgaris.

CYCLES DE CONFÉRENCES
Faits par Rudolf Steiner
SUR LA CHRISTOLOGIE
Et parus en français :

ÉVANGILE DE SAINT-JEAN (Hambourg, 1908).

ÉVANGILE SAINT-JEAN (Cassel, 1909).

ÉVANGILE DE SAINT-MATTHIEU.

ÉVANGILE DE SAINT-LUC.

ÉVANGILE DE SAINT-MARC.

L'APOCALYPSE.

DE JÉSUS AU CHRIST.

LE CHRIST ET LE MONDE SPIRITUEL.

L'IMPULSION DU CHRIST ET LA CONSCIENCE DU MOI.

PIERRES DE CONSTRUCTION À L'INTELLIGENCE DU MYSTÈRE DU
GOLGOTHA.

MYSTÈRES CHRÉTIENS, MYSTÈRES ANTIQUES.*

L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN.

* ou LE CHRISTIANISME ET LES MYSTÈRES

aux Editions Fischbacher

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Les lecteurs qui n'ont pas assisté personnellement à ces conférences, données au temps où l'autorité d'Annie Besant dominait la Société théosophique, seront peut-être étonnés du ton polémique qu'elles adoptent parfois, surtout lorsqu'il s'agit de la question du Christ.

Pour comprendre ce ton, il faut se rendre compte que l'étrange attitude d'Annie Besant à l'égard de cette question en imposait alors à beaucoup de personnes et que j'avais à défendre ma propre conception du Christ, laquelle n'a jamais varié. Maintenant que ces luttes sont loin derrière nous, il y en a qui pensent que ces « polémiques » pourraient être éliminées du texte. Mais les éditeurs préfèrent que ces conférences soient conservées telles qu'elles ont été données en leur temps ; car elles rappellent ainsi que la conception du Christ représentée ici eut à se défendre contre bien des superstitions choquantes pour des occidentaux. Il ne s'agissait pas de discuter stérilement contre des partisans de secte opposée. Mais, en présence de vues purement personnelles, dont l'arbitraire éclatait aux yeux de tout homme réfléchi, il fallait prendre la responsabilité des rectifications qui s'imposaient.

Le fait que depuis 1902, j'aie dû maintenir envers et contre tous ma position à l'égard du Christianisme a eu, entre autres résultats, celui de faire exclure de la Société, qui restait sous l'autorité d'Annie Besant, tous ceux qui se refusaient à partager les erreurs de M^{me} Besant au sujet du Christ. La Société théosophique s'est comportée comme si elle devait condamner une hérésie, dans une question qu'il n'y avait pourtant pas à prendre comme un dogme, car il s'agissait de s'entendre sur les faits. Mais des points de vue personnels arrivent toujours à faire dévier en fanatisme les études les plus objectives. Tout ceci eut pour conséquence que les membres détachés de la Société théosophique se constituèrent en une Société anthroposophique qui ne cessa de grandir. Et lorsqu'on tient compte de bien des choses qui sont survenues par la suite au sein de la Société théosophique, on ne peut vraiment pas estimer que cette séparation soit à déplorer !

Au lecteur de ces conférences, certains passages apparaîtront donc comme un document révélateur de ce qu'il fallait affirmer à ce temps et comme un témoignage des nombreuses difficultés que l'on rencontre lorsqu'on doit défendre une idée avec des arguments purement objectifs. Le lecteur aura, en tout cas, assez de tolérance pour supporter ce qui l'intéresserait moins vivement, sachant que ce ne fut pas d'une mince importance pour les auditeurs d'alors.

Rudolf STEINER, 1918.

ÉVANGILE SELON SAINT-MARC

CHAPITRE PREMIER. — Ceci est le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. Selon qu'il est écrit dans le prophète Isaïe : Voici que j'envoie mon ange devant ta face, et il préparera ton chemin devant toi ; voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; Jean était dans le désert, baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Et tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem venaient à lui ; et ils étaient baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain, confessant leurs péchés. Or, Jean était vêtu de poils de chameau, il avait une ceinture de cuir autour de ses reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et il prêchait, en disant : il vient après moi, celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier, en me baissant la courroie de ses sandales. Moi, je vous ai baptisés dans l'eau ; mais lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint.

I

Les transformations apportées dans la vie des âmes par le Mystère du Golgotha. — L'exemple d'Hector et d'Empédocle. — Le nouvel essor, ou « commencement », introduit dans l'évolution par le christianisme.

L'Évangile de Saint Marc, on le sait, débute par ces paroles : « Ceci est le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ ».

Pour les gens de notre temps qui cherchent à comprendre cet Évangile, ces tout premiers mots doivent contenir déjà trois énigmes : « *Ceci est le commencement...* » Que veut dire ce « commencement » ? Puis, seconde énigme : « ... *le commencement de l'Évangile...* » Quelle est, au regard de l'Anthroposophie, la signification du mot « Évangile » ? Enfin, la troisième énigme, dont nous avons bien souvent parlé, est la figure même du *Christ-Jésus*.

Celui qu'anime un désir profond de vérité, de connaissance de soi-même, doit se rendre compte avant tout que l'humanité est engagée dans une évolution, qu'elle marche, et que, par conséquent, la conception que les hommes se font d'une chose, la manière dont ils la comprennent, n'est pas immuablement établie une fois pour toutes ; la forme sous laquelle une révélation s'offre à eux évolue, elle aussi, et les choses les plus profondes exigent nécessairement de ceux qui prennent au sérieux les mots d'« évolution » et de « progrès » qu'ils les examinent et les comprennent toujours mieux, toujours plus profondément. Or, nous vivons à une époque où la conception de l'Évangile de Saint-Marc — et nous allons le voir à propos des trois énigmes dont nous parlions à l'instant — passe précisément par un tournant, un renouveau qui s'est fait graduellement, et qui nous permet de mieux comprendre le sens profond de cet Évangile, — de comprendre ce que veut dire : « L'Évangile commence ».

*

* *

Pour comprendre la raison de ce phénomène, jetons un regard en arrière. Voyons ce que les âmes ressentaient, il y a peu de temps encore, et nous comprendrons comment leur manière de voir a pu changer, comment elle a dû changer, relativement à cette question.

En se reportant au delà du XIX^e siècle, on se rapproche d'une époque où les hommes qui s'intéressaient aux Évangiles les concevaient dans un tout autre esprit que l'humanité moderne. Que pouvait se dire un homme du XVIII^e siècle, par exemple, n'appartenant pas aux esprits — très rares au cours des derniers siècles — qui avaient été initiés, ou qui avaient reçu une révélation occulte ? Que

pouvait se dire un homme vivant la vie de tout le monde, et n'ayant rien reçu d'autre que ce que cette vie extérieure, exotérique, lui offrait ?

Les esprits de ce temps, et même les plus cultivés, ne pouvaient étendre leur regard que sur trois millénaires : le premier, avant l'ère chrétienne, s'estompant déjà dans une obscurité nébuleuse, et les deux autres — qui n'étaient pas tout à fait révolus — depuis la fondation du christianisme.

En remontant jusqu'à ce premier millénaire préchrétien, on voyait surgir, d'un passé mystiquement obscur, l'époque de la Perse antique, qui, avec le peu qu'on savait de l'ancienne Égypte, constituait alors les préliminaires de l'histoire proprement dite, ne commençant qu'avec la Grèce. La Grèce formait à cette époque le point de départ, la base de toute culture, et c'est à elle que remontaient tous ceux qui voulaient comprendre la vie, à elle, à Homère, aux grands tragiques, aux auteurs grecs en général. En suivant le cours de l'histoire, on voyait survenir le déclin de la Grèce, étouffée par Rome. Mais ce déclin n'était qu'apparent. Car si Rome a vaincu la Grèce politiquement, en réalité elle s'est imprégnée de la civilisation, des sentiments des Grecs, si bien qu'on pourrait dire : politiquement, les Romains ont vaincu les Grecs, mais spirituellement, ce sont les Grecs qui ont vaincu les Romains. Et pendant cette lente conquête spirituelle de Rome par la Grèce, tandis que par des centaines et des centaines de voies, Athènes se déversait vers Rome, et de Rome vers toutes les civilisations occidentales, pendant ce temps, le christianisme s'infiltrait dans cette culture gréco-romaine, la gagnait de plus en plus profondément, pour subir une modification essentielle au moment où les peuples germaniques vinrent se mêler à la civilisation romaine. Pour les hommes du XVIII^e siècle, le second millénaire de l'histoire (premier millénaire de l'ère chrétienne) est apparu comme la lente fusion de l'hellénisme avec l'esprit romain et le christianisme.

Puis est venu le troisième millénaire ; en apparence, tout semble aller de même, mais en étudiant les choses de plus près, on s'aperçoit qu'en réalité, elles vont tout différemment. On n'a qu'à considérer deux figures, celle d'un peintre et celle d'un poète, pour s'apercevoir que, bien qu'ils soient apparus quelques siècles seulement après le premier millénaire, ils nous révèlent comment, avec le second, commence pour la civilisation occidentale une ère nouvelle dont les effets allaient se faire sentir longtemps. Ces deux figures sont Giotto et Dante, l'un peintre, l'autre poète. Ils forment comme le point de départ de tout ce qui a suivi, et tout ce qu'ils ont produit a été la source de la civilisation occidentale.

Tels ont été les trois millénaires que l'homme du XVIII^e siècle pouvait considérer.

Vint le XIX^e siècle. Seul, celui dont le regard pénètre profondément dans l'esprit de notre culture peut entrevoir tout ce qui fut transformé par ce siècle. Les âmes, les cœurs en portent tous la marque aujourd'hui ; mais bien rares sont ceux qui s'en rendent compte actuellement.

Au XVIII^e siècle, les perspectives historiques ne remontaient que jusqu'à la

Grèce ; tout ce qui la précédait était vague et imprécis.

Au XIX^e siècle, il s'est produit un fait que bien peu comprennent et apprécient à sa juste valeur : *l'Orient* pénétra dans la civilisation occidentale, et l'influença d'une manière intense. C'est là le fait que nous devons étudier de près si nous voulons comprendre la transformation qui s'opéra au XIX^e siècle. À vrai dire, cette influence de l'Orient jette sur la civilisation moderne une lumière nouvelle — et une ombre aussi : — désormais, les hommes se font des choses une conception toute modifiée. Certains grands esprits avaient particulièrement influencé la pensée occidentale ; ce qu'ils ont apporté à l'humanité se retrouve notamment chez les modernes du début du XIX^e siècle qui participent à la vie de l'esprit. On peut citer parmi eux le roi David, Homère, Dante, Shakespeare, et celui qui apparaît à son tour : Goethe. Pour les historiens de l'avenir, il sera évident que la vie spirituelle des hommes de cette époque a été profondément déterminée par ces individualités. Dans les replis les plus profonds des âmes ont vibré, plus qu'on ne saurait le croire, ce qu'on pourrait appeler les sentiments, les vérités chantées dans les Psaumes, les visions d'Homère, celles de Dante, tout ce que Shakespeare déjà nous a révélé (bien que d'une manière moins apparente) et qui anime l'âme moderne. À tout cela vient s'ajouter la lutte de l'âme à la conquête de la vérité, celle que « Faust » dépeint, lutte que livre chacun de nous, si bien qu'on a pu dire : « Toute âme qui s'efforce d'atteindre la vérité a en elle quelque chose de Faust ».

Enfin, le regard de l'humanité s'est ouvert, à cette époque, à une nouvelle perspective, dépassant les trois millénaires symbolisés par les individualités que nous venons de citer. Par des voies qui restent impénétrables à l'histoire matérialiste, un Orient intérieur vint se mêler à la vie spirituelle de l'Europe. Non seulement on prit connaissance des Védas, de la Bhagavad Gita, non seulement ces poèmes orientaux teintèrent d'une nuance nouvelle la conception qu'on se faisait du monde, nuance qui différait foncièrement de celle qu'on trouvait dans les Psaumes, ou chez Homère, ou chez Dante. Mais en outre, par des voies cachées, un élément nouveau apparut, qui devait se faire jour de plus en plus au cours du XIX^e siècle. Il suffit pour s'en rendre compte de citer un nom, un nom qui fit grand bruit vers le milieu du XIX^e siècle : Schopenhauer.

Ce qui frappe chez Schopenhauer, quand on ne se borne pas au côté théorique de son système, et qu'on étudie les sentiments, le côté affectif en quelque sorte de sa pensée, c'est la parenté profonde de cet homme avec les pensées, avec l'esprit des Orientaux, des Aryens. Dans toutes ses phrases — dans sa façon d'exprimer ses sentiments, pourrait-on dire — se dégage, palpite et vit l'élément oriental en Occident ; on le retrouve chez Edouard von Hartmann dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Nous venons de dire que cet élément oriental pénétra en Occident par des voies secrètes, cachées. On comprend mieux ce que cela veut dire quand on s'aperçoit qu'au cours du XIX^e siècle s'est opéré dans toute la manière de penser et de sentir un changement complet, une espèce de métamorphose ; et ceci non seulement sur

un point quelconque de la terre, mais dans la vie spirituelle du monde entier. Pour comprendre ce qui s'est passé alors, il suffit de se donner la peine de comparer avec les œuvres du début du XVIII^e siècle ce qu'on écrit au XIX^e sur la religion, la philosophie, ou sur un domaine quelconque de la vie spirituelle. On verra alors qu'un changement, une métamorphose fondamentale se sont accomplis, que l'intérêt pour les grands problèmes de l'humanité s'est relâché, et que celle-ci se tourne vers de nouvelles questions, vers de nouvelles manières de sentir. On verra que la religion, et tout ce qui s'y rattache, ne pouvait plus suffire aux hommes sous la forme où elle leur avait été présentée jusque-là. Partout on réclamait autre chose, des connaissances plus profondes, des vérités cachées derrière les formes de la religion. Et cela non seulement en Europe. C'est là justement ce qui caractérise ce tournant du XIX^e siècle : dans tout le monde civilisé, les hommes se sentent poussés intérieurement à penser autrement qu'auparavant. Si l'on veut se faire une idée précise de ce qui s'est passé à ce moment, il faut voir qu'une sorte de rapprochement général s'est produit entre les peuples, entre les différentes nationalités, les différentes confessions. Si bien que les membres de confessions religieuses les plus diverses commencèrent à se comprendre, à se rapprocher. Qu'on nous permette de citer un exemple caractéristique de ce phénomène.

Vers 1830, apparut en Angleterre un homme, un Brahmane, Ram Mohun Roy, partisan de ce qu'il considérait comme le Védantisme pur. Ram Mohun Roy, qui mourut à Londres en 1836, exerça une grande influence, et produisit une grande impression sur la plupart de ses contemporains qui s'intéressaient à ces questions. Ce qu'il y a d'étrange en lui, c'est que d'une part il est un réformateur — méconnu il est vrai — de l'hindouisme, et que d'autre part, cependant, tout ce qu'il disait était compris des esprits très cultivés de l'Europe de son temps. Il n'exposait pas des idées que seuls auraient pu comprendre ceux qui étaient versés dans l'orientalisme ; il s'adressait à la raison, au bon sens commun, qui étaient à la portée de tous. Il disait à peu près ceci : Je vis au sein de l'hindouisme, où l'on adore des dieux multiples. Quand on leur demande pourquoi ils adorent tel ou tel dieu, les habitants de ma patrie répondent : « Parce que c'est une ancienne coutume, parce que nous ne connaissons pas autre chose. Nous faisons ce que faisaient nos pères et nos grands-pères..., etc. ». Et c'est pour cela, disait Ram Mohun Roy, que la religion de mon pays est ravalée aujourd'hui au rang de basse superstition, c'est pour cela qu'elle est devenue un objet de honte pour ceux qui connaissent sa grandeur antique. Il existait autrefois une religion qui se trouve contenue en partie, bien que sous des formes contradictoires, dans les Védas, et dont Viasa est le représentant. C'est à cette religion, disait-il, qu'il voulait appartenir. Dans le but de la répandre, il avait traduit dans la langue familière à ses compatriotes, les livres des idiomes les plus variés et les plus incompréhensibles. En outre, il avait tiré des Védas des extraits qu'il répandait autour de lui.

Quelle était l'intention de Ram Mohun Roy ? Il croyait avoir reconnu, derrière les dieux multiples, derrière le culte idolâtre en faveur aux Indes, l'existence d'un

Dieu unique, d'un être spirituel vivant en toutes les choses, que les hommes, aveuglés par leurs idoles, ne voyaient plus, mais dont la connaissance devait à nouveau pénétrer dans l'âme humaine. Et quand ce Brahmane hindou parlait de ce qu'il considérait comme la véritable religion hindoue, ses auditeurs ne croyaient pas entendre quelque chose d'inconnu ; ceux qui le comprenaient avaient l'impression qu'ils écoutaient plutôt un sermon basé sur la raison, et que la religion qu'il prônait devait être celle d'un dieu unique, universel, auquel on pouvait très bien arriver par la voie de la raison.

Ram Mohun Roy a eu des successeurs, et entre autres Rabindranath Tagore. L'un d'eux fit en 1870 une conférence sur « le Christ et le christianisme ». Et il est extraordinairement intéressant d'entendre un Hindou parler du Christ. Le véritable mystère du christianisme lui était totalement inconnu, il n'y touchait pas, même de loin. Par toute la tournure que prenait sa conférence, on voyait qu'il ne pouvait saisir la signification de cet événement fondamental : à savoir que le christianisme n'est pas l'enseignement personnel d'un maître, mais qu'il a sa source dans le Mystère du Golgotha, dans un fait universel, dans la Mort et la Résurrection. Par contre, il apercevait très bien que le Christ Jésus est une figure unique dans l'histoire du monde, une figure d'une importance capitale pour tout cœur humain, et qui reste pour tous un idéal. C'était impressionnant d'entendre cet Hindou parler ainsi du Christ, de l'entendre dire : Quand on étudie de près le christianisme, on est obligé de constater qu'il est destiné à se développer encore, à se perfectionner, même en Occident. Car le christianisme que les Européens apportent dans mon pays ne me paraît pas être le véritable christianisme.

Cet exemple nous montre qu'à cette époque, ce n'est pas seulement en Europe que les esprits commençaient à vouloir comprendre les religions dans ce qu'elles avaient de plus secret, mais qu'aux Indes même — et dans bien d'autres pays encore, — les âmes s'éveillaient et commençaient à envisager d'un point de vue tout nouveau la nourriture spirituelle qui leur avait été offerte depuis des siècles. Ce n'est que peu à peu qu'on apercevra dans toute sa portée la métamorphose qui s'est accomplie dans les âmes au XIX^e siècle. Et plus tard, les historiens reconnaîtront que ce phénomène, qui, en apparence, n'intéressait qu'un petit nombre d'individus, a étendu son action dans tous les cœurs, dans toutes les âmes, par des milliers de ramifications, et qu'il devait nécessairement amener dans l'être de tous ceux qui participent à la vie spirituelle une transformation profonde des conceptions, de la manière d'envisager tous les problèmes. À l'heure actuelle, un intérêt déjà vraiment profond s'est éveillé vis-à-vis de toutes les questions religieuses.

Or, le but de notre mouvement spirituel est de donner une réponse à ces questions. Telles qu'elles se présentent à nous, ni les enseignements traditionnels, ni la science moderne, ni aucune conception du monde basée sur cette science ne peuvent y répondre ; seule la Science spirituelle, la connaissance des mondes spirituels, est capable de le faire. En d'autres termes : l'humanité, en vertu de son évolution, se trouve aujourd'hui amenée à se poser des questions dont seule la

connaissance des mondes suprasensibles peut fournir la réponse.

Lentement, graduellement, émerge du sein de la vie spirituelle de l'Occident des idées qui rappellent les plus beaux enseignements de l'Orient. Nous avons toujours insisté sur ce fait que l'idée de réincarnation, par exemple, découle tout naturellement de la pensée occidentale, et qu'il n'est nullement nécessaire d'aller emprunter au Bouddhisme, pas plus qu'il n'est besoin d'aller rechercher dans des anciens documents le théorème de Pythagore. D'elle-même, l'idée de réincarnation a surgi dans l'âme moderne, et a ainsi jeté un pont entre notre époque et ces temps antiques qui remontent au delà des trois millénaires dont nous parlions tout à l'heure (car pendant ces trois mille ans, l'idée de réincarnation n'a formé nulle part, le point central de la pensée humaine), temps qui rejoignent le Bouddha. Aux yeux des hommes, les horizons de l'histoire, de l'évolution, ont reculé, se sont élargis, et partout ont surgi de nouvelles interrogations, auxquelles seule une Science spirituelle peut répondre.

Les premières paroles de l'Évangile de Saint-Marc : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ » sont immédiatement suivies, non seulement par l'exposé des anciennes prophéties, mais encore par l'annonciation du Christ ; cette annonciation par saint Jean-Baptiste a été formulée en des termes que l'on peut interpréter ainsi : « Les temps sont accomplis. Le Royaume des Cieux descend sur la terre ».

Essayons, aidés de la lumière que nous fournit la recherche spirituelle, de faire un peu revivre en nous les temps dont cet « accomplissement » formait le point central ; cherchons ce que veut dire : « Les temps anciens sont accomplis, les temps nouveaux commencent ».

Le plus simple est peut-être de considérer un fait ou un être de ces « temps anciens », puis un autre appartenant aux « temps nouveaux », les deux étant historiquement situés de telle sorte que l'événement du Golgotha se trouve placé exactement entre eux. Efforçons-nous de comprendre en quoi consiste la différence entre les deux époques, de reconnaître comment les temps anciens se sont accomplis, et en quoi consiste cette ère nouvelle, tâchons surtout de ne pas tomber dans les abstractions, et de rester dans le domaine du concret, du réel.

J'aimerais diriger votre regard vers une figure de ce premier millénaire de l'histoire, telle que l'ont vue les hommes du XVIII^e siècle. Aux temps les plus reculés de ce premier millénaire, une figure domine toutes les autres : celle d'Homère, le grand poète et musicien grec. L'humanité d'aujourd'hui ne connaît guère plus de lui que son nom, auquel elle rattache deux œuvres qui comptent parmi les plus grandes : l'Iliade et l'Odyssée ; guère plus que son nom — et ce nom même a été âprement contesté au XIX^e siècle. À nos yeux, la figure d'Homère surgit comme une vision ; mieux on la connaît, plus on l'admire. Les héros qu'Homère a créés dans l'Iliade et l'Odyssée sont plus vivants que les personnages historiques de la Grèce. Les esprits les plus différents qui ont étudié Homère sont arrivés à cette conclusion que, si l'on en juge d'après la précision de ses

descriptions, il a dû être médecin : d'autres supposent qu'il fut artiste, sculpteur ; d'autres encore sont d'avis que c'était un artisan. Napoléon s'émerveillait de la science de la tactique et de la stratégie dont ses descriptions font preuve. On le tient aussi pour un mendiant qui errait à travers le pays.

L'extrême diversité de ces hypothèses, si elle ne mène à aucun résultat certain, a au moins pour conséquence de nous faire entrevoir ce que la figure d'Homère a de profondément singulier, d'original. Prenons par exemple un des héros de l'Iliade : Hector. Avec quel relief plastique, avec quelle précision, quelle netteté, il se dresse devant nous ! Voyez les sentiments qu'il éprouve à l'égard de sa ville natale, Troie, comment il se comporte avec sa femme, Andromaque, avec Achille, son attitude vis-à-vis de l'armée, des généraux ; essayez d'évoquer intérieurement cet homme qu'animait toute la tendresse de l'époux, qui aimait sa patrie au sens antique du mot, qui pouvait se laisser leurrer, tromper — rappelez-vous ce qui se passe avec Achille — comme seuls les grands esprits se laissent tromper. Un homme dans toute l'ampleur et la force du terme, tel est l'Hector qu'Homère nous dépeint. Sa haute figure surgit des brumes de l'antiquité ; car, bien entendu, Homère nous décrit des événements qui se sont déroulés avant son temps, et c'est pourquoi ils paraissent si obscurs aux hommes modernes.

C'est sur cette figure d'Hector que je vous prie donc d'arrêter votre regard. Il peut y avoir des sceptiques, des philosophes de toute espèce, qui doutent qu'Hector ait jamais existé, qui doutent également qu'il y ait jamais eu un Homère ; mais ceux qui pèsent le pour et le contre de tout ce qui peut être pesé dans les choses humaines arriveront à cette conclusion qu'Homère n'a décrit que des faits réels, et qu'Hector a réellement vécu à Troie, comme Achille et bien d'autres encore. Ils nous apparaissent encore comme des êtres humains réels, difficiles à comprendre peut-être, mais que le poète évoque devant nous dans toute leur réalité. Cette figure d'Hector, vaincu par Achille, représente pour nous un personnage véritable, l'un des principaux chefs des armées troyennes. Nous avons en lui une figure appartenant aux temps préchrétiens, et d'après laquelle on peut juger de ce que furent les hommes des temps qui précédèrent la venue du Christ.

Et maintenant, j'attire votre regard sur un autre personnage, qui vécut au V^e siècle avant notre ère, sur un grand philosophe qui a passé la majeure partie de sa vie en Sicile, un personnage remarquable : Empédocle. En effet, Empédocle est non seulement l'homme qui le premier a parlé des « quatre éléments » — feu, air, eau, terre — de tout ce qui se produit dans la nature par l'association et la dissociation de ces quatre éléments selon les principes de haine et d'amour qui les gouvernent ; mais surtout il a exercé sur la vie en Sicile une grande influence ; il a été un organisateur remarquable, parcourant le pays pour éveiller parmi les hommes l'intérêt des choses spirituelles. Quand on examine la vie d'Empédocle, elle nous apparaît en même temps profondément spirituelle, et très aventureuse. D'autres peuvent douter de son existence : la Science spirituelle sait qu'Empédocle a vécu en Sicile, qu'il fut un homme d'État, un initié, un magicien, tout aussi

sûrement qu'Hector a vécu à Troie, comme Homère nous l'a rapporté. Et un fait très réel, nullement imaginé, vient nous révéler l'action très singulière d'Empédocle lorsque, pour s'unir, se confondre avec la vie qui l'entourait, il se jeta dans l'Etna et y périt brûlé. Telle est cette seconde figure des temps pré-chrétiens.

Etudions ces deux personnages à la lumière de la Science spirituelle. Nous savons tout d'abord qu'ils doivent renaître, que les âmes reviennent sur la terre. Faisant abstraction des incarnations intermédiaires, recherchons-les à l'époque chrétienne. Nous aurons ainsi un exemple qui nous aidera à mieux comprendre la transformation que le Mystère du Golgotha a fait subir à l'évolution humaine. En se demandant sous quelle forme deux êtres comme Hector et Empédocle ont réapparu dans les temps chrétiens, on a la possibilité d'entrevoir, à propos d'un fait concret, ce que fut le Mystère du Golgotha, ce que furent l'« accomplissement » et le « commencement des temps nouveaux ». Lorsqu'on s'intéresse vraiment, profondément, à l'Anthroposophie, on ne doit plus reculer devant aucune des révélations qu'elle peut donner, et que les faits extérieurs confirment.

Le personnage dont je veux vous parler est considéré comme fictif. Mais ce personnage de fiction se rattache à un autre qui a réellement vécu. Il s'agit de cet Hamlet, qui fut créé par Shakespeare. Qui connaît Shakespeare, non seulement de l'extérieur, mais aussi par ce qu'enseigne la Science Spirituelle, sait que son Hamlet est la transformation d'un prince danois véritable. La figure d'« Hamlet », que Shakespeare a créée, a réellement vécu. Il ne m'est pas possible d'entrer ici dans les détails concernant l'identité du personnage historique qui a servi de modèle à Shakespeare. Je veux seulement vous montrer, en citant un exemple frappant, comment une âme de l'antiquité est réapparue dans un homme des temps chrétiens. Car le véritable personnage d'après lequel Shakespeare a modelé son Hamlet, c'est Hector. L'âme qui vivait dans le corps d'Hector a revécu dans celui d'Hamlet.

Un exemple aussi caractéristique permet de se rendre compte des différences éclatantes qui se manifestent entre les incarnations successives des âmes, et d'apprécier ce qui a pu se passer entre temps. Le personnage d'Hector vécut aux temps pré-chrétiens. L'événement du Golgotha, intervenant dans le cours de l'évolution humaine, fit éclore en son âme l'étincelle qui devint plus tard le modèle primitif, le prototype de cet Hamlet dont Goethe disait qu'il « n'est jamais à la hauteur de la situation, à qui aucune situation ne convient ». On peut se demander pourquoi Shakespeare l'a ainsi représenté. Il ne le savait pas lui-même, mais celui qui étudie ces événements à la lumière de la Science spirituelle connaît les forces qui l'ont dirigé. Le poète crée dans l'inconscient ; la figure de son héros lui apparaît, et en même temps, sans qu'il sache comment, l'individualité tout entière de ce héros et de sa vie se dressent comme un tableau devant son regard intérieur. Pourquoi Shakespeare a-t-il mis en valeur certaines singularités du caractère d'Hamlet qu'aucun de ses contemporains n'a sans doute remarquées ? Parce qu'il l'a vu tel qu'il se détachait sur l'arrière-plan du temps. Il a senti comment, en passant d'une ancienne vie à la nouvelle, une âme peut se métamorphoser.

L'intrépide, le vaillant Hector, est devenu le sceptique, l'indécis Hamlet, incapable de dominer les événements.

Et maintenant, passons à un autre personnage des temps nouveaux, qui fut connu des hommes tout d'abord sous la forme d'un héros poétique, lui aussi, et dont la figure vivra dans la mémoire de l'humanité bien longtemps après que l'auteur lui-même en aura été oublié, tout comme Homère et Shakespeare sont, de nos jours, quasiment oubliés. Car de celui-là on ne sait plus rien aujourd'hui, et de celui-ci bien peu de chose. Peu à peu, on oubliera tout ce que les collectionneurs de notes et de biographies nous ont appris sur Goethe, et malgré l'imprimerie, malgré tous les moyens que mettent en œuvre ceux qui s'intéressent tant à Goethe, celui-ci sera oublié depuis longtemps que son Faust aura encore toute sa force, toute sa vie. Aujourd'hui, les hommes ne savent plus rien d'Homère, mais connaissent encore très bien Hector et Achille ; ainsi, un jour viendra où ils ne sauront plus grand chose de la personnalité de Goethe, mais ils n'oublieront jamais son Faust.

Ce Faust, qui termine et parachève l'œuvre de Goethe, correspond à un personnage historique. Il y eut un Faust véritable qui vivait au XVI^e siècle. Mais il ne ressemblait guère à celui que Goethe nous décrit. Et pourquoi Goethe nous le dépeint-il ainsi ? Il ne le savait pas lui-même. Lorsqu'il dirigeait son regard intérieur vers le Faust traditionnel, celui des Jeux de marionnettes, des forces entraient en lui et le reliaient à l'être véritable qu'avait été Faust, à une de ses incarnations précédentes : Empédocle, l'ancien philosophe grec ! Et ces forces ont passé dans le personnage du poème de Goethe.

Empédocle s'unit sur la terre à l'élément du feu en se jetant dans l'Etna, par une étonnante spiritualisation de la mystique pré-chrétienne ; de même, dans le tableau final du Faust de Goethe, le héros monte vers le feu céleste, grâce au Pater Seraphicus. Lentement, peu à peu, un esprit nouveau est venu animer les âmes.

Depuis longtemps déjà, ce phénomène était perçu par les grands esprits, et sans qu'ils aient rien su de la réincarnation et du karma, lorsqu'ils voulaient dépeindre une âme, ils décrivaient tout ce qui provenait de ses incarnations antérieures. Shakespeare a campé l'Hamlet que nous connaissons sans savoir que l'âme d'Hector revivait en lui ; de même, Goethe décrivait Faust comme si l'âme d'Empédocle, avec toutes ses singularités, lui avait servi de modèle, et cela justement parce que cette âme, en effet, revivait en Faust.

Ces deux figures, que nous venons de citer en exemple, nous montrent toutes les deux que les grandes personnalités de l'antiquité se retrouvèrent à l'époque moderne si profondément bouleversées qu'elles ne purent que difficilement s'adapter à la vie. Elles ont retrouvé dans leur nouvelle incarnation tout ce qui animait leur âme autrefois. Lorsqu'on laisse par exemple la figure d'Hamlet agir sur soi, on sent que toute la force d'Hector est encore en elle, mais on sent aussi que cette force ne trouve pas d'emploi, d'issue, qu'elle rencontre à l'époque moderne des résistances, que quelque chose de nouveau, un commencement,

exerce son action sur les âmes, alors que dans les œuvres de l'antiquité on sentait un aboutissement, une fin.

Hector et Empédocle sont des êtres terminés, achevés, parvenus à la fin d'une évolution. Et la force qui continue d'agir dans l'humanité doit se créer, dans les nouvelles incarnations, de nouvelles voies. On retrouve Hector en Hamlet, Empédocle en Faust, ce Faust qui a encore en lui l'élan d'Empédocle vers les profondeurs de la nature, et qui, grâce à cet élan, a pu dire : Je vais laisser maintenant la Bible de côté ; je veux étudier la nature, être médecin, et non plus théologien, Faust qui s'est senti poussé à frayer avec des êtres démoniaques, à parcourir le monde avec eux, à marcher de surprise en surprise, mais sans se trouver lui-même. C'est là l'influence de l'élément empédocléen, qui ne peut s'adapter aux exigences des temps nouveaux.

Ces deux exemples nous ont montré comment se traduisent en de grandes âmes les profondes modifications, les grands ébranlements qui se produisent dans le monde ; c'est précisément quand on veut pénétrer dans les profondeurs des êtres et des choses que ces modifications et ces ébranlements deviennent apparents. Et lorsqu'on demande : Que s'était-il donc passé entre les anciennes et les nouvelles incarnations de ces personnalités ? La réponse est toujours : Le Mystère du Golgotha ! Cet événement que saint Jean-Baptiste annonça en disant : « Les temps sont accomplis, le règne de l'esprit — ou le règne des cieux — descend dans le royaume des hommes ». Oui, le règne des cieux pénétra avec puissance dans le royaume des hommes, et ceux qui considèrent que cette emprise n'est qu'extérieure ne l'ont pas saisie.

Elle a été si profonde et si puissante que les personnalités marquantes de l'antiquité ont dû en quelque sorte recommencer après elle leur évolution sur la terre. Quelque chose se termine avec l'antiquité qui finit au Mystère du Golgotha. Ces personnages de l'antiquité nous apparaissaient comme des êtres parfaits, achevés. Mais une force nouvelle va les pénétrer et les obliger à se renouveler du dedans, parce qu'à partir du Christ tout doit se renouveler. Des âmes qui furent grandes réapparaissent petites ; elles ont dû en quelque sorte redevenir enfants, recommencer à nouveau. Voilà ce qu'il faut saisir lorsqu'on veut comprendre ce que signifie ce mot du début de l'Évangile de Saint-Marc : un commencement... Oui, un commencement qui ébranle les âmes jusqu'au plus profond d'elles-mêmes, qui apporte dans l'évolution humaine une impulsion toute nouvelle : un commencement de l'« Évangile ».

Or, qu'est-ce que l'Évangile ? C'est ce qui descend du royaume des cieux, de ce royaume que nous avons souvent décrit, avec ses hiérarchies, ses anges et ses archanges ; c'est ce qui descend du monde qui s'élève au-dessus du « monde des hommes ». On atteint ici à une compréhension plus profonde du mot « Évangile ». L'Évangile est une impulsion qui descend du royaume céleste pour pénétrer dans l'humanité par la voie des anges et des archanges. Tous les commentaires abstraits du mot n'en saisissent qu'imparfaitement le sens. Le mot « Évangile » indique par

lui-même qu'à une certaine époque, une force commença d'atteindre la terre, qui, jusque-là, ne s'était déversée que dans le royaume des anges et des archanges, une force qui bouleversa les âmes humaines, et d'autant plus profondément qu'elles étaient plus fortes. Ainsi se trouve marqué ce commencement, qui eut une « suite » — c'est-à-dire l'Évangile qui progresse. Le commencement fut fait dans ces temps-là, et nous allons voir que depuis lors, l'évolution humaine a pris un nouvel essor, elle « continue » ce commencement, cette descente de l'impulsion venue du royaume des anges, cette descente qu'on peut appeler l'« Évangile ».

On ne saurait assez approfondir les choses quand on veut étudier les différents Évangiles, et nous verrons précisément que l'Évangile de Saint-Marc ne peut être compris que par ceux qui perçoivent le sens profond de l'évolution humaine avec toutes ses impulsions. J'ai désiré ne pas vous faire de ces choses une description extérieure, mais vous montrer comment, en observant l'évolution des âmes comme celle d'Hector ou celle d'Empédocle, on prend conscience de toute la portée de l'événement christique. Pour percevoir l'arrière-plan des choses, il faut s'aider des lumières de la Science spirituelle, qui permet de connaître, non seulement chaque existence isolément, mais aussi la succession des réincarnations. Il faut aujourd'hui comprendre toute l'importance de cette idée de réincarnation, et la faire pénétrer dans l'histoire de telle façon qu'elle en devienne un élément vivifiant. On verra alors apparaître les effets de cette impulsion suprême qu'apporte l'événement du Golgotha. Et c'est surtout dans les âmes que se manifestera cette impulsion que nous avons déjà souvent décrite.

II

La composition artistique de la Bible. — Elle se révèle par le rôle des prophètes, par l'élément divin qui s'intériorise dans l'âme, par le passage du livre des Macchabées aux Évangiles. — Progression dramatique de la figure de Jean-Baptiste à celle du Christ Jésus dans l'Évangile de Saint-Marc.

Vous vous rappelez ce qui a été le point essentiel, le but principal de notre conférence d'hier : la différence fondamentale entre la vie des âmes qui précède le Mystère du Golgotha et celle qui le suit. Je n'ai pas voulu en donner des caractéristiques générales, mais des exemples fournis par la Science spirituelle, en comparant des âmes des temps anciens avec des âmes des temps nouveaux, et en montrant comment ces âmes ont été changées, transformées. La cause d'un changement aussi radical ne nous apparaîtra qu'une fois terminé ce cycle de conférences. Nous ne pouvons ici que rappeler ce qui a été dit ailleurs : l'éveil de la conscience humaine, du moi humain, que la Terre a pour mission de former, de modeler, n'a commencé qu'à partir du Mystère du Golgotha. On peut dire qu'en remontant le courant de l'histoire, on s'aperçoit que les âmes, auparavant, n'étaient pas encore individualisées, qu'elles étaient des fragments d'âmes-groupes, et en particulier les âmes marquantes des temps anciens. Un Hector, un Empédocle sont des représentants typiques de cet état de choses. Hector est l'image de l'âme-groupe du peuple troyen ; tout comme Empédocle, il est profondément lié à une âme-groupe.

En se réincarnant à l'ère chrétienne, ces âmes se trouvèrent placées devant une nécessité nouvelle : celle d'acquérir la conscience du moi. L'humanité, en passant de l'âme-groupe à l'âme individualisée, avait fait un bond formidable. C'est pourquoi une âme aussi ferme que celle d'Hector nous semble faible et vacillante lorsqu'elle réapparaît à l'ère chrétienne. D'autre part, quand Empédocle se réincarne au XVI^e siècle, il réapparaît sous la forme d'un aventurier qui se trouve souvent dans des situations dont il ne peut que difficilement sortir, qui ont été mal comprises de ses contemporains — et le sont encore aujourd'hui.

Nous avons souvent indiqué que, lorsqu'il s'agit d'une évolution d'une telle étendue, ce qui s'est produit depuis l'événement du Golgotha n'est encore que bien peu de chose. Le christianisme n'en est qu'au tout premier début de son évolution, et c'est dans l'avenir seulement que les grandes impulsions qu'il apporte feront sentir leurs effets. On ne saurait trop le répéter : le christianisme n'est qu'au commencement de son évolution. Et pour participer à cette évolution, pour la saisir, il faut en suivre les progrès, comprendre les révélations, les impulsions toujours nouvelles qui se manifestent à nous, et qui ont commencé avec lui.

Avant tout, il faut se dire — et nul besoin d'être clairvoyant pour s'en rendre compte — qu'un excellent moyen de développer une compréhension éclairée du christianisme, c'est de lire la Bible, mais de la lire dans un esprit nouveau. Bien des choses aujourd'hui viennent mettre obstacle à cela. Dans beaucoup de milieux,

on considère encore aujourd'hui la Bible d'un point de vue qu'on pourrait appeler « sentimental ». On voit en elle, non pas une source de connaissances, mais un livre destiné à fournir une solution à toutes sortes de problèmes intérieurs, à répondre à toutes sortes de questions personnelles. Lorsqu'on a un grand souci, ou une grande souffrance, on se plonge dans la lecture d'un chapitre de la Bible, on le laisse agir sur soi, et bien rarement les hommes s'élèvent au-dessus de ce point de vue personnel.

D'autre part, pendant tout le XIX^e siècle, les savants ont rendu la compréhension de la Bible plus difficile encore en la découpant en tous sens, en prétendant que l'Ancien Testament, comme le Nouveau, étaient composés de documents disparates recueillis à des époques différentes. La Bible ne serait qu'un assemblage de fragments cousus ensemble au cours des siècles. Cette opinion est vite devenue populaire : bien des gens croient aujourd'hui que l'Ancien Testament est composé de compilations.

Et cependant, lorsqu'on saura lire vraiment les Écritures, on comprendra aussi beaucoup mieux les affirmations de la Science spirituelle à leur sujet. On apprendra par exemple à considérer que tout ce que contient l'Ancien Testament, tel qu'il est publié dans les éditions courantes, constitue un ensemble homogène, et on ne se laissera plus détourner ou influencer par les objections qui peuvent être soulevées contre l'unité de l'Ancien Testament. Lorsqu'on ne le lira plus dans un but de pure édification personnelle, mais qu'on le laissera agir sur son âme dans son ensemble, tel qu'il est, en tenant compte des résultats obtenus par la Science spirituelle, lorsqu'on le lira aussi dans un esprit imprégné d'un certain sens artistique, on s'apercevra que les différentes parties se suivent harmonieusement, sont artistiquement composées, non pas tellement au point de vue extérieur que dans le fond des choses. On appréciera alors la force intérieure extraordinaire, l'élan spirituel dramatique, qui sont à la base de l'Ancien Testament. On verra en lui un tableau d'une homogénéité magnifique, et non plus un assemblage de parties hétéroclites prises chacune à des sources différentes. On retrouvera l'esprit unique qui anime la Bible, depuis la Genèse, à travers les Patriarches, les Juges, les Rois, jusqu'à ce livre si merveilleux qui en forme en quelque sorte le nœud dramatique, le Livre des Macchabées, fils de Matathias, frère de Judas, qui combattirent contre le roi de Syrie, Antiochus.

Il y a dans la Bible une force dramatique intense qui atteint en quelque sorte son point culminant dans cette dernière partie. Et celui qui est doué de perception suprasensible se sent profondément touché — les hommes, dans l'avenir, comprendront que ce n'est pas là un mot vide de sens — lorsqu'à la fin du Livre il lit ce que firent les sept Macchabées et les cinq fils de Matathias : Cinq et sept, cela nous donne ce remarquable chiffre de douze, qu'on rencontre d'ailleurs partout où l'on entre en contact avec les Mystères ésotériques. Et ce chiffre de douze se retrouve à la fin de l'Ancien Testament, à un endroit qui en forme en quelque sorte le point culminant !

La mort des sept Macchabées, leur martyre, touchent profondément l'âme du lecteur, et surtout l'élan admirable qui, au moment de la mort, les fait se dresser une dernière fois. Le premier ne fait encore qu'une allusion à ce que le septième va confesser d'une voix éclatante : la foi en l'immortalité de l'homme, lorsqu'il jette au visage du roi ces paroles : « Impie, tu ne veux donc rien savoir de Celui qui réveille mon âme ? » En laissant agir sur soi ce crescendo dramatique, on sent quelles forces immenses sont contenues dans la Bible. En étudiant cet élément artistique, dramatique, dont elle est pénétrée, en la considérant comme une œuvre d'art, et non plus comme un thème de rêveries sentimentales, on puise à une source de ferveur religieuse. Par la Bible, l'art devient religion. Et à ce moment, on commence à remarquer des choses tout à fait étranges.

La plupart d'entre vous se souviennent sans doute (puisque c'est ici même, à Bâle, que j'ai traité ce sujet), que dans mon étude de l'Évangile de Saint-Luc, j'ai décrit comment la grandiose figure de Jésus s'est formée par la fusion de deux âmes : les âmes de deux Enfants Jésus, dont l'une avait passé par celle de Zoroastre, le fondateur du zoroastrisme. Peut-être vous rappelez-vous encore que l'Enfant Jésus décrit dans l'Évangile de Saint-Mathieu est précisément celui en qui réapparaît Zoroastre. {1}

Le fondateur du zoroastrisme, le grand initié de l'antiquité persane, réapparaît ainsi au sein de l'ancien peuple hébreu. L'âme de Zoroastre forme en quelque sorte un trait d'union entre l'ancienne Perse et l'ancien peuple hébreu. Les événements extérieurs, les faits de l'histoire ne sont au fond que la manifestation, la révélation d'événements, de faits spirituels, de forces suprasensibles ; et pour bien les étudier, il faut les considérer comme une manifestation de l'esprit, une expression du monde spirituel.

Zoroastre, initié de la Perse antique, passe dans le peuple hébreu. Mais revenons maintenant à l'Ancien Testament. Certes, l'affirmation que l'âme de Zoroastre s'est réincarnée dans le peuple hébreu repose sur les résultats de l'investigation clairvoyante. Comparons les résultats de cette investigation non seulement avec les faits que rapporte la Bible, mais aussi avec l'histoire ésotérique.

L'ancien peuple hébreu fonde son royaume en Palestine. L'unité primitive se divise. Les Hébreux sont captifs, d'abord des Assyriens, puis des Babyloniens ; enfin ils sont soumis par les Perses. Quel est le sens de ces faits ? Car les événements historiques ont un sens. Ils se déroulent parallèlement à des faits intérieurs, spirituels. Pourquoi tout cela est-il arrivé ? Pourquoi l'ancien peuple hébreu a-t-il été conduit de Palestine en Chaldée, en Assyrie, à Babylone, en Perse, pour être enfin délivré par Alexandre le Grand ? Pour s'exprimer succinctement, on peut dire que c'est là l'expression extérieure du fait que Zoroastre passe de la Perse vers le courant hébreu. Les Juifs ont été chercher Zoroastre ; ils ont été conduits jusqu'à lui, jusqu'à être soumis par les Perses, afin que Zoroastre puisse s'unir à eux ! L'histoire extérieure est un écho magnifique de ces événements, et celui qui observe ces faits historiques du point de vue de la Science spirituelle sait

qu'ils ne sont que le vêtement, la manifestation extérieure de ce passage de Zoroastre. Tout d'abord, l'élément perse entoure, enveloppe l'élément hébreu, lequel, lorsqu'il a été suffisamment imprégné par l'influence perse, est libéré par Alexandre le Grand, et forme dès lors le milieu où va se réincarner Zoroastre lorsqu'il va passer d'un peuple à l'autre.

Lorsque nous parcourons du regard l'histoire qui culmine dans l'ancien peuple hébreu, à travers l'époque des Rois, des Prophètes, la captivité de Babylone, la conquête des Perses, jusqu'à l'époque des Macchabées, nous constatons, justement en étudiant l'Évangile de Saint-Marc, qu'il commence par une citation d'Isaïe. Il nous offre donc, dès le premier regard, l'élément des prophètes. À partir d'Élie (qui se réincarna dans la personne de saint Jean-Baptiste), la succession des prophètes nous apparaît d'une majesté grandiose. {2}

Qui sont, en réalité, ces guides, ces grands instructeurs de l'époque pré-chrétienne ? Ce sont des Initiés. Nous savons que ces initiés sont parvenus à leur grandeur spirituelle en passant par les centres sacrés les plus divers, en s'élevant, degré par degré, par la connaissance, jusqu'à la vision spirituelle. Ils sont arrivés ainsi à s'unir aux impulsions spirituelles agissant dans le monde, et par là, ils ont pu transmettre jusque sur le plan physique les impulsions qu'ils recevaient eux-mêmes d'en haut.

C'est pourquoi, quand nous rencontrons un initié persan, hindou, ou égyptien, nous nous demandons comment il s'est élevé jusqu'à l'initiation, comment il est devenu le chef et le guide spirituel de son peuple. Mais lorsqu'il s'agit des prophètes, cette question n'a plus sa raison d'être.

Il suffit d'ouvrir la Bible (et elle prouve par elle-même qu'elle est un témoignage véridique), il suffit de considérer les prophètes depuis Élie jusqu'à Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, il suffit d'étudier de près ce que la Bible nous enseigne pour comprendre que le mode d'initiation habituel n'a pas été le leur. Où est-il dit que les prophètes hébreux étaient obligés de passer par l'initiation, comme le font les initiés des autres peuples ? Il est rapporté « qu'ils apparurent, poussés par la voix du Dieu qui se faisait entendre dans leur âme, qui les rendait capables de voir autrement que ne voient les hommes ordinaires, et leur donnait le pouvoir de prédire l'avenir de leur peuple et du monde tout entier ». Ces facultés surgissaient spontanément de leur âme, comme une force tout élémentaire. Nulle part il n'est raconté qu'ils aient passé par une initiation pareille à celle des autres prophètes, dont on sait par quelle initiation ils ont passé.

Les prophètes hébreux sont clairvoyants par une sorte de génie, de don inné, et c'est spontanément du sein de leur âme que jaillit tout ce qu'ils disent à leur peuple, à l'humanité. Remarquez-le bien : quand un prophète a quelque chose à dire, il annonce que c'est une communication de Dieu, qui lui a été transmise par ses envoyés, ou bien que c'est une vérité qui s'est brusquement révélée à lui. Nous en arrivons ainsi à nous demander : Lorsqu'on étudie, à la lumière de la Science spirituelle, les âmes de ces prophètes qui, extérieurement tout au moins, sont des

initiés comme les autres (la personnalité d'Élie-Jean-Baptiste mise à part), comment nous apparaissent-elles ? On arrive en effet à une constatation singulière, et si vous vous donnez la peine de comparer les résultats des investigations clairvoyantes que je vais vous communiquer à ce sujet, avec l'histoire et les documents religieux que nous possédons sur ces personnages, vous trouverez la confirmation de ces faits.

Lorsqu'on observe par la clairvoyance les âmes des prophètes hébreux, on constate qu'elles sont la réincarnation d'êtres qui ont vécu parmi d'autres peuples, et qui y ont atteint certains degrés d'initiation. En remontant le chemin suivi par l'âme d'un prophète hébreu, nous la retrouvons dans un autre peuple, dans la personne d'un initié qui, après avoir séjourné longtemps parmi ce peuple, a passé par le seuil de la mort pour se réincarner ensuite dans le peuple hébreu. Pour trouver les incarnations antécédentes de Jérémie, d'Isaïe, de Daniel, etc..., il faut toujours remonter à d'autres peuples, et, en employant un langage simple, on pourrait dire que les initiés des autres peuples se sont en quelque sorte donné rendez-vous chez les Hébreux, où ils apparaissaient alors comme « Prophètes ». C'est ce qui explique pourquoi leur don de prophétie est inné, et non pas acquis, pourquoi il jaillit spontanément d'eux-mêmes. Ils se souviennent de ce qu'ils ont acquis autrefois. Mais ce souvenir ne s'est pas toujours manifesté sous une forme harmonieuse, comme ce fut le cas pour l'enseignement qu'ils avaient donné dans leurs incarnations précédentes. Leur âme, en effet, qui avait vécu dans un corps persan ou égyptien, devait d'abord s'adapter aux conditions physiques du peuple juif, de sorte que tout ce qui était en elle ne pouvait pas toujours s'exprimer, se faire jour.

Lorsqu'elle passe d'une incarnation à une autre, l'âme humaine n'apporte pas toujours dans la nouvelle tout ce qu'elle possédait dans l'autre ; il arrive qu'un don, une faculté dont elle était pourvue autrefois, réapparaisse sous une forme désordonnée, chaotique.

Les prophètes juifs, donc, ont apporté à leur peuple des impulsions spirituelles qui étaient les souvenirs souvent chaotiquement exprimés, mais grandioses, de leurs incarnations passées. Tel est le caractère singulier qui nous frappe chez les prophètes juifs.

La raison profonde de ce phénomène, c'est que toutes les routes de l'humanité devaient, à un certain moment, se rencontrer en un carrefour ; toutes les connaissances qui avaient été acquises de toutes parts devaient se trouver rassemblées, comme en un foyer unique, et renaître dans le sang du peuple de l'Ancien Testament. C'est pourquoi, d'ailleurs, dans l'histoire de l'ancien peuple hébreu, on insiste tant sur l'importance des liens du même sang coulant à travers les générations, ceci étant le caractère même des « tribus », et non pas des peuples déjà constitués en tant que tels. Toute la mission historique du peuple de l'Ancien Testament est basée sur le lien continu que le sang établit entre les générations ; c'est pourquoi le véritable Juif est appelé « fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob »,

c'est-à-dire héritier des forces qui se sont manifestées d'abord dans le sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est dans ce sang hébreu que devaient venir s'incarner tous les éléments initiatiques provenant des autres peuples, tels des rayons convergeant tous vers un point central. L'âme de l'humanité devait passer là. Fait occulte qu'il importe beaucoup de retenir, car c'est grâce à lui qu'on comprend pourquoi, dès son début, l'Évangile de Saint-Marc se fonde sur l'Ancien Testament.

Or, quelle est la conséquence de cette réunion, de cette « concentration » des différentes initiations en ce centre unique ? Nous en verrons plus loin l'explication. En suivant l'évolution de l'élément dramatique à travers l'Ancien Testament, on voit comment, à mesure que sont absorbés les éléments initiatiques des différents peuples, l'idée de l'immortalité de l'âme surgit graduellement, pour atteindre son point culminant dans le Livre des Macchabées. Nous allons ici nous pénétrer de cette idée, la laisser agir sur nous dans toute sa force, afin de mieux comprendre les rapports qui unissent l'homme aux mondes spirituels.

Essayez de suivre dans l'Ancien Testament les passages où il est décrit comment le divin vient illuminer la vie humaine. Voyez, par exemple, l'histoire de Tobie. Il envoie son fils remplir une tâche quelconque, et voici qu'apparaît, sous une forme humaine, l'archange Raphaël. À d'autres passages interviennent d'autres entités supra-sensibles. L'élément spirituel, divin, intervient dans la vie humaine, et il y intervient sous une forme telle que l'homme le voit clairement, le perçoit, devant lui, dans le monde extérieur. Raphaël se présente à Tobie de la même façon que tout homme qui viendrait à sa rencontre sur son chemin. En parcourant l'Ancien Testament, on voit souvent les rapports entre l'homme et le monde spirituel se manifester sous une forme analogue.

L'élan dramatique qui parcourt cet Ancien Testament atteint son apogée dans le martyre des sept Macchabées qui parlent de la réunion, et même du réveil de leurs âmes au sein de l'élément divin. Ils possèdent la certitude que leur âme est immortelle, tout comme les frères de Judas qui défendent également leur peuple contre le roi de Syrie Antiochus. Ici, l'élément spirituel a été intériorisé, est passé dans le domaine de l'âme. Pour percevoir la progression, le chemin parcouru tout le long de l'Ancien Testament, il faut le suivre depuis l'apparition de Dieu à Moïse dans le Buisson ardent (où l'élément divin apparaît encore sous une forme extérieure), jusqu'à la certitude intérieure qui jaillit de l'âme des Macchabées, à savoir que, grâce à ce qui vit en eux, ils se réveilleront dans le royaume de leur Dieu. (Voir le texte de la Bible en fin de livre).

C'est là un pas immense, qui témoigne de l'unité intérieure de l'Ancien Testament. Car au début il n'est nullement question d'être enlevé par Dieu à la terre, de faire partie intégrante de la divinité ; il n'est pas dit que cette partie de l'âme humaine qui est enlevée par Dieu, incorporée à la divinité, est réveillée dans le monde spirituel. L'Ancien Testament suit un développement qui, de plus en plus, affirme en l'âme humaine la conscience qu'elle peut, par ses propres forces,

par elle-même, pénétrer dans l'élément spirituel. Tout d'abord passive, uniquement réceptive en face de Jéhovah, elle prend peu à peu une conscience active d'elle-même. Et de page en page, nous suivons cette montée progressive. Peu à peu, mais peu à peu seulement, l'idée de l'immortalité de l'âme apparaît.

Une évolution parallèle s'accomplit chez les Prophètes. Voyez comme leur histoire et leurs prédictions, de prophète en prophète, deviennent plus concentrées, s'intériorisent en quelque sorte, formant une progression dramatique d'une merveilleuse intensité. Plus on recule dans le passé, et plus il est parlé de faits extérieurs. Plus on avance dans le temps, et plus les prophètes eux-mêmes parlent de la force de l'âme, de la certitude intérieure, du sentiment de cohésion, d'union avec le divin. Ainsi, l'Ancien Testament nous mène graduellement jusqu'à l'Évangile de Saint-Marc, qui s'y rattache en effet directement. Car dès le début, il dit qu'il veut considérer l'événement christique tout à fait dans l'esprit des prophètes, et que l'on peut déjà saisir la venue du Christ Jésus dans les paroles du Prophète Malachie ou d'Isaïe : « Voici, j'envoie mon messenger devant ta face, qui préparera le chemin devant toi. Écoutez la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers ».

C'est comme une note dominante qui, à travers l'Ancien Testament tout entier, se rattache à l'apparition du Christ Jésus. Et l'Évangile de Saint-Marc dit encore (si ce ne sont pas là ses paroles littérales, c'est du moins ce qu'on peut lire entre les lignes) : Oui, un homme parle encore aujourd'hui comme ont parlé les prophètes : saint Jean-Baptiste. Et avec quelle puissance, avec quelle grandeur, se dresse cette haute figure, lorsque nous la considérons ainsi ! Les anciens prophètes ont donc annoncé qu'un messenger de Dieu, dans le désert, montrerait le chemin que le Christ doit parcourir à travers l'évolution du monde.

Puis l'Évangile de Saint-Marc poursuit : « Jean apparut dans la solitude, et prêcha le baptême pour que les hommes reconnussent leur péché », car c'est ainsi qu'il faut traduire. Il est donc dit : Considérez les anciens prophètes, dont le rapport avec Dieu s'est peu à peu transformé, et dans lesquels est née une foi nouvelle en l'immortalité ; considérez saint Jean-Baptiste, comment il est apparu et comment il a parlé de l'évolution grâce à laquelle l'homme arrive à reconnaître son péché. C'est ainsi que nous est révélée toute la grandeur de saint Jean-Baptiste.

Alors se dégage la merveilleuse figure du Christ. On peut dire que nulle part au monde elle n'a été décrite avec tant de simplicité, et en même temps avec une intensité dramatique aussi grandiose que dans l'Évangile de Saint-Marc. Concentrez sur elle, je vous en prie, votre attention intérieure. Au début de l'Évangile, il est dit : Portez vos regards sur la personne de saint Jean-Baptiste, vous ne la comprendrez qu'en vous souvenant des anciens prophètes juifs dont la voix parle par sa bouche. Tout le peuple hébreu venait à lui pour se faire baptiser. Beaucoup reconnaissaient, à travers ses paroles, l'esprit des anciens prophètes. Ainsi, dès le commencement de l'Évangile de Saint-Marc nous apparaît la figure

de saint Jean-Baptiste ; nous entendons revivre en lui la voix des anciens prophètes, nous voyons le peuple venir à lui, et nous voyons — toujours en nous en tenant à l'Évangile de Saint-Marc — que les hommes reconnaissent en lui le prophète ressuscité. Nous laisserons tout d'abord de côté le baptême dans le Jourdain, ce qui arrive après le baptême et aussi après l'histoire de la tentation, pour nous concentrer sur le grand crescendo dramatique que nous offre l'Évangile de Saint-Marc.

Après que saint Jean-Baptiste nous a été présenté, qu'on nous a décrit sa mission et l'attitude des hommes envers lui, nous apparaît le Christ. Mais comment ? Tout d'abord, il est reconnu non seulement par les hommes, mais aussi par d'autres êtres. Et c'est cela qui est important ! Autour de lui se trouvent des hommes tourmentés par des démons, et qui veulent en être délivrés ; ils sont non seulement habités par des âmes humaines, mais aussi possédés par des esprits suprasensibles qui agissent à travers eux. Et dans un passage très significatif, il est dit : ces esprits reconnaissent le Christ Jésus ! Ce sont les hommes qui reconnaissent le Baptiste, qui vont à lui et se font baptiser par lui. Et ce sont les esprits suprasensibles qui reconnaissent le Christ, si bien qu'il doit leur commander de ne point parler de lui. Il est reconnu par des êtres qui appartiennent au monde suprasensible.

Voici donc un être qui est reconnu non seulement par les hommes, mais aussi par les entités suprasensibles qui le tiennent pour redoutable. Tel est le crescendo grandiose qui s'offre à nous au commencement de l'Évangile de Saint-Marc : d'une part nous avons saint Jean-Baptiste, reconnu et honoré par les hommes, et d'autre part Celui que reconnaissent et craignent des êtres suprasensibles qui agissent sur la terre, et comprennent maintenant qu'il leur faut s'en retirer. Nulle part ailleurs on ne retrouve une telle intensité dramatique dans une telle simplicité.

En considérant cela, on apprécie toute la nécessité de certaines choses qui, d'ordinaire, passent inaperçues aux yeux des hommes. J'attirerai maintenant votre attention sur un seul point de l'Évangile de Saint-Marc, point qui, justement en raison de la grandiose simplicité du texte, ne nous apparaît que plus frappant. Rappelez-vous qu'au début, au moment où il est question de la vocation des Douze, et des noms qui leur sont donnés, il est deux apôtres que le Christ nomme « Enfants du Tonnerre ». C'est là une chose à laquelle il faut s'arrêter si l'on veut vraiment comprendre l'Évangile. Pourquoi le Christ appelle-t-il ces apôtres « Enfants du Tonnerre » ? Parce que, comme ils doivent devenir ses serviteurs, il veut implanter en eux un élément qui n'est pas terrestre, qui provient de l'au-delà ; parce qu'il est l'Évangile du Royaume des Anges et des Archanges, quelque chose d'absolument nouveau ; parce qu'il ne suffit plus désormais de parler des hommes, mais qu'il est nécessaire de parler d'un élément supra-terrestre, divin, du Moi. Il les appelle enfants du tonnerre pour montrer que les siens aussi sont en rapport avec l'élément supra-terrestre.

Le monde supra-sensible qui touche le nôtre de plus près est celui des éléments,

grâce auquel nous pouvons comprendre ce qui se passe dans notre monde ; et le Christ donne à ses apôtres des noms qui montrent que notre univers touche de près à une région supra-sensible. Il leur donne des surnoms tirés du monde des éléments. Ainsi il appelle Simon « Pierre », ce qui est également une allusion au monde suprasensible. Et c'est ainsi qu'à travers tout l'Évangile nous est annoncée la venue de l'« Angelium », de l'impulsion du monde spirituel.

Il suffit de bien lire pour se convaincre que l'Évangile renferme une profonde sagesse. Tout le progrès qui a été accompli consiste dans ce fait que les âmes ont été individualisées, que leurs rapports avec le monde suprasensible ne sont plus réglés par l'entremise de l'âme-groupe, mais s'établissent directement, individuellement. Et Celui qui, lorsqu'il apparut aux hommes, fut reconnu, non seulement par eux, mais aussi par les êtres suprasensibles, eut besoin, pour faire pénétrer dans l'âme de ceux qui devaient le servir une force suprasensible, des meilleurs éléments humains. Il eut besoin d'hommes qui aient poussé aussi loin que possible le développement personnel selon le mode antique. Il est extrêmement intéressant de suivre le développement spirituel de ceux que le Christ Jésus rassembla autour de lui, dont il fit ses douze apôtres, et qui, avec toute la simplicité dans laquelle ils nous apparaissent, ont passé par l'expérience dont je vous parlais hier à propos de diverses incarnations.

L'homme a dû d'abord s'adapter au fait d'être une individualité. Au moment où son âme, profondément rattachée à son peuple, se trouve seule, indépendante, il se produit en lui une sorte de flottement. Or, c'était justement le cas des Douze ; leurs âmes étaient profondément enracinées en un peuple qui, en tant que tel, était justement très développé. Et lorsque le Christ les retrouva, ces âmes étaient comme dépouillées, dénudées. En outre, les espaces de temps qui se déroulent entre deux incarnations étaient irréguliers pour ces douze êtres. Le Christ les avaient bien reconnus : en eux revivaient les âmes des sept Macchabées et des cinq fils de Matathias. Ils s'étaient incarnés dans un milieu de pêcheurs, de gens simples ; mais ils vivaient à l'époque où l'élément juif avait atteint son apogée, où il était devenu une force immense, mais une force seulement, et où il allait s'individualiser en se groupant autour du Christ. Une personne absolument incrédule et ne voulant envisager la Bible qu'au point de vue de sa composition artistique serait certainement impressionnée par ces sept et cinq héros qui apparaissent à la fin de l'Ancien Testament, et les Douze qui se retrouvent tout au début du Nouveau. Même quand on ne voit là qu'un élément de composition artistique, et qu'on ignore que ces Douze sont justement composés des cinq fils de Matathias et des sept Macchabées, on est empoigné par la simplicité et la grandeur harmonieuse de la Bible. On apprendra plus tard à considérer la Bible comme une œuvre d'art, à apprécier toute sa grandeur.

Qu'on nous permette de mentionner encore un détail.

Parmi les cinq fils de Matathias, il s'en trouve un nommé « Judas ». C'est celui qui combattit pour son peuple avec le plus d'acharnement, et qui arriva à conclure

une alliance avec les Romains contre le roi de Syrie, Antiochus. Il s'agit du même Judas qui, plus tard, devait passer par la dure épreuve de la trahison, parce que, lié le plus intimement de tous à son peuple, à l'élément de l'Ancien Testament, il ne pouvait passer directement au Nouveau, à l'élément christique ; il fallait pour cela qu'il subît d'abord la douloureuse épreuve de la trahison. En considérant encore uniquement la composition artistique de la Bible, on est émerveillé de voir cette grandiose figure de Judas dans le dernier chapitre de l'Ancien Testament, puis dans le Nouveau. Ce qui est remarquable aussi, c'est que le Judas de l'Ancien Testament conclut une alliance avec les Romains, et prépare ainsi la voie que parcourra plus tard le christianisme, qui devait pénétrer dans le monde en passant d'abord par Rome.

Et si j'ajoutais encore quelque chose que l'on peut savoir aussi, mais qui ne peut être dit devant un cercle d'auditeurs aussi nombreux, vous verriez que c'est justement sous l'influence de Judas réincarné que s'accomplit la fusion du christianisme avec l'élément romain, que c'est lui justement qui, le premier, réussit à répandre le christianisme romanisé, et que l'alliance conclue par le Judas de l'Ancien Testament avec les Romains n'est que le prélude prophétique d'un acte accompli plus tard par la seconde réincarnation de celui qui dut passer par la dure épreuve de la trahison. Son œuvre future de fusion du christianisme et de l'élément romain apparaît comme un renouvellement spirituel de l'alliance qu'avait conclue le Judas de l'Ancien Testament avec les Romains.

En face de faits de ce genre, on arrive peu à peu à la conviction que, du point de vue spirituel, l'évolution humaine est elle-même la plus grande œuvre d'art qui ait jamais été créée ! Il faut seulement le voir. Est-il vraiment insensé d'exiger des hommes qu'ils apprennent à voir ? Il me semble que, lorsqu'on assiste à la représentation d'un drame quelconque, dont le nœud et le dénouement sont bien visibles, même si l'on n'a pas la faculté de percer la construction du drame, on peut reconnaître qu'il est formé par une suite d'événements que l'on peut décrire l'un après l'autre. C'est à peu près ainsi que procède l'histoire officielle. Il est vrai qu'elle ne constitue pas une œuvre d'art, mais seulement un registre d'événements successifs.

L'homme est parvenu maintenant à un tournant où il lui faut se rendre compte du développement intérieur des événements, de leurs nœuds et de leurs dénouements au sein de l'évolution. À chaque tournant apparaissent des personnalités qui font et défont ces nœuds. Mais pour comprendre la part que prend l'homme à cette évolution, il faut d'abord la connaître. Il faut mettre chaque chose à sa place, et faire les différences que, dans d'autres domaines, les hommes considèrent comme naturelles. Aucun astronome, par exemple, ne songerait à mettre le soleil de pair avec les planètes ; il trouve tout naturel de lui réserver une place à part vis-à-vis d'elles. De même, pour celui qui aperçoit le sens profond de l'évolution, il est tout naturel de reconnaître qu'il y a parmi les guides de l'humanité un « soleil ». Parler du Christ au même titre que d'un bodhisattva, c'est-à-dire parler d'une réincarnation possible du Christ, serait aussi bien un non-

sens que de traiter le Soleil comme Jupiter ou comme Mars.

Lorsqu'on considère le christianisme du point de vue cosmologique, réel, cela ne veut pas dire qu'on le « préfère » aux religions qui l'ont précédé. Il ne s'agit nullement d'une question de préférence ; il s'agit de voir la réalité comme elle est. Le christianisme lui-même est la vérité, une vérité que toutes les religions de la terre pourraient admettre si elles le voulaient, comme elles pourraient admettre que l'Occident n'ait pas de Dieu national, mais un Dieu qui, au-dessus de toutes les nationalités, est un Dieu cosmique. Les Hindoux ont des dieux nationaux, et il est très normal qu'ils en parlent tout autrement que les hommes qui reconnaissent pour leur Dieu un être qui s'est incarné loin d'eux, au sein d'un autre peuple. On pourrait parler d'une opposition entre le principe chrétien-occidental et le principe hindou-oriental si quelqu'un prétendait par exemple vouloir mettre Wotan au-dessus de Krishna. Mais il ne s'est jamais agi de cela avec le Christ, qui n'a jamais appartenu à aucun peuple. En lui s'incarne ce qu'il y a de plus beau dans nos principes : s'élever au-dessus de toute distinction de couleur, de race, de nationalité...

Il faut faire l'effort de considérer toutes ces choses d'un esprit objectif. Pour les comprendre, en vérité, il faut apprendre à voir les faits qui sont à la base des Évangiles. Ce que nous avons dit aujourd'hui sur la simplicité grandiose et l'intensité dramatique de l'Évangile de Saint-Marc, dans la présentation des deux figures de saint Jean-Baptiste et du Christ, peut nous faire saisir ce que contient cet Évangile.

III

Le prophète Élie réapparu en Jean-Baptiste. — L'impulsion historique apportée par la personnalité d'Élie-Jean. — Raphaël. — L'esprit du Précurseur et la mission du Christ.

Nous trouvons, dès le début de l'Évangile de Saint-Marc, la grandiose figure de saint Jean-Baptiste. Nous avons montré hier l'importance de cette figure, et le contraste qui l'oppose à celle du Christ. Lorsqu'on laisse agir sur soi l'Évangile de Saint-Marc dans toute sa simplicité, cette figure de saint Jean-Baptiste nous fait une profonde impression. Mais c'est seulement lorsqu'on la considère à la lumière de la Science spirituelle, qu'elle se dévoile à nous dans toute sa grandeur. J'ai indiqué, à différentes reprises, que saint Jean-Baptiste doit être regardé comme une réincarnation du prophète Élie {3}. Pour mieux pénétrer les bases sur lesquelles se fondèrent le christianisme, et le Mystère du Golgotha, nous considérerons donc saint Jean-Baptiste en relation avec le prophète Élie. Nous ne nous arrêterons que brièvement sur cette dernière figure, puisque j'ai eu l'occasion d'en parler déjà en détail.

Tout ce que la Science spirituelle, la recherche occulte, nous apprend au sujet du prophète Élie, se trouve absolument confirmé par les textes saints. Alors qu'une lecture superficielle des chapitres de la Bible, où il est parlé de lui, laisse de nombreux points dans l'obscurité.

Nous lisons dans la Bible qu'Élie provoque le peuple entier et tout l'entourage du Roi Achab, se dresse contre ses adversaires, les prêtres de Baal ; qu'il érige deux autels, sur l'un desquels les prêtres de Baal placent leur victime, la sienne étant placée sur l'autre (pour qu'il montre combien sont justifiées ses attaques contre les prêtres de Baal) : leur sacrifice ne témoigne d'aucune valeur spirituelle, tandis que, par le sien, se révèle toute la grandeur de Jéhovah. Élie remporte ainsi une victoire sur les prêtres de Baal. On nous relate ensuite une histoire singulière : On nous dit que le roi Achab raconte qu'un voisin, Naboth, possède une vigne que le roi Achab voudrait acquérir, mais que Naboth, la considérant comme l'héritage sacré de ses pères, ne veut pas lui céder. Nous nous trouvons donc en présence de deux faits : d'une part, il est dit que la reine Jézabel devient l'ennemie d'Élie, et qu'elle déclare vouloir le faire périr, tout comme les prêtres de Baal, ses adversaires, ont péri lorsqu'il les a vaincus sur les autels. Mais cette mort ourdie par Jézabel ne se produit pas. Par contre, Naboth (le voisin du roi), convoqué à une sorte de fête expiatoire, à laquelle les autres personnages de l'État ont été également conviés, est assassiné à l'instigation de Jézabel.

La Bible semble donc nous dire que Naboth fut tué par Jézabel ; mais Jézabel a annoncé qu'elle ferait périr Élie, et non pas Naboth. Les faits ne concordent donc pas. C'est ici que l'investigation occulte intervient, et nous donne la clef de l'énigme. Elle nous apprend que nous avons en Élie un esprit de puissante

envergure, qui parcourt en quelque sorte invisiblement le pays d'Achab ; et qu'à un moment cet esprit prend possession de l'âme de Naboth, de sorte que Naboth se trouve être la personnalité d'« Élie » ; si bien que lorsqu'il est question de Naboth, c'est en réalité de la personnalité physique d'Élie qu'on parle. « Élie » est, en quelque sorte, une figure invisible, dont « Naboth » est l'expression, la forme visible, dans le monde physique. {4}

Si nous pénétrons l'esprit de l'œuvre accomplie par Élie, dans toute son ampleur, si nous la laissons agir sur nous, telle qu'elle nous apparaît dans la Bible, nous nous apercevons qu'en elle se concentre l'esprit de l'ancien peuple hébreu tout entier, qu'elle contient tout ce qui anime et agite ce peuple hébreu. Élie est trop grand — l'investigation occulte nous le montre bien — pour pouvoir être entièrement contenu dans l'âme de sa forme terrestre, de Naboth. Il la dépasse et rayonne au delà d'elle ; il n'est pas seulement en Naboth, mais parcourt le pays tout entier, tel une force élémentaire, et sa puissance se manifeste à travers la pluie et les rayons du soleil. Ceci apparaît nettement dans la description de la Bible, où il est dit, dès le début, que la sécheresse et l'aridité régnaient dans tout le pays, mais qu'elles cessèrent grâce aux mesures prises par Élie, mesures basées sur les liens qui l'unissaient au monde spirituel et qu'ainsi un remède fut apporté à la misère qui désolait le pays. Élie agit comme un élément, comme une force de la nature. Et pour bien apprendre à connaître la puissance qui s'exerce à travers l'esprit d'Élie, le mieux, pourrait-on dire, est de se laisser pénétrer par la description de Jéhovah que contient le Psaume CIV, où il nous apparaît tel un Dieu de la nature agissant à travers toutes choses. Il est évident qu'Élie ne doit pas être identifié avec ce Dieu même ; il en est l'image terrestre, le représentant, qui est, en même temps, l'âme de l'ancien peuple hébreu. Il est une sorte de Jéhovah différencié, de Jéhovah terrestre, ou (pour parler comme l'ancien Testament) il est la face de Jéhovah.

Ainsi envisagé, cet esprit d'Élie-Naboth, qui réapparaît en saint Jean-Baptiste, reçoit une lumière nouvelle. Or, quelle œuvre a-t-il accomplie en la personne de saint Jean-Baptiste ?

Dans la Bible, et surtout dans l'Évangile de Saint-Marc, son œuvre essentielle est le Baptême. Et qu'est-ce, en réalité, que ce « baptême » ; dans quel but saint Jean-Baptiste l'accomplit-il sur la personne de ceux qui viennent à lui pour s'y soumettre ? Pour répondre à cette question, voyons un peu quelle est l'action produite par le baptême.

Le néophyte était plongé entièrement dans l'eau. Il se produisait alors en lui ce qui se passe toujours quand on reçoit un choc violent, quand on se trouve brusquement en danger de mort, par exemple en tombant à l'eau, ou en faisant une chute dans la montagne : un dégagement partiel du corps éthérique se produit. En sortant ainsi en partie du corps physique, le corps éthérique provoque ce qui survient toujours de suite après la mort : une sorte de vision rétrospective de toute l'existence. C'est un fait bien connu, et qui a été souvent décrit, même par

les penseurs matérialistes de notre époque. Or, il se passait quelque chose de semblable lorsque saint Jean baptisait dans le Jourdain. Les néophytes étaient plongés sous l'eau. Ce n'était pas là un baptême pareil à ceux qu'on fait de nos jours ; cette immersion complète provoquait un ébranlement, un dégagement du corps éthérique, si bien que les néophytes voyaient tout à coup des choses qu'ils n'eussent jamais pu comprendre, à l'aide de leur seule intelligence. Ils voyaient en esprit leur existence, et les influences spirituelles qui l'avaient déterminée. Ils voyaient aussi ce qu'Élie prêchait, c'est-à-dire que les temps anciens « étaient accomplis », et qu'une « ère nouvelle allait commencer ».

Pendant les quelques instants de clairvoyance que leur procurait le baptême, ils voyaient que les hommes étaient parvenus à un point tournant de leur évolution, que le temps était révolu où ils vivaient agglomérés en une âme-groupe... que de nouveaux rapports devaient s'établir. Tout cela, ils le voyaient dans leur corps éthérique libéré. Une nouvelle impulsion, des facultés nouvelles allaient venir enrichir l'humanité. Le baptême célébré par saint Jean-Baptiste devenait donc un acte de connaissance. « Amendez-vous, ne tournez plus vos regards en arrière seulement, dirigez-les ailleurs : le Dieu qui peut se manifester dans le moi humain est proche ; le règne de Dieu approche ! » Saint Jean-Baptiste ne prêchait pas seulement cela ; il l'enseignait à ceux qu'il baptisait dans le Jourdain, et qui savaient, par leur propre expérience clairvoyante, si fugace fût-elle, que ses paroles étaient l'expression d'un fait universel.

C'est seulement quand on considère sous cet angle l'esprit d'Élie qui agissait aussi en saint Jean-Baptiste — comme nous l'avons dit — qu'il se révèle à nous sous son véritable aspect. Il nous apparaît comme l'esprit même du peuple hébreu, du peuple de l'Ancien Testament. Or, quel était cet esprit ? C'était, dans une certaine mesure, l'esprit du Moi ; mais cet esprit du Moi apparaissait là, non pas comme son esprit individuel, personnel, mais comme l'esprit d'un peuple tout entier concentré en l'être d'Élie. Il était un esprit non différencié, non individualisé. Ce qui devait se trouver, plus tard, en chaque homme, sous une forme individuelle, se trouvait, en Élie, sous la forme de l'âme-groupe de l'ancien peuple hébreu. Lorsque s'ouvrit l'ère Johannique {5}, l'âme individuelle, personnelle, qui devait descendre en chaque poitrine humaine, était encore dans les mondes spirituels. Elle ne pouvait même pas descendre entièrement dans la personne de Naboth, mais seulement flotter autour d'elle. Elle se manifesta en cet être d'Élie-Naboth avec plus de précision, de concentration, que dans tout autre membre de l'ancien peuple hébreu.

Le grand événement que devait annoncer Élie-saint Jean était, justement, que celui qui flottait encore autour des hommes, allait descendre dans le cœur de chacun d'eux. C'est pourquoi, en les baptisant, saint Jean disait aux hommes : Ce qui, jusqu'ici, résidait dans le monde spirituel, et agissait d'en haut, va descendre en votre âme ; accueillez en vous les impulsions venues du royaume des cieux jusque “dans le cœur des hommes. — L'esprit d'Élie montre, lui-même, qu'il doit, en se multipliant, entrer dans le cœur des hommes, afin que, peu à peu, ceux-ci

puissent s'assimiler l'impulsion christique. Le sens profond du baptême célébré par saint Jean, c'est qu'Élie va préparer la place pour la venue du Christ. « Je veux lui faire place, je veux préparer son chemin dans le cœur des hommes ; je ne veux plus seulement « flotter » autour d'eux, mais pénétrer en eux, afin que Lui puisse y pénétrer aussi ».

Etant donné ces circonstances, nous pouvons fort bien nous attendre à ce qu'il se produise en saint Jean-Baptiste quelque chose d'analogue à ce que nous avons observé pour Élie ; et en effet, ce n'est pas seulement la personne, l'individualité de saint Jean-Baptiste qui agit, mais quelque chose d'autre, de plus vaste qu'elle, qui l'entoure comme une aura, dont les effets la dépassent, et qui forme, autour d'elle, comme une atmosphère au milieu de laquelle elle vit et agit. Nous pouvons nous attendre à autre chose encore : à ce que l'être spirituel d'Élie, qui est pendant un temps lié à la personne de saint Jean-Baptiste, continue d'agir lorsque celui-ci aura cessé d'être. Or quel est le but de cet être spirituel ? Il veut préparer la voie pour le Christ. Il est donc possible que saint Jean-Baptiste disparaisse physiquement, mais que son être suprasensible subsiste, sous la forme d'une atmosphère spirituelle, sur le sol, dans la région où il a vécu, et que cette atmosphère prépare justement les lieux où le Christ pourra accomplir sa mission. En d'autres termes, on peut dire : « Saint Jean-Baptiste n'est plus là, mais l'esprit d'Élie qui vivait en lui est présent, dans l'atmosphère, et c'est en lui que le Christ Jésus peut le mieux agir, qu'il peut déverser ses paroles, imprimer ses actes — dans cette atmosphère qui est restée là, « dans l'atmosphère d'Élie ».

Or, qu'est-il dit dans l'Évangile de Saint-Marc ?

Fait extrêmement caractéristique, nous y trouvons deux allusions à ce que je viens d'exposer. Il est dit tout d'abord : « Or, après que Jean eût été mis en prison, Jésus s'en alla en Galilée, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu » (Marc, 1, 14). Saint Jean a donc été arrêté, emprisonné ; sa personne physique ne pouvait donc plus agir, mais dans l'atmosphère qu'il a créée va pénétrer maintenant le Christ Jésus. Une deuxième fois, et cette répétition est quelque chose de magnifique, il est fait allusion dans Saint Marc à ce même fait. Dans le sixième chapitre, vous trouverez décrit comment le roi Hérode fit décapiter saint Jean-Baptiste. Mais, chose étrange, après que la personne physique de saint Jean-Baptiste eût été, non plus seulement emprisonnée, mais supprimée, on se met à faire toutes sortes de suppositions. Souvent, il semble que la force magique, en vertu de laquelle le Christ agissait, provenait de ce que le Christ Jésus était Élie lui-même, ou l'un des prophètes. La conscience tourmentée d'Hérode lui inspire un pressentiment très étrange. Lorsqu'on lui rapporte tout ce que le Christ accomplit, il dit : « C'est ce Jean que j'ai fait décapiter ; il est ressuscité d'entre les morts » (Marc, IV, 16). Hérode sent que saint Jean-Baptiste, bien que sa personne physique ait disparu, est encore présent. Il sent que son atmosphère, son ambiance spirituelle, est encore là ! La conscience torturée d'Hérode lui fait sentir que saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire Élie, vit toujours. Puis, d'une façon singulière, il est dit que le Christ Jésus vint justement dans la région où avait vécu saint Jean-Baptiste, après que

celui-ci eût péri. Il y a là un passage remarquable que je vous prie de prendre tout particulièrement en considération et sur lequel il n'est pas permis de passer ; car les paroles de l'Évangile ne sont pas des fleurs de rhétorique (les évangélistes n'étaient pas des journalistes). Il est dit en effet quelque chose de très important : le Christ se trouvait parmi ceux qui furent les partisans et les disciples de saint Jean-Baptiste ; et cela est exprimé en paroles qu'il faut bien peser. « Alors Jésus, étant sorti, vit là une grande multitude {6}, et il fut touché de compassion envers eux... » Pourquoi de compassion ? Parce qu'ils avaient perdu leur maître, parce qu'ils n'avaient plus saint Jean-Baptiste, dont il est dit qu'ils venaient d'enterrer le corps décapité. Et il est dit plus clairement encore : « ...parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger ; et il se mit à leur enseigner plusieurs choses ». (Marc, VI, 34). On ne peut pas exprimer plus clairement que le Christ a enseigné les disciples de saint Jean-Baptiste. Et il le fait parce que l'esprit d'Élie (qui était en même temps l'esprit de saint Jean-Baptiste) agissait encore parmi eux. À un endroit important, l'Évangile de Saint-Marc souligne donc avec une force dramatique, que l'esprit du Christ Jésus apparaît là où s'était répandu, où avait agi, l'esprit d'Élie-Jean. Tout cela forme un point essentiel autour duquel se groupent d'autres faits de grande importance, et je voudrais attirer votre attention sur l'un d'eux.

J'ai indiqué, à plusieurs reprises, comment les impulsions apportées par Élie-Jean avaient continué d'agir dans l'histoire du monde. Et puisque nous sommes ici entre Anthroposophes, et qu'il nous est permis de parler de faits occultes, voyons cela d'un peu plus près. J'ai également dit, plusieurs fois, que l'âme de Jean-Élie est réapparue dans la personne du peintre Raphaël. Ceci illustre les faits grâce auxquels on peut si bien se rendre compte de la profonde métamorphose opérée dans les âmes par la grande impulsion due au Mystère du Golgotha. Une âme comme celle d'Élie-Jean, agissant à l'ère chrétienne dans le corps de Raphaël, apparaît, non plus immense, élargie à la mesure de l'univers, comme elle l'était autrefois mais concentrée en la personne très différente de Raphaël. Et pourtant n'y a-t-il pas en Raphaël, comme en Élie, comme en saint Jean, une sorte d'aura qui flotte autour de lui et dont on peut dire : cela est trop grand pour pénétrer dans la personnalité, dans l'individu, si bien que les « révélations » que reçoit cette personnalité physique, sont comme des éclairs, des illuminations ? N'est-ce pas, en effet, le cas de Raphaël ? Il existe de ce fait une preuve, preuve personnelle pourrait-on dire, mais pourtant fort remarquable. Je voudrais en parler non seulement du point de vue de la personnalité de saint Jean-Baptiste, mais en tenant compte de l'être tout entier d'Élie-Jean, et pour cela, je voudrais décrire le développement que cette âme d'Élie-Jean a parcouru, avant d'être Raphaël. Quelqu'un qui veut étudier impartialement et concrètement la personnalité de Raphaël doit disposer d'un tact, d'un sens particulier.

J'ai déjà fait remarquer que le critique et historien d'art Hermann Grimm avait composé, sans difficulté, une biographie de Michel-Ange, mais qu'il avait dû s'y reprendre à trois reprises pour écrire celle de Raphaël. Et parce qu'Hermann

Grimm était non pas un « érudit » ordinaire (car les érudits font tout sans avoir besoin de s'y reprendre plusieurs fois), mais un homme, au vrai sens du mot, loyal vis-à-vis de tout ce qu'il entreprenait, de tout ce qu'il étudiait, il lui fallut donc s'avouer, quand il venait de terminer ce qui aurait dû être une « vie de Raphaël », que ce n'était pas du tout une « vie de Raphaël ». C'est pourquoi il recommença toujours, sans jamais être satisfait de ce qu'il produisait. Peu de temps avant sa mort, il fit encore un essai (qui fut publié parmi ses œuvres posthumes) et tenta de décrire Raphaël selon les inspirations de son cœur. Le titre du nouvel ouvrage : « Raphaël, puissance cosmique » est déjà caractéristique. Car il semblait à Grimm que pour bien comprendre Raphaël, il fallait voir en lui une force universelle, et essayer, à travers sa personne, de pénétrer jusqu'à l'impulsion qui, par lui, agit à travers toute l'histoire.

Il est tout à fait naturel qu'un auteur moderne se sente, on pourrait dire « gêné » lorsqu'il veut décrire avec ce style direct et libre qui fut celui des Évangélistes. Le meilleur auteur ne se met à une œuvre pareille qu'avec hésitation. Mais souvent ce sont ses héros eux-mêmes qui lui arrachent le mot juste. Sous ce rapport, les premiers chapitres du dernier livre sur Raphaël, que Grimm écrivit avant sa mort, sont très intéressants. En les lisant, on sent que, lorsqu'il parlait ainsi de Raphaël, il pressentait quelque chose de la grande figure d'Élie-saint Jean :

« Si, par un miracle, Michel-Ange ressuscitait d'entre les morts et venait vivre parmi nous, et s'il m'arrivait de le rencontrer, je me rangerais respectueusement sur son passage ; mais si Raphaël venait à croiser ma route, je le suivrais, dans l'espoir d'entendre quelques paroles tomber de ses lèvres. Pour Léonard de Vinci et pour Michel-Ange, on peut s'en tenir à la description de ce qu'ils ont été à leur époque ; mais ce qui importe chez Raphaël, c'est ce qu'il est encore pour nous, aujourd'hui. Un léger voile s'est posé sur ceux-là, mais non pas sur lui. Il est de ceux dont la haute figure ne cesse de grandir chaque jour. Et, longtemps encore, les générations futures découvriront en lui de nouvelles énigmes ».

Hermann Grimm voit en Raphaël une force cosmique, un Esprit qui parcourt les siècles, les millénaires, et qui ne peut être contenu en un seul homme. Mais il a dit sur lui autre chose encore, des paroles qui sont en quelque sorte, comme nous le disions plus haut, arrachées à son âme, en raison de sa droiture, de sa probité intérieure. Ces paroles semblent vouloir exprimer qu'une sorte de grande auréole flotte autour de Raphaël, comme l'esprit d'Élie flottait autour de Naboth. Pourrait-on sentir autre chose à travers ces mots :

« Raphaël est un citoyen de l'univers. Il est comme un des quatre fleuves qui, selon l'antique croyance, sortaient du Paradis... » {7}

Cela aurait presque pu être décrit par un Évangéliste, et c'est presque ainsi que l'on pourrait parler d'Élie. L'historien moderne, s'il est loyal et honnête vis-à-vis de lui-même, devrait sentir, lui aussi, quelque chose des grandes impulsions universelles qui passent à travers les âges. Pour comprendre la Science spirituelle, il n'est besoin, en vérité, que d'épier les aspirations qui entraînent le cœur et

l'esprit des hommes vers les grandes vérités de l'histoire humaine.

C'est ainsi que nous apparaît la grande figure de saint Jean-Baptiste, et il est bon que, dès le début de l'Évangile de Saint-Marc, dès ses premières paroles, puis dans le sixième chapitre, nous la voyions sous cette lumière. La Bible n'est pas faite comme les livres scientifiques modernes, où se trouve clairement (comme on dit) étalé sous les yeux du lecteur ce qu'il doit lire. La Bible dissimule bien des faits mystérieux, qu'elle doit pourtant révéler, derrière la manière grandiose dont elle est composée. Et en particulier, elle cache bien des choses sur l'essence de saint Jean-Baptiste. Je dois attirer ici votre attention sur une chose que vous pourrez peut-être saisir intuitivement, par le cœur, et qui vous permettra de comprendre comment l'Écriture révèle les liens qui unissent l'esprit et l'âme d'Élie à l'esprit et à l'âme de saint Jean-Baptiste. Voyons un peu, aussi rapidement que possible, dans quelle mesure elle le fait, et écoutons comment l'Ancien Testament décrit le prophète Élie :

« Il se leva donc, et s'en alla à Sarepta ; et quand il fut arrivé à la porte de la ville, il vit là une femme veuve qui amassait du bois et il l'appela, et lui dit : Je te prie, prends-moi un peu d'eau dans un vaisseau, et que je boive.

« Et elle s'en alla pour en prendre, et il la rappela, et lui dit : Je te prie, prends en ta main une bouchée de pain pour moi.

« Mais elle répondit : L'Éternel, ton Dieu, est témoin, que je n'ai aucun gâteau ; je n'ai que plein ma main de farine dans une cruche, et un peu d'huile dans une fiole ; et voici, j'amasse deux bûches, puis je m'en irai, et je l'apprêterai pour moi et pour mon fils, et nous le mangerons, et après nous mourrons.

« Et Élie lui dit : Ne crains point : va, fais comme tu dis ; toutefois, fais-m'en premièrement un petit gâteau, et apporte-le-moi ; et après tu en feras pour toi et pour ton fils.

« Car ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : La farine qui est dans la cruche ne manquera point, et l'huile qui est dans la fiole ne finira point, jusqu'à ce que l'Éternel donne de la pluie sur la terre.

« Et elle s'en alla donc, et fit comme Élie avait dit ; et elle en mangea, avec lui et sa famille, plusieurs jours.

« La farine de la cruche ne manqua point, et l'huile de la fiole ne finit point, selon la parole que l'Éternel avait prononcée par Élie ».

(Rois, I, ch. 17 ; v. 10 à 16).

Ce récit nous décrit donc comment Élie rencontre une veuve, et comment se produit une étrange « multiplication des pains ». Grâce à la présence d'Élie, la misère, causée par le manque de pain, est évitée. Le pain se multiplie à l'instant où

l'esprit d'Élie entre dans la veuve. Grâce à lui se produit une multiplication des pains, un don de pain. Et maintenant, passons au VI^e chapitre de l'Évangile de Saint-Marc. Il y est, tout d'abord, raconté comment Hérode fit décapiter saint Jean-Baptiste, puis comment le Christ Jésus vint vers les disciples de Jean :

« Alors Jésus, étant sorti, vit là une grande multitude, et il fut touché de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger ; et il se mit à leur enseigner plusieurs choses.

« Et comme il était déjà tard, ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : Ce lieu est désert, et il est déjà tard ; renvoie-les, afin qu'ils aillent dans les villages et dans les bourgs des environs, et qu'ils s'achètent du pain, car ils n'ont rien à manger.

Et il leur dit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. Ils lui répondirent : Irions-nous acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger ?

Et il leur dit : Combien avez-vous de pains ? Allez et regardez. Et l'ayant vu, ils dirent : Nous en avons cinq, et deux poissons.

Alors il leur commanda de les faire tous asseoir en divers groupes sur l'herbe verte.

Et ils s'assirent par rangées, par centaines et par cinquantaines.

Et Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il rendit grâces, et rompit les pains ; et il les donna à ses disciples, afin qu'ils les missent devant eux ; il leur distribua aussi, à tous, les deux poissons.

Et tous en mangèrent, et furent rassasiés ».

(Saint Marc, VI, 34-42).

Vous connaissez le récit : c'est une multiplication des pains qui se produit une fois encore grâce à l'esprit d'Élie-Jean. La Bible ne parle pas clairement, dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot ; mais ce qu'elle a à dire se trouve exprimé dans la manière dont elle est composée. Celui qui connaît la valeur de l'intuition, du sentiment, saura apprécier le parallélisme de ces deux passages : celui où Élie multiplie le pain chez la veuve, et celui où le Christ, au moment où Élie, réincarné, vient de quitter son corps physique, accomplit, sous une forme nouvelle, ce qu'on peut considérer comme une multiplication des pains.

C'est ainsi que se révèlent dans la Bible les liens secrets qui unissent les événements entre eux. Combien est vide et incomplète la science, qui ne voit, dans les Écritures, qu'un « assemblage de fragments », et combien plus juste est la connaissance de la Bible que l'on acquiert en suivant la trace de l'esprit harmonieux et homogène qui la parcourt, quel que soit cet esprit, d'ailleurs, peu importe !

Les rapports de saint Jean-Baptiste avec l'œuvre du Christ sont également très remarquables. Par deux fois, il nous est indiqué que le Christ Jésus pénètre dans l'atmosphère, dans l'aura de saint Jean, et y entre là où la personne physique de celui-ci s'effaçant de plus en plus finit par abandonner complètement le plan matériel. L'Évangile de Saint-Marc nous exprime alors en termes très nets que cette intervention du Christ Jésus dans l'atmosphère d'Élie-Jean apporte, dans le monde, une impulsion toute nouvelle. Pour comprendre ceci, il faut suivre toute la description donnée dans l'Évangile, depuis le moment où le Christ apparaît, après l'arrestation de saint Jean-Baptiste, et commence à parler du Royaume des Cieux — jusqu'à l'endroit où il est question de l'exécution de saint Jean, ordonnée par Hérode, ainsi que les passages qui suivent.

En considérant tous ces récits dans leur sens profond, on s'aperçoit que leur but est de faire apparaître le Christ sous son véritable aspect.

Nous avons déjà vu hier que le Christ ne fut pas reconnu seulement par les hommes, mais aussi par les esprits, par les démons, par des êtres suprasensibles par conséquent. Cela est exprimé de façon claire et frappante, et il nous apparaît, aussi nettement, que l'être du Christ est d'une autre nature que cet esprit d'Élie qui ne pouvait être contenu tout entier dans la personne de Naboth.

Le sens profond de l'Évangile de Saint Marc est celui-ci : montrer comment l'être du Christ pénètre, emplit la personne physique de Jésus, comment agit cet esprit, en lequel on reconnaît le Moi humain. Qu'est-ce donc, en effet, qui paraît si terrible aux démons qui possèdent les hommes, lorsque le Christ leur apparaît ? C'est qu'ils doivent reconnaître : « Tu es celui qui portes Dieu en toi » ; ils voient apparaître, en lui, une puissance divine qui les contraint à se retirer des possédés, en vertu des forces que contient la personnalité humaine. Dès les premiers chapitres de l'Évangile de Saint-Marc, la figure du Christ nous apparaît ainsi, comme s'opposant à celles d'Élie-Naboth et d'Élie-Jean. En effet, tandis que l'âme de ceux-ci ne peut habiter complètement dans leur corps, la personne physique du Christ Jésus contient entièrement son esprit. C'est ainsi que le Christ, bien qu'un principe cosmique vive en lui, nous est présenté comme une personnalité, une individualité humaine, au même titre que ceux qui l'entourent, que ceux qu'il guérit.

À l'heure actuelle, on interprète généralement d'une façon étrange ces récits du passé, et c'est tout spécialement le cas de certains savants, des partisans du « monisme ». On serait tenté de dire : Ces savants, ces philosophes sont toujours d'avis, bien qu'ils se gardent de l'exprimer, qu'il aurait beaucoup mieux valu que le bon Dieu leur laisse le soin d'arranger le monde, car ils l'auraient certainement mieux réussi que lui. Et il aurait beaucoup mieux valu que tous ces malades dont parle l'Évangile (la belle-mère de Simon par exemple, et bien d'autres encore) eussent été guéris par les moyens modernes. Selon ces mêmes savants, Dieu aurait été parfait si sa pensée avait été adaptée aux conceptions modernes ; il n'aurait pas laissé les hommes ignorer si longtemps les bienfaits de la science ; tandis que,

comparé à ce que les savants auraient pu faire, le monde qu'il a créé est un peu raté ! Sans doute, on ne va pas jusqu'à le dire tout haut, mais pour qui sait lire, c'est bien ce qu'on trouve entre les lignes. Il ne faut que donner à toutes les idées qui tourbillonnent dans les œuvres des savants matérialistes leur véritable nom.

Les hommes oublient simplement une chose : c'est qu'ils devraient prendre tout à fait au sérieux ce mot d'évolution qu'ils ont si souvent sur les lèvres. Si le monde veut parvenir au but qu'il s'est assigné, il faut que tout évolue, et la création qu'échafauderait la science moderne n'est peut-être pas l'idéal unique vers lequel doit s'efforcer l'humanité. On oublie cela, on ignore que l'homme était autrefois tout autrement constitué qu'il ne l'est aujourd'hui, et que pour cette raison, les méthodes de la médecine moderne n'auraient eu jadis aucune prise sur son corps.

Le corps éthérique était alors beaucoup plus actif, beaucoup plus vigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui ; on pouvait, par son intermédiaire, agir tout autrement sur le corps physique. On obtenait de tout autres résultats lorsqu'on guérissait avec des « sentiments » — n'ayons pas peur de dire le mot — lorsque le sentiment passait, se déversait d'un individu dans l'autre. Le corps éthérique étant plus fort, et son pouvoir sur le corps physique plus étendu, les effets de ce qu'on appelle aujourd'hui un « traitement psychique » étaient beaucoup plus grands. Les hommes étaient constitués différemment, il fallait donc les soigner différemment. Quand on ignore cela, on dit, et c'est ce que font les savants : « Nous ne croyons plus aux miracles ; et ce qu'on nous rapporte sur ces guérisons, tenant du miracle, par conséquent, n'a aucune valeur ». Un théologien peut se trouver aujourd'hui dans une position fort embarrassante : il aimerait bien croire à tout ce que rapportent les textes sacrés, mais d'autre part, imbu de ce préjugé moderne qu'on ne peut pas guérir de cette façon, que ce sont là des « miracles », il en est réduit à chercher toutes les explications plausibles, pour savoir si les miracles sont possibles ou non.

On ignore, simplement, une chose : c'est que tout ce qui est décrit dans les cinq premiers chapitres de l'Évangile de Saint-Marc n'avait, pour les gens d'autrefois, rien de « miraculeux », pas plus que nous ne pensons au miracle lorsque nous voyons une fonction quelconque de l'organisme humain être influencée par tel ou tel médicament. Personne n'aurait crié « au miracle » en voyant quelqu'un étendre la main au-dessus d'un lépreux et dire : « Je le veux, sois purifié ! » La guérison s'accomplissait alors grâce à la surabondance de forces qui passaient dans le corps du malade. Cela n'agirait plus aujourd'hui parce que les rapports entre le corps éthérique et le corps physique sont devenus tout autres. Mais c'est ainsi qu'autrefois les thérapeutes guérissaient.

Il n'est donc pas autrement étonnant que le Christ Jésus ait guéri le lépreux par la compassion qu'il éprouvait, et par l'imposition des mains : c'était à l'époque une chose toute naturelle. Là n'est pas l'extraordinaire dont parle saint Marc.

Jetons un regard sur la formation que recevaient les médecins de ce temps-là, les petits comme les grands. Ils recevaient leur enseignement dans des écoles qui

dépendaient de centres initiatiques, et disposaient de forces suprasensibles qui agissaient à travers eux ; si bien qu'ils étaient, en quelque sorte, des médiums, au travers desquels passaient des forces spirituelles. Lorsque le médecin imposait ses mains sur le malade, ce n'étaient pas ses forces personnelles qui se dégageaient de lui, mais des forces venues des mondes suprasensibles. Il était devenu un canal à travers lequel passaient ces forces suprasensibles, grâce à l'initiation qu'il avait reçue dans une école ésotérique. Les récits de guérisons de lépreux ou de fiévreux, obtenues par des moyens psychiques, ne semblaient nullement étranges aux hommes de ce temps.

Mais le fait capital, qui intervient, c'est qu'un être apparut un jour qui put guérir les malades de la même façon, sans être passé par les écoles initiatiques ; qui porta en lui-même, en son âme, les forces qui venaient des mondes supérieurs, et qu'enfin ces forces, s'individualisant en lui, devinrent des forces personnelles.

Les temps étaient donc « accomplis », où l'homme laissait simplement passer à travers lui les forces suprasensibles, et il devait cesser d'être seulement le canal de ces forces divines. La chose était devenue claire, aussi, pour ceux qui se faisaient baptiser par saint Jean dans le Jourdain ; ils avaient compris que les temps étaient changés, qu'à l'avenir tout devait être accompli par le Moi humain, par ce qui devait pénétrer d'un être divin dans le centre de l'homme ; ils avaient compris que devant eux se tenait un être qui accomplissait, par ses propres forces, ce que les autres ne pouvaient faire qu'avec l'aide venant des mondes spirituels.

Donc, considérer les guérisons qui nous sont rapportées comme des faits extraordinaires, c'est passer à côté du sens profond de la Bible. Car à ce déclin des temps anciens, elles n'avaient encore rien d'étrange ; l'essentiel, c'est que le Christ les accomplit avec des forces nouvelles, qui régneront désormais. Et c'est pourquoi il nous est montré avec une netteté, une clarté parfaites, comment le Christ agit directement, de personnalité à personnalité.

La chose est particulièrement manifeste dans le cas de la femme dont la guérison par le Christ est rapportée dans le V^e chapitre de l'Évangile de Saint-Marc. Il la guérit par ce fait qu'elle s'approche de lui et touche sa tunique, et lui s'aperçoit qu'un courant de forces s'est dégagé de lui. Voici, en effet, comment la chose est rapportée : La femme s'approche de Jésus, elle touche sa tunique ; lui reste tout d'abord immobile. C'est elle qui agit, qui saisit le vêtement. Un courant de forces se dégage de lui, le quitte. Et comment ? Non pas par sa volonté à lui, mais parce que la femme lui a soutiré ces forces ! Et lorsqu'il s'en aperçoit, que lui dit-il ? « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va-t-en en paix, et sois guérie de ta maladie » (Saint Marc, V : 34). Lui-même prend seulement alors conscience qu'à cet instant le monde spirituel fait irruption en lui, pour rayonner, ensuite, au dehors. Il n'a pas l'attitude qu'avaient autrefois en face de leurs malades ceux qui guérissaient les possédés. Là, la force qui rayonnait par le médium du guérisseur, passait dans le malade, que celui-ci eût la foi ou non. Mais maintenant, où c'est le moi qui compte, le moi qui travaille, tout se trouve individualisé.

C'est cela qui importe dans la Bible, et non pas une chose qui, autrefois, était toute naturelle : à savoir que l'âme pouvait agir sur le corps physique. À l'instant où commencent les temps nouveaux, des relations, des rapports nouveaux vont s'établir de Moi à Moi. Dans les temps anciens, le spirituel était limité au monde spirituel, et planait au-dessus des hommes ; mais à ce moment, le royaume des cieux s'est rapproché ; il va pénétrer dans le cœur des hommes et y habiter, comme en un centre. Voilà ce qui est important. Une union nouvelle reliait le physique, l'extérieur, avec le moral, l'intérieur ; cette union nouvelle, les hommes, depuis la fondation du Christianisme jusqu'à nos jours, y accédaient par la foi. Maintenant ils y accéderont par le savoir. Dans les temps anciens, comme nous l'avons vu tout à l'heure, le malade était guéri par des forces magiques qui passaient par le médecin, et agissaient sur le patient à travers le corps du guérisseur. L'âme du malade n'en était nullement touchée, son moi restait complètement en dehors du phénomène. La personnalité n'y jouait aucun rôle, puisque les forces magiques provenaient des mondes supérieurs. Mais une ère nouvelle allait s'ouvrir ; l'être moral et l'être physique pour opérer une guérison allaient entrer dans de nouveaux rapports. Et la connaissance de cet état de choses permet de comprendre un autre récit de l'Évangile, où il est dit :

« Quelques jours après, Jésus revint à Capharnaüm, et on ouï dire qu'il était dans la maison.

« Et aussitôt tant de gens s'y rassemblèrent, que l'espace qui était devant la porte ne les pouvait contenir ; et il leur annonçait la parole de Dieu.

« Alors il vint à lui des gens qui lui présentèrent un paralytique porté par quatre hommes.

« Mais ne pouvant approcher de lui à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était, et l'ayant percé, ils descendirent le lit où le paralytique était couché.

« Alors Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, tes péchés te sont pardonnés ».

(Saint Marc, II, 1-5).

Qu'aurait dit un médecin des temps anciens ? Qu'attendaient les Pharisiens, les docteurs de la loi, lorsqu'une guérison devait se produire ? Ils s'attendaient à ce que le médecin dise : « Les forces qui passent en toi et en tes membres paralysés te rendront le mouvement ». Or, que dit le Christ Jésus ? « Tes péchés te sont pardonnés ». Il fait donc appel à l'être moral, auquel est uni le moi. Ceci est un langage que les Pharisiens ne peuvent comprendre ; parler ainsi leur paraît un blasphème, car on ne pouvait parler de Dieu que comme d'un être habitant le monde suprasensible, d'où il agissait, et les péchés ne pouvaient être remis que

par le monde suprasensible. Que la rémission des péchés pût être en rapport avec la guérison, c'était pour eux quelque chose d'incompréhensible. C'est pourquoi le Christ dit plus loin :

« Lequel est plus aisé, de dire à ce paralytique : Tes péchés te sont pardonnés ; ou de lui dire : Lève-toi, emporte ton lit, et marche ? »

« Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, l'autorité de pardonner les péchés,

« Je te le dis : Lève-toi, emporte ton lit, et va-t-en en ta maison.

« Et aussitôt, il se leva, et s'étant chargé de son lit, il sortit en la présence de tout le monde ».

(Saint Marc, II, 9-12).

Il établit ainsi un lien entre l'être moral et la méthode magique de guérison, créant une transition entre la non-conscience et la conscience du Moi, et il agit de même, à chaque récit. C'est ainsi qu'il faut comprendre les choses, car c'est ainsi qu'elles sont décrites.

Comparons maintenant ce que dit la Science spirituelle avec ce que disent les commentateurs de la Bible sur la « rémission des péchés ». Vous trouverez parmi ces commentateurs les explications les plus étranges — mais aucune qui soit satisfaisante, parce que leurs auteurs ignorent ce qu'il y a au fond du Mystère du Golgotha.

Il y a la foi, disais-je tout à l'heure. Pourquoi la foi ? Parce que l'expression, la manifestation du moral dans le physique, ne peut se révéler dans une seule incarnation. Il existe un lien entre l'être moral et l'être physique, mais ce lien dépasse les limites d'une seule incarnation ; il est en rapport avec le Karma. Or, comme jusqu'ici on ignorait le Karma, il fallait donc tout simplement croire à l'existence de liens entre l'être spirituel et l'être physique. Mais maintenant que l'on peut étudier les Évangiles à l'aide de la Science spirituelle, maintenant ces liens peuvent faire l'objet d'une connaissance. Le Christ alors nous apparaît comme jetant enfin la lumière sur le problème du Karma, lorsqu'il révèle : « Je peux guérir celui-ci ; car je le vois à sa personnalité : son Karma veut que maintenant il se lève et marche ».

Un pareil exemple montre que la Bible ne peut être comprise, expliquée, que grâce aux moyens fournis par la Science spirituelle. Notre tâche consiste donc à montrer comment a été déposée, dans ce livre universel, la plus profonde connaissance de l'évolution humaine. Quand on comprendra le sens cosmique de ce qui s'est passé sur terre — et nous nous y efforcerons de plus en plus, car l'Évangile de Saint-Marc nous en fournit particulièrement l'occasion —, quand on apercevra la signification à la fois cosmique et terrestre du Mystère du Golgotha,

on ne trouvera plus blessant, pour les autres religions, tout ce qui peut être dit sur les Évangiles.

Pour les raisons que je vous exposais hier à la fin de la conférence précédente, et aussi parce que la connaissance véritable de la Bible ne peut être l'apanage d'une seule confession (quelle qu'elle soit), l'enseignement de ce que contient la Bible reposera sur la Science spirituelle, et à sa lumière, toutes les religions apparaîtront de valeur égale. Elles se réconcilieront en lui. Ainsi, ce que je vous disais au début, au sujet de cet Hindou qui fit une conférence sur « le Christ et le christianisme » où, bien qu'imbu de tous les préjugés de sa race, il élevait son regard vers le Christ en oubliant toute divergence confessionnelle, peut être interprété comme le début de cette réconciliation. Essayer de faire comprendre ce qu'est le véritable être du Christ, tel sera le devoir de la Science spirituelle au sein des différentes religions. Il me semble, en effet, que la tâche d'un mouvement spirituel, c'est d'approfondir la nature des différentes religions, afin qu'on puisse mieux les comprendre.

Ceci me fournit l'occasion de répéter ce que j'ai déjà dit sur la manière dont un Bouddhiste théosophe parlerait du Christ à un autre théosophe, qui serait chrétien. Le bouddhiste dirait : « Après être devenu Bouddha, de bodhisattva qu'il était, le Gautama Bouddha a atteint une telle grandeur spirituelle qu'il n'a plus eu besoin de se réincarner sur terre ». Et le théosophe chrétien dirait : « Je comprends cela, car c'est ainsi que m'apparaît le Bouddha lorsque je pénètre ton sentiment, et crois ce que tu crois ». Cela, c'est comprendre la religion d'autrui, s'élever jusqu'à elle. Le chrétien devenu théosophe peut ainsi comprendre tout ce que dit l'autre. Et que peut lui dire le bouddhiste qui s'est fait théosophe ? Il pourrait lui dire : « Je cherche à comprendre le sens profond du christianisme : le Christ n'est pas un fondateur de religion au même titre que les autres.

Le Mystère du Golgotha constitue un événement cosmique, impersonnel ; ce n'est pas d'un homme, de Jésus de Nazareth, qu'il s'agit, mais du « Christ » qui a pénétré en lui, qui est mort sur la croix, accomplissant ainsi le Mystère du Golgotha ». Et le bouddhiste dira encore : « Je ne commettrai plus d'erreur à ce sujet, maintenant que j'ai compris le point vital de ta religion, comme tu as compris la mienne. Je ne croirai plus que le Christ peut se réincarner. Et je parlerais fort mal à propos si je disais : on pourrait améliorer le christianisme, et si, autrefois, on avait mieux compris le Christ, on ne l'aurait pas mis en croix au bout de trois ans ; on n'aurait pas dû traiter ainsi un fondateur de religion, etc... » Or, le point capital, c'est justement que le Christ a été mis en croix ! Et c'est se placer à un mauvais point de vue que de dire : on a commis là une injustice, et le christianisme pourrait être amélioré aujourd'hui. Aucun théosophe, aucun bouddhiste, ne saurait parler autrement qu'en ces termes : « Comme tu essaies de comprendre la nature profonde de ma religion, ainsi le ferai-je pour la tienne ».

Or, que se passera-t-il lorsque les partisans des différentes confessions pourront ainsi se comprendre, lorsque le chrétien dira au bouddhiste : « Je crois

au Bouddha comme tu y crois toi-même », et que le bouddhiste dira au chrétien : « Je peux comprendre le Mystère du Golgotha comme tu le comprends toi-même » ? Que se produira-t-il lorsque cette attitude compréhensive sera devenue générale ? Avec la compréhension réciproque des religions, la paix descendra parmi les hommes. Notre mouvement doit apporter une compréhension réelle, réciproque, des religions entre elles. Ce serait contre l'esprit de l'Anthroposophie qu'un chrétien dise à un bouddhiste : « Il est ridicule de prétendre qu'après être devenu Bouddha, le Gautama ne doive plus se réincarner ; il doit revenir, et sous une forme physique, au XX^e siècle ». Le bouddhiste alors lui répondrait : « Ta sagesse ne te sert-elle qu'à méconnaître ma religion ? » Et au lieu de la paix, c'est la discorde qui s'introduirait parmi les religions. De même, voici ce qu'un chrétien répondrait à un bouddhiste qui voudrait améliorer le christianisme : « Si tu crois que le Mystère du Golgotha a été une faute, et que le Christ devrait réapparaître dans un corps physique, afin d'être mieux traité, tu ne t'es guère donné la peine de comprendre ma religion — tu la méconnaiss ! »

Or, notre mission n'est pas de méconnaître une confession admise, soit ancienne, soit nouvelle, car nous aurions alors fondé notre Société sur le mépris, et non pas sur la compréhension réciproque des religions !

Il faut, si nous voulons comprendre le sens profond de la Science spirituelle, que nous inscrivions cette vérité au plus profond de nous-mêmes. Et pour bien la comprendre, le mieux est d'étendre à toutes les religions la force et l'amour qui émanent des Évangiles. Nous verrons dans les conférences suivantes combien c'est le cas de l'Évangile de Saint-Marc.

IV

Le Bouddha et Socrate enseignant, et le contraste qu'ils forment dans l'évolution. — Le Christ et ses disciples.

Je voudrais attirer votre attention aujourd'hui sur deux événements de l'évolution humaine des derniers millénaires. Le premier s'est accompli dans la seconde moitié environ du V^e siècle avant l'ère chrétienne. Il est connu de vous tous, mais je voudrais, cependant, y revenir encore une fois.

Dans les Indes, le Bouddha rassembla autour de lui un certain nombre de disciples, et du travail qu'il accomplit avec eux, naquit le formidable mouvement qui devait vibrer dans tout l'Orient, pendant des siècles, et apporter à d'innombrables humains la paix, la libération, l'élévation de l'âme et l'éveil de la conscience.

Pour caractériser ce qui se passa alors, nous n'avons qu'à considérer ce qu'on peut appeler le point capital de l'enseignement bouddhique, qui est la Vie. Cet enseignement dit que la Vie, sous la forme où les hommes la connaissent pendant leur incarnation terrestre, est une suite de souffrances, qui résultent du besoin que l'homme ressent de se réincarner toujours à nouveau. Il est donc bon de tendre à se libérer de ce besoin et d'éteindre en soi tout ce qui éveille le désir de se réincarner, afin de se détacher de cette existence (où l'âme éprouve toujours le besoin d'être unie à la vie par les sens, par les organes physiques), et d'accéder, enfin, au Nirvana. Si l'on veut exprimer en termes courants l'impulsion qui est à la base de l'enseignement du Bouddha, on peut dire : Le Bouddha, par la force et la puissance de son individualité, dirigea le regard de ses disciples vers l'existence terrestre, et il essaya, dans son immense compassion, de leur donner les moyens d'élever leur âme de cette terre vers le ciel, d'élever leurs pensées, la pensée humaine, la philosophie humaine, jusqu'au ciel.

Telle est l'impulsion donnée par le Bouddha dans son grand Sermon de Bénarès. Or, que retrouvons-nous dans l'âme des disciples qu'il a réunis autour de lui et qui ont été ses fidèles ? Quelle forme y prend leur enseignement ? Tous les efforts de l'âme humaine, disent-ils, doivent tendre à la libérer du besoin de se réincarner, de tout ce qui dépend des sens, pour pouvoir se concentrer sur son propre perfectionnement, et s'unir à tout ce qui la rattache à son origine spirituelle et divine. Tels sont les sentiments qui animaient les disciples du Bouddha : se détacher de la vie matérielle, n'être plus uni à elle que par le sentiment de la compassion (qui relie aussi au spirituel), tendre sans cesse à atteindre la perfection spirituelle, s'élever au-dessus de tout désir, renoncer, autant que possible, à tout ce qui unit l'homme physique à la vie. C'est dans cet esprit que les disciples du Bouddha parcouraient le monde.

Quand nous considérons le bouddhisme pendant les siècles au cours desquels il se répandait, quand nous nous demandons quel sentiment animait cet

enseignement et inspirait les âmes et les cœurs de ses adeptes, nous devons répondre : Ces hommes avaient en vue des buts très élevés, mais toutes leurs pensées, tous leurs sentiments étaient concentrés sur la grande figure du Bouddha, sur les paroles émouvantes et si pleines de sens par lesquelles il enseigne à se libérer des souffrances de la vie. Au centre de toute pensée, de tout sentiment des disciples, des successeurs du Bouddha, se trouvait l'immense et puissante figure du Maître. Ses paroles étaient considérées comme sacrées par ses élèves.

Et pourquoi ceux-ci considéraient-ils ses paroles comme un message envoyé du ciel ? Parce qu'ils étaient convaincus que, lors de sa méditation sous l'arbre Bodhi, la connaissance suprême de l'univers avait pénétré en lui. Leur conviction reposait sur le caractère sacré, unique, de cet événement. Il faut évoquer cela intérieurement pour pouvoir comprendre les faits qui se sont passés là, cinq cents ans avant le Mystère du Golgotha.

Et maintenant, tournons notre regard vers une autre scène de l'histoire. Comparé à l'étendue immense de l'évolution, un siècle a peu d'importance, et l'on peut dire que deux événements, séparés par un intervalle d'environ un siècle, sont à peu près contemporains. C'est pourquoi, bien qu'elle soit éloignée de l'événement bouddhique par un siècle, la scène que nous allons évoquer est, relativement, contemporaine de celui-ci.

Au V^e siècle avant Jésus-Christ vivait, en Occident, une autre individualité qui, elle aussi, réunit graduellement autour d'elle des partisans et des disciples. C'est là une chose également bien connue. Pour bien comprendre les siècles qui nous ont immédiatement précédés, il est bon d'évoquer l'individualité de Socrate, au milieu de ses disciples. Il suffit pour cela de rappeler l'image frappante que le grand Platon nous en a laissée, et qui se trouve confirmée par Aristote. En Occident, Socrate a été le fondateur d'un mouvement. Et lorsqu'on considère l'essence de la culture occidentale, on s'aperçoit que ce qu'on peut appeler l'« élément socratique » y a joué un rôle décisif. Bien que ses effets soient beaucoup moins apparents, beaucoup plus subtils que ceux de l'élément bouddhique, on peut, cependant, établir un parallèle entre Socrate et le Bouddha, bien que les partisans et les disciples de Socrate doivent être considérés dans un autre esprit que ceux du Bouddha. On peut dire, grosso modo, que tout ce qui distingue l'Orient de l'Occident peut se résumer en cette différence fondamentale qui sépare le Bouddha de Socrate.

Quels sont les sentiments inspirés à Socrate par les élèves qu'il réunissait autour de lui ? On a appelé sa méthode d'enseignement un « accouchement spirituel », parce qu'il voulait faire sortir de l'âme même de ses disciples tout ce qu'ils devaient savoir, connaître. Il leur posait ses questions de telle façon qu'elles éveillaient de nouvelles impulsions dans leur âme, de sorte qu'il ne déversait rien de lui-même en eux, mais les obligeait à tout trouver par eux-mêmes. La vigueur, la sécheresse que l'on rencontre dans sa conception du monde, proviennent de ce

qu'il faisait appel à l'initiative, à la raison personnelle de chaque élève, pendant qu'il circulait avec eux à travers les rues d'Athènes, un peu comme le Bouddha parcourait, autrefois, les routes de l'Inde avec ses disciples. Mais, tandis que le Bouddha révélait ce qu'il avait appris lors de son illumination sous l'arbre Boddhi, et que cette révélation, reçue des mondes spirituels, continuait à agir à travers les siècles, à vivre en ses disciples, — Socrate n'a pas le moins du monde prétendu continuer de vivre en ses élèves. Ne voulant pas faire passer en eux la moindre chose de lui-même, il leur laissait le soin de prendre conscience de ce qui était en leur propre âme. Rien, absolument rien de lui, ne devait passer en ses disciples. Tout devait naître d'eux.

Il est difficile d'imaginer un contraste plus grand que celui qui sépare le Bouddha de Socrate. Dans l'âme des disciples du Bouddha, leur maître devait revivre tout entier. Par contre, les élèves de Socrate ne devaient rien recevoir de lui, pas plus que l'âme d'un nouveau-né ne reçoit quelque chose de l'accoucheuse qui l'a mis au monde. Chez les disciples de Socrate, l'élément spirituel devait être mis au monde, par un art semblable à celui de l'accoucheuse et, rendant l'homme indépendant, lui faire prendre conscience de ce qui était en lui-même. Tel était le but poursuivi par Socrate. Voici comment on pourrait caractériser la différence entre Socrate et le Bouddha : Si une voix, venue du ciel, avait voulu annoncer ce que les disciples du Bouddha avaient reçu du Maître, elle aurait pu dire : Allumez en vous la flamme qui a brûlé dans l'âme du Bouddha, afin que, par elle, vous puissiez trouver le chemin qui conduit à l'esprit ! Socrate au contraire disait à ses élèves : « Deviens ce que tu es ! »

En évoquant ces deux pages d'histoire, n'est-on pas amené à se dire : Ce sont là deux courants qui parcourent l'évolution humaine, mais ils sont diamétralement opposés ? Ils se touchent en un certain sens, mais seulement par leurs extrémités. Il ne faut pas mêler les choses, et pour cela il faut bien en distinguer les différences, avant de voir, ensuite, où elles présentent des points communs. Lorsqu'en imagination, on se représente le Bouddha en face d'un de ses élèves, on pourrait dire : Il s'efforce (comme vous verrez dans ses sermons) d'allumer en son âme, par les paroles très élevées qu'il répète inlassablement (répétitions qui sont nécessaires, et qu'on ne saurait supprimer dans les discours du Bouddha), les sentiments qui l'élèveront jusqu'au monde spirituel, en se servant de ce qu'il a lui-même reçu sous l'arbre Boddhi. Ses paroles vibrent du désir de s'éloigner de la terre, résonnent comme un message céleste, directement inspirées de l'illumination reçue.

Et comment peut-on se représenter l'attitude de Socrate en face de son élève ? Lorsqu'il lui décrit les rapports qui unissent l'homme à Dieu, en se servant du langage simple de tous les jours, il lui recommande de réfléchir aux relations logiques des choses. Il appelle, constamment, son attention sur les faits les plus prosaïques, les plus terre-à-terre, de la vie quotidienne, et l'élève doit, ensuite, appliquer à la connaissance les fruits de cette logique. Une fois seulement, Socrate paraît toucher aux hauteurs sublimes où le Bouddha s'élevait lorsqu'il parlait à ses

disciples : C'est au moment où il va mourir et où il parle de l'immortalité de l'âme. Il parle alors comme un grand initié, mais cependant, pour bien le comprendre, il faut connaître sa vie, s'efforcer de sentir ce qu'il a ressenti en ce moment. C'est pourquoi ce dialogue de Platon nous touche si profondément. Socrate dit : Ne me suis-je pas efforcé toute ma vie de me libérer, par la philosophie, des liens des sens ? Et maintenant que mon âme va se séparer de la matière, ne doit-elle pas pénétrer avec joie dans le monde spirituel ? Ne dois-je pas entrer avec bonheur là où je me suis toujours efforcé d'atteindre à travers toutes mes recherches philosophiques ? Celui qui saisit l'essence des sentiments exprimés par Socrate dans le « Phédon », se sent vraiment plongé dans l'atmosphère élevée qui émane de l'enseignement du Bouddha lorsqu'il s'adresse au cœur de ses disciples. Et, considérant la différence qui existe entre ces deux individualités, on peut dire : En un point déterminé de leur enseignement, elles s'élèvent toutes deux à une telle hauteur que leur polarité se fond en une unité.

Le sentiment qu'éveillent en nous les discours de Socrate sur l'immortalité de l'âme se retrouve à travers tous les sermons du Bouddha — je parle ici de l'atmosphère, de la tension de l'âme qu'ils provoquent. Dans tous ses autres discours, Socrate s'efforce sans cesse d'éveiller la raison en l'homme. Cela se rencontre parfois, mais rarement, dans les paroles du Bouddha. Dans un entretien qu'il eut, par exemple, avec un de ses disciples, Sona (il essaie de lui montrer qu'il n'est pas bon de s'attacher uniquement à l'existence physique, à la matière, qu'il ne faut pas non plus s'adonner uniquement à une vie de mortifications telle qu'on la pratiquait autrefois, mais qu'il faut trouver un juste milieu), — on a vraiment l'impression que c'est là un dialogue socratique transposé. Le Bouddha parle à son disciple, Sona, à peu près en ces termes : Sona, peux-tu jouer d'un luth dont les cordes sont détendues ? — Non, est obligé de répondre Sona ; je ne peux pas jouer d'un luth dont les cordes sont mal tendues. — Bien, dit le Bouddha ; et peux-tu bien jouer d'un luth dont les cordes sont trop tendues ? — Non, répond encore Sona, je ne peux pas bien jouer sur un luth dont les cordes sont trop tendues. — Alors, quand peux-tu bien jouer du luth ? — Quand les cordes ne sont ni trop, ni trop peu tendues, répond Sona. — Et ainsi en est-il des hommes, reprend le Bouddha ; l'homme ne peut parvenir à la connaissance quand il est trop fortement sous l'emprise des sens, et il ne peut non plus y accéder s'il s'isole de la vie pour se livrer à la pratique des mortifications. Il faut, comme pour les cordes du luth, trouver, pour l'âme humaine, un juste milieu.

Ce discours, tenu par Bouddha, à son disciple, trouve, en quelque sorte, un écho dans l'appel que Socrate fait à la raison, au bon sens de ses élèves. Mais les entretiens de ce genre sont, chez le Bouddha, aussi exceptionnels que le sont, chez Socrate, les discours comme celui qu'il fit sur l'immortalité de l'âme au moment de sa mort. C'est en caractérisant ainsi les faits qu'on arrive à en saisir la vérité.

Il serait, évidemment, plus facile de dire : L'évolution humaine est menée par de grands guides qui, en somme, enseignent toujours les mêmes choses, seulement sous des formes différentes, et dont les discours sont les paraphrases

d'une même idée. Certes, il y a là quelque chose de vrai, mais ainsi exprimé, c'est vu un peu trop en gros. Il faut se donner la peine de mieux voir, de reconnaître les différences et les points communs, pour pouvoir retrouver l'unité à travers les divergences. Cette remarque sur la méthode à suivre dans le travail spirituel est utile, parce qu'elle est en harmonie avec la vie.

Il est facile de dire : « Toutes les religions donnent le même enseignement », pour se borner, ensuite, à commenter cet enseignement « unique », et à montrer que les différentes confessions n'en sont que des formes différentes. Mais, si bien exprimé que soit ce commentaire, il prend les choses beaucoup trop en gros. On n'arrive, ainsi, à aucun résultat, pas plus qu'on ne peut considérer le Bouddha et Socrate comme deux formes différentes d'un même enseignement, et ignorer les divergences qui les opposent.

Dès qu'on attire leur attention sur la forme de leur propre pensée, les gens s'aperçoivent tout de suite, de quoi il s'agit. Le poivre, le sel, le sucre et le paprika sont, tous, des épices ; ils ont un caractère commun, à savoir, qu'ils sont des épices. Cependant, personne n'ira pour cela les considérer comme une seule et même chose, les prendre indifféremment l'un pour l'autre et mettre, par exemple, du sel ou du poivre dans son café, au lieu de sucre. Or, ce qu'on ne peut admettre dans la vie courante, on ne saurait l'admettre lorsqu'il s'agit de la vie spirituelle. Il ne faut pas dire que Krishna, Zoroastre, Orphée et Hermès représentent, au fond, quatre formes d'un même enseignement. Cela n'a pas plus de valeur, quand il s'agit d'une étude sérieuse et profonde des choses, que de dire : le poivre, le sel, le sucre et le paprika ne sont, au fond, que les différents aspects d'une même chose, des ingrédients nécessaires à la nourriture. Il faut surtout comprendre l'importance de la méthode qu'on suit pour travailler, et ne pas se laisser détourner de la vérité pour des raisons de commodité.

Ces deux figures du Bouddha et de Socrate nous apparaissent comme deux personnifications opposées, deux courants presque adverses, de l'évolution humaine. Elles s'harmonisent pourtant — comme nous l'avons vu —, convergent en une unité. Et le fait de les considérer sous cet aspect plus élevé, nous conduit à une troisième grande individualité autour de laquelle se réunissaient aussi élèves et disciples — le Christ Jésus.

L'Évangile de Saint Marc nous renseigne, avec toute la clarté possible, sur les rapports du Christ avec ses disciples les plus proches, les douze apôtres. L'expression la plus frappante, la plus concentrée, que nous rencontrons à ce sujet, est la suivante : Le Christ (ainsi qu'il est dit à plusieurs reprises), paraît devant la foule, qui veut l'entendre. Il lui parle, ainsi dit l'Évangile, en « paraboles » ou en images. Il se sert de paraboles et d'images pour parler d'événements très profonds, très significatifs, de l'évolution humaine et de l'histoire du monde. Mais il est dit ensuite : Quand il était seul avec ses disciples intimes, il leur expliquait ces images.

L'Évangile de Saint-Marc nous donne, en particulier, un exemple d'une de ces

images dont il se servait pour s'adresser à la foule et nous montre comment il l'explique ensuite à ses disciples :

« Il leur enseignait beaucoup de choses par des paraboles et il leur disait dans ses instructions : Écoutez : Un semeur s'en alla pour semer. Et il arriva qu'en semant, une partie de la semence tomba le long du chemin ; et les oiseaux vinrent, et la mangèrent toute.

« Une autre partie tomba sur des endroits pierreux, où elle avait peu de terre, et elle leva d'abord, parce qu'elle n'entrait pas profondément dans la terre.

« Mais quand le soleil fut levé, elle fut brûlée ; et, parce qu'elle n'avait pas de racines, elle sécha.

« Une autre partie tomba parmi les épines ; et les épines crûrent, et l'étouffèrent, et elle ne rapporta point de fruit.

« Et une autre partie tomba dans une bonne terre, et rendit du fruit, qui monta et crût ; en sorte qu'un grain en rapporta trente, un autre soixante et un autre cent.

« Et il leur dit : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ».

(Saint-Marc, IV, 2-9).

Nous avons là un exemple parfait de la manière dont enseignait le Christ Jésus. Nous pouvons dire du Bouddha, dans notre langage d'Occidentaux : Il élevait vers le ciel tout ce que l'homme ressentait et vivait sur la terre. Quant au caractère de l'enseignement socratique, on l'a souvent décrit ainsi, à juste titre : Il fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, en faisant directement appel à la raison, au bon sens.

Or, l'attitude du Christ Jésus n'était pas la même en face de la foule qu'il instruisait par des paraboles, et en face des apôtres, auxquels il était plus intimement uni ; à ceux-ci il expliquait les paraboles, dans la mesure où ils pouvaient les comprendre, les saisir, immédiatement par la raison. L'enseignement du Christ est donc plus complexe que celui du Bouddha ou de Socrate. En effet, on retrouve, à travers tous les discours du Bouddha le même caractère, et ses élèves sont tous de même nature. De même, les élèves de Socrate sont tous semblables — et le monde, tout entier, peut en faire partie. L'enseignement du Christ, au contraire, apparaît avec un double caractère ; il se présente différemment, suivant qu'il est destiné à ses disciples intimes, ou à la foule.

Pour comprendre pourquoi il en est ainsi, il faut se rendre compte des transformations qui se sont produites à ce tournant de l'histoire que forme le Mystère du Golgotha. Les temps de l'ancienne clairvoyance, autrefois l'apanage de

tous les hommes, touchaient à leur fin. Plus nous reculons dans l'histoire, plus nous nous rapprochons des époques où la clairvoyance était le bien commun de tous les hommes, où tous percevaient le monde spirituel. Or, sous quelle forme le percevaient-ils ? Ils le voyaient en images, en visions, inconscientes ou subconscientes, en vertu d'une clairvoyance de rêve, et non pas sous cette forme de concepts clairs que prend aujourd'hui la raison humaine.

La « science », la pensée, partout répandue aujourd'hui, la raison raisonnante, le jugement, étaient inconnus autrefois. Quand l'homme se trouvait en face du monde extérieur, il lui suffisait de le voir ; il ne le découpait pas en idées, il n'avait pas la pratique de la logique et ne savait pas « raisonner ». Cet état d'âme est difficile à concevoir pour l'homme moderne, parce qu'il veut tout pénétrer par la pensée. Mais les Anciens ne pensaient pas de cette manière ; ils passaient devant les choses, les regardaient, s'imprégnaient de leur image — et ils en trouvaient l'explication lorsque, plongés dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, ils percevaient le monde spirituel, sous forme d'images, de rêves.

Représentons-nous les choses d'une façon plus concrète : supposons, en ces temps reculés d'il y a plusieurs millénaires, un être humain qui remarque la présence d'un maître en train d'expliquer quelque chose à ses élèves. Il s'approche et écoute. Et il remarque que parmi les élèves, il s'en trouve un qui accueille en lui avec ferveur les paroles du maître ; un autre les écoute aussi, pour les oublier ensuite, mais un troisième est si plein de lui-même qu'il n'écoute même pas. Notre homme n'aurait pu comparer, en termes abstraits, ces trois attitudes différentes. Mais lorsqu'il se trouvait dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, la scène revenait en un tableau devant son âme ; et il voyait alors quelque chose comme un semeur qui marche et sème et jette des semences dans une bonne terre, où elle lève ; il en jette d'autres dans une terre moins bonne, et d'autres encore dans un sol pierreux.

Les secondes produisent peu, et les dernières rien du tout. Ainsi, notre homme d'autrefois n'aurait pas dit, comme on dirait aujourd'hui : « L'un des élèves assimile les explications, l'autre ne les comprend pas ». Il aurait vu l'explication, dans les moments où il se trouvait en un état psychique intermédiaire, entre la veille et le sommeil. Et si on lui avait demandé de décrire les rapports qui existaient entre le maître et ses élèves, il aurait raconté sa vision. Car cette vision était pour lui une réalité, et même, une explication. Or, la foule qui entourait le Christ possédait encore quelques dernières traces de cette ancienne clairvoyance ; les âmes des hommes étaient encore capables de comprendre quand on leur parlait en images de la vie et de l'humanité. Le Christ parlait donc à ceux qui possédaient encore un dernier reste de la clairvoyance d'autrefois.

D'autre part, quels étaient ses disciples intimes ?

Nous avons vu, précédemment, que les douze apôtres se composaient des sept Macchabées et des cinq fils de Matathias, réincarnés. Nous avons vu comment, peu à peu, ils s'étaient élevés à une conscience plus profonde du Moi immortel.

Ils étaient les premiers que le Christ Jésus pouvait choisir pour éveiller en eux ce qui, à l'avenir, devait vivre en chaque âme. Il parlait à la foule comme à des êtres possédant un reste de clairvoyance ; il parlait à ses disciples comme aux premiers hommes en qui il voyait la capacité de comprendre un nouveau langage, celui dans lequel nous parlons des mondes spirituels. Et cela, parce que les temps allaient changer.

La mission des douze apôtres était de comprendre par le bon sens, par le raisonnement, tout ce qui se rapportait aux mondes supérieurs et aux mystères de l'évolution humaine — comme l'humanité, tout entière, devait le faire par la suite. En expliquant les paraboles à ses disciples, le Christ parlait, lui aussi, à la manière de Socrate, car ce qu'il disait, il le faisait naître, aussi, des âmes ; seulement Socrate consacrait davantage son enseignement aux choses de la terre, à la logique courante, tandis que le Christ parlait des mondes spirituels. Il ne parlait à la manière de Socrate que lorsqu'il parlait à ses disciples intimes. Le Bouddha s'adressait à ses élèves en paroles lumineuses, éclatantes, comme seule la vision directe des mondes supérieurs peut en inspirer. Le Christ évoquait devant la foule les visions que l'âme humaine ordinaire percevait, autrefois, dans les mondes spirituels. Ainsi, il était pour la foule comme un « Bouddha populaire » et pour ses disciples comme un « Socrate supérieur », un Socrate spiritualisé.

Socrate faisait naître en l'âme de ses élèves le bon sens, la raison personnelle, terrestre ; le Christ faisait naître en eux la raison céleste et communiquait à la foule l'illumination terrestre par ses paraboles. Le Bouddha communiquait à ses élèves l'illumination divine qu'il avait reçue. Considérez, je vous prie, ces trois scènes : là-bas, sur les bords du Gange, le Bouddha et ses élèves, faisant pendant à Socrate, en Grèce, avec les siens. Et puis, cette étrange synthèse, cette singulière fusion des deux éléments, qui se produit quatre ou cinq siècles plus tard. Vous voyez se dresser là, devant votre âme, un des plus grands exemples de la marche de l'histoire !

L'évolution humaine avance pas à pas. Beaucoup de choses, parmi ce qui a été dit au début de l'enseignement de la Science spirituelle, pourraient être considérées, par certaines personnes, comme une sorte de théorie, une simple doctrine. Il leur semble que considérer l'âme humaine comme étant constituée par l'âme de sentiment, l'âme d'entendement et l'âme de conscience, c'est de la pure abstraction. Certes, il y a des gens qui jugent avec précipitation. Il en est qui, dès qu'on esquisse les lignes d'une évolution, d'un développement, ne s'attachent qu'à savoir comment elle finit. Il en est même d'autres qui jugent encore beaucoup plus vite ; nous en avons déjà fait l'expérience ! Il est bon d'attirer l'attention des gens sur la manière dont on ne doit pas penser.

Et voici un exemple frappant : Quelque part en Europe, un écrivain a publié, il y a longtemps, des choses complètement fausses sur ce qu'il appela « l'Anthroposophie de Steiner » et sur son attitude vis-à-vis des mouvements spirituels. Or, aujourd'hui, une des amies de cet auteur prétend, pour l'excuser, «

qu'il vient seulement maintenant d'étudier les œuvres de Rudolf Steiner ! » Elle oublie qu'il les a condamnées depuis de longues années ; mais pour faire excuser ce jugement qui gêne aujourd'hui, elle soutient que ce n'est que maintenant qu'il commence à les étudier ! Et ce sont là des choses qui se passent à l'intérieur de notre mouvement ! Les historiens devront-ils, plus tard, arriver à se demander : Est-il possible que, pour excuser une personne qui a porté un jugement bien des années auparavant, quelqu'un réponde : « Il commence seulement à s'occuper de la question » ?

Ce sont là des choses qui font partie de l'éducation anthroposophique, et nous n'irons vraiment de l'avant que lorsque la conviction s'établira parmi nous tous, que des choses pareilles devraient être impossibles à l'intérieur du mouvement anthroposophique ! Lorsqu'on est foncièrement honnête, on ne peut pas penser ainsi. Il est impossible d'avancer d'un pas dans la connaissance lorsqu'on peut encore parler de la sorte. Et le devoir de l'anthroposophe est de prendre garde à ces choses, de ne pas passer indifférent à côté d'elles, sous prétexte d'« amour universel ». Pardonner à quelqu'un une pareille façon de faire est justement se conduire envers lui comme un indifférent, au sens profond du mot. Car on laisse ainsi subsister en lui certaines faiblesses qui auront des conséquences après la mort. En attirant, au contraire, son attention sur des faits de ce genre, on lui rend plus facile la vie après la mort.

Il ne faut pas non plus prendre à la légère des affirmations comme celles dont nous parlions tout à l'heure, à savoir que l'âme humaine est composée de trois parties : l'âme de sentiment, l'âme d'entendement et l'âme de conscience. Nous avons vu, au cours de ces dernières années, qu'il y a là plus qu'une simple classification, plus qu'un système. Nous savons que pendant l'époque post-atlantéenne, des civilisations différentes se sont développées successivement : celle de l'Inde antique, de la Perse antique, de l'Égypte et de la Chaldée, la civilisation gréco-latine et enfin la nôtre. On a vu également que le point capital de la civilisation égypto-chaldéenne, est qu'elle a comporté le développement de l'âme de sentiment. La civilisation gréco-latine a vu s'épanouir l'âme d'entendement, et notre époque voit naître l'âme de conscience. Ces trois périodes de civilisation contribuent donc à l'éducation et à l'évolution de l'âme humaine. Les trois parties de l'âme dont nous parlons ne sont pas une invention, ce sont trois réalités vivantes, qui se sont successivement développées.

Mais tout est lié dans un ensemble. Ce qui précède doit toujours être rattaché à ce qui suit, et ce qui suit doit naître, par conséquent, de ce qui a précédé. Le Bouddha et Socrate ont vécu pendant la quatrième période de la civilisation post-atlantéenne, c'est-à-dire à une époque où l'âme d'entendement prenait un grand essor. Chacun d'eux a eu sa mission particulière. Le Bouddha, celle de sauvegarder, de prolonger la culture de l'âme de sentiment, de la faire passer de la troisième à la quatrième période. Son enseignement est l'héritage que la troisième période post-atlantéenne transmet à la quatrième, et ses paroles réchauffent et illuminent du rayonnement de l'âme de sentiment une époque où va se développer

l'âme d'entendement.

Et quelle est la mission de Socrate, qui apparaît un peu plus tard que le Bouddha ? Socrate, comme lui, vivait à l'époque de l'âme d'entendement. Il faisait appel à la personnalité humaine, à quelque chose qui ne peut, à vrai dire, se développer qu'à notre cinquième période. Sous une forme encore abstraite, il doit amorcer, à l'époque de l'âme d'entendement, le développement de l'âme de conscience. Le Bouddha fait survivre le passé, et c'est pour cela que son enseignement nous semble une lumière rayonnante et réchauffante. Socrate prépare l'avenir, le développement de l'âme de conscience, et c'est pourquoi ses paroles paraissent sobres, purement intellectuelles, et même sèches. C'est ainsi que la troisième, la quatrième et la cinquième période de civilisation se rencontrent dans la quatrième. La troisième est prolongée par le Bouddha, et la cinquième préparée par Socrate. L'Orient et l'Occident représentent deux éléments différents : l'Orient recueille la grandeur des temps passés, et l'Occident anticipe sur l'avenir.

L'évolution humaine a parcouru un long chemin depuis les temps où le Bouddha apparut comme bodhisattva jusqu'au moment où il s'est élevé à l'état de Bouddha. C'est là une longue période qui prit fin avec l'existence du Bouddha, car ce fut là sa dernière incarnation, et il ne revint plus sur la terre. Ce fut une grande époque qui prit fin, en transmettant les fruits de la troisième période post-atlantéenne (l'âme de sentiment) à la quatrième. Lisez de ce point de vue les sermons du Bouddha et vous comprendrez leur sens profond ; l'apparition de l'âme d'entendement prendra peut-être alors une tout autre valeur à vos yeux. En pensant aux sermons du Bouddha, vous vous direz : ils s'adressent à l'âme humaine, mais il y a derrière les paroles qu'ils contiennent quelque chose qui échappe à cette âme et qui appartient à un monde supérieur.

De là provient aussi ce mouvement rythmique des répétitions qu'on y trouve, qui choquent l'intelligence courante et qu'on ne commence à comprendre que lorsqu'on passe du plan physique au plan éthérique, qui est le domaine suprasensible le plus proche du monde sensible. Celui qui comprend l'activité du corps éthérique, qui emplit de sa force le corps physique, comprend également pourquoi beaucoup de choses qui se trouvent dans les sermons du Bouddha sont constamment, continuellement répétées. Le sentiment particulier qui se dégage de ces sermons disparaîtrait si ces répétitions étaient supprimées. Des esprits amoureux de l'abstraction ont cru bien faire en ne retenant que le sens, sans tenir compte des répétitions. Mais il importe, au contraire, de tout laisser tel que le Bouddha l'a exprimé.

Lorsqu'on étudie Socrate et sa manière d'aborder les problèmes, on s'aperçoit, en évoquant les trésors accumulés par les sciences, qu'on y retrouve partout sa méthode ; c'est elle qu'on recherche, c'est elle qu'on veut appliquer. Il y a comme un grand fil conducteur qui prend son point de départ dans Socrate et traverse notre époque, se perfectionnant sans cesse.

Ainsi, un courant traverse l'évolution humaine jusqu'au Bouddha, et cesse à ce moment ; un autre commence avec Socrate pour se prolonger dans un avenir lointain. Si l'on nous permet d'employer cette image, Socrate et le Bouddha sont l'un à l'autre comme deux comètes ; la comète du Bouddha voit sa queue s'étendre très loin et se perdre dans le passé ; celle de Socrate se prolonge et se perd dans les lointains de l'avenir. Deux comètes qui s'opposent l'une à l'autre et dont le rayonnement est également puissant, — telle est l'image à laquelle on peut comparer Socrate et le Bouddha.

Cinq cents ans ont passé, — et le Christ Jésus va accomplir une sorte de fusion des deux courants. Nous avons déjà vu comment. Nous continuerons demain cette étude, en répondant à la question : Comment caractériser, par rapport à l'âme humaine, la mission du Christ Jésus ?

Les révélations de Krishna et les temps de l'ancienne clairvoyance. — Bouddha, successeur de Krishna. — Jean-Baptiste, prédécesseur du Christ.

Nous avons décrit hier le moment de l'histoire où se place le Mystère du Golgotha. Nous avons considéré deux des plus grands instructeurs de l'humanité, le Bouddha et Socrate, qui ont vécu tous deux quelques siècles avant l'événement du Golgotha, et avons constaté que le Bouddha marque en quelque sorte la fin d'un courant d'évolution. Entre le cinquième et le sixième siècle avant Jésus-Christ, il fonde un vaste et profond enseignement, la révélation de Bénarès, qui résume et, en un certain sens, renouvelle tout ce qui, depuis des millénaires, formait la nourriture spirituelle de l'humanité. Et il donne cet enseignement comme il fallait qu'il fût donné cinq cents ans avant le Mystère du Golgotha, sous la forme qui convenait aux peuples et aux races qui vivaient à cette époque. On comprend mieux encore comment un grand courant d'évolution se termina avec le Bouddha lorsqu'on étudie son grand prédécesseur, Krishna, qui se perd en quelque sorte dans les débuts de l'histoire, et nous apparaît, quoique dans un tout autre sens, comme marquant lui aussi la fin de révélations séculaires.

On peut situer Krishna dans l'histoire environ quelques siècles avant le Bouddha ; mais ce n'est pas cela qui importe. Le point essentiel est celui-ci : plus on laisse agir sur soi les deux êtres de Krishna et du Bouddha, plus on s'aperçoit que ce qui a été enseigné par Bouddha apparaît, en plus clair, chez Krishna, et que cette révélation, comme nous allons le voir tout de suite, touchait à sa fin avec Bouddha.

Krishna — en ce nom se concentre un rayonnement spirituel qui a illuminé l'évolution humaine pendant des millénaires. Son enseignement, la révélation qu'il apportait aux hommes, lorsqu'on les scrute, font apercevoir des hauteurs spirituelles sublimes, et on a le sentiment que rien de plus parfait, rien de plus élevé ne saurait exister. La révélation qu'apportait Krishna est en son genre quelque chose de parfait, qui ne saurait être dépassé. Nous attribuons à vrai dire à Krishna un enseignement qui a été donné par de nombreux instructeurs. Mais tout ce qui a été communiqué avant lui par d'autres, au cours des millénaires, s'est trouvé renouvelé, résumé et complété dans l'enseignement qu'il a donné à son peuple. Lorsqu'on considère comment il parle des mondes spirituels, de leur rapport avec les hommes, du cours des événements historiques, lorsqu'on se rend compte de l'élévation spirituelle à laquelle il faut parvenir si l'on veut comprendre le sens profond de cet enseignement, on s'aperçoit qu'il n'existe peut-être dans l'histoire postérieure qu'une chose qui lui soit comparable.

On peut dire que, dans une certaine mesure, les révélations de Krishna constituent un enseignement occulte, car peu d'hommes peuvent s'élever à la

perfection intérieure, à la hauteur spirituelle nécessaires pour les comprendre. Il n'est pas nécessaire de les tenir secrètes par des moyens matériels, de les « séquestrer » ; elles restent occultes parce que la majorité des humains est incapable de s'élever à la hauteur nécessaire pour les comprendre. On peut les répandre, les mettre dans la main de tous — elles resteront toujours secrètes. Pour les rendre accessibles aux hommes, il faut, non pas les publier, mais au contraire élever les âmes afin qu'elles y aient accès. Qui entend les paroles provenant de telles révélations aurait tort de croire qu'il les a comprises, même s'il est un savant, un érudit. On s'en rend parfaitement compte lorsqu'on entend dire aujourd'hui, comme le font beaucoup de gens, qu'il n'existe pas d'« enseignement occulte ». Le plus souvent, ceux qui émettent cette affirmation croient comprendre le sens profond des textes parce qu'ils ont compris les mots. Mais ce qu'il y a d'« occulte » là-dedans, c'est justement qu'ils ne comprennent pas les textes qu'ils ont devant les yeux.

Je disais tout à l'heure : il existe une chose comparable à l'enseignement de Krishna. Je précise : Tout ce qui est associé au nom de Krishna peut être comparé à ce qui se rattache à trois noms modernes : ceux de Fichte, de Schelling et de Hegel. Seulement l'enseignement est donné ici sous forme de concepts, sous forme philosophique. Les théories de ces trois hommes ont un caractère occulte comparable à celui des autres « enseignements occultes » de l'humanité. Car bien qu'on puisse sans peine se les procurer, personne ne saurait nier qu'elles sont restées « occultes » au sens le plus large du terme. Il existe très peu de gens qui veuillent même simplement étudier les œuvres de ces trois auteurs.

En vertu de ce qu'on pourrait appeler une sorte de courtoisie, on parle aujourd'hui à nouveau de Hegel, dans certains milieux philosophiques, et en réponse à une affirmation comme celle que je viens de faire, on vous répondra très bien qu'il y a des gens qui travaillent la philosophie de Hegel. Mais lorsqu'on étudie ce que ces gens écrivent, et comment ils contribuent à faire comprendre Hegel, on est de plus en plus d'avis que ses théories sont restées pour eux très « secrètes ». Les doctrines de Fichte, de Schelling et de Hegel contiennent, sous forme de concepts, sous forme abstraite, ce que contenait l'enseignement de Krishna, mais pour s'apercevoir de la ressemblance, il faut une âme d'une nature particulière. J'aimerais aujourd'hui envisager franchement cette question.

Lorsqu'une personne qui croit être, je ne dirai pas cultivée, mais « érudite », prend en main un ouvrage philosophique quelconque de Fichte ou de Hegel, et commence à le lire, elle croit y trouver une œuvre purement intellectuelle ; et tout le monde est d'accord pour dire que l'« Encyclopédie des Sciences » de Hegel, par exemple, où il est question de l'« être », puis du « non-être », n'est pas précisément passionnante. On pourra souvent entendre dire à ce sujet : « C'est là une œuvre de la plus haute abstraction ; c'est peut-être très beau, mais cela ne parle pas au cœur, ni à l'âme, cela ne donne aucune chaleur intérieure ». J'ai connu des gens qui ont rapidement fermé le livre dont je parle, au bout de trois ou quatre pages. Seulement, il y a une chose qu'on ne veut pas s'avouer : c'est que si

cet ouvrage ne rayonne aucune chaleur, si l'on n'éprouve pas à sa lecture les émotions qui vous font passer de l'enfer au ciel, c'est peut-être qu'on en est soi-même la cause. Car il est possible de traverser, en lisant ces œuvres que les gens qualifient d'« abstraites », de véritables combats, non seulement d'y trouver la chaleur de la vie, mais de passer du froid le plus grand à la chaleur la plus ardente ; on peut sentir que ces choses sont écrites, non pas avec des idées abstraites, mais avec du sang.

On peut établir une comparaison entre le rayonnement qui émane de l'enseignement de Krishna et cette phase moderne d'évolution de la pensée humaine ; il y a d'ailleurs entre les deux une différence notable. Ce que nous rencontrons chez Fichte, Schelling et Hegel, ces penseurs chrétiens les plus évolués, se trouvait déjà chez Krishna, mais sous la forme qui convenait à une époque pré-chrétienne. Or, quelle est donc la révélation apportée par Krishna ? On a une idée de cet enseignement unique, qui ne peut être ni répété, ni surpassé, et de la lumière spirituelle qui en émane, lorsqu'on laisse agir sur soi les paroles suivantes par exemple (qui se trouvent dans la Bhagavad-Gîtâ), paroles par lesquelles Krishna dépeint son propre être ; on éprouve alors certaines impressions, certains sentiments, on acquiert des connaissances dont nous parlerons tout à l'heure. Krishna dit :

« Je suis l'Esprit du Devenir, son commencement, son milieu et sa fin. Je suis parmi les êtres le plus noble de tous. Parmi les êtres spirituels je suis Vishnou, je suis le soleil parmi les étoiles, la lune parmi les lumières, le feu parmi les éléments ; je suis parmi les montagnes le Mérou élevé, parmi les eaux l'Océan du monde, le Gange parmi les fleuves ; parmi la foule innombrable des arbres, je suis Ashvatta, je suis dans le vrai sens du mot le Maître des hommes et de tous les êtres qui vivent, et je suis parmi les serpents celui qui est éternel et est la base même de la vie ».

Prenons un autre témoignage émané de la même civilisation, dans les Védas. — Des Dévas se rassemblent autour du trône du Tout-Puissant, et lui demandent avec dévotion de dire qui Il est lui-même. Le Tout-Puissant répond alors (c'est donc le Dieu universel au sens de l'Inde antique) :

« S'il existait un autre que moi, je me décrirais par lui. Je suis de toute éternité, et je serai de toute éternité. Je suis la Cause première de tout, la cause de tout ce qui se trouve à l'Ouest, à l'Est, au Nord, au Sud, la cause de tout ce qui est dans les hauteurs et dans les profondeurs. Je suis tout, et je suis plus vieux que tout ce qui est. Je suis le Maître des maîtres. Je suis la Vérité elle-même, la Révélation elle-même, la cause de la révélation. Je suis la Connaissance, je suis la Piété, je suis la Justice. Je suis Tout-Puissant ».

Et voici que l'on trouve dans ce très vieux document en guise de réponse à la question : Quelle est la cause de tout ?

« Cette Cause du monde — c'est le feu, le soleil, et aussi la lune : c'est aussi ce brahmane pur, et cette eau, et cette créature, la plus élevée d'entre toutes. Tous les instants et toutes les semaines, tous les mois, toutes les années, tous les siècles, tous les millénaires, tous les millions d'années sont sortis de sa personnalité rayonnante, que personne ne peut comprendre, ni en haut, ni en bas, ni autour de nous, ni au centre, là où nous nous trouvons ! »

Telles sont les paroles qui résonnent à nos oreilles du lointain de ces temps reculés. Si nous nous ouvrons à elles, si nous les étudions impartialement, quels sentiments éveillent-elles en nous ? Nous venons de voir ce que Krishna dit de lui-même, et ce qui est dit sur le Dieu universel et sur la Cause du monde. Ces paroles, basées sur la connaissance, sont les plus fortes, les plus hautes qu'on ait jamais prononcées sur ces choses, et nous savons que dans l'avenir rien de plus grandiose, de plus profond ne pourra jamais être dit. Quelque chose a donc été là apporté à l'humanité, qui doit rester tel quel, qui est arrivé en quelque sorte à la perfection.

Et partout où, plus tard, on a réfléchi à ces mêmes choses, on a cru les formuler en paroles plus claires, on les a exprimées d'une autre façon, mais on n'a jamais dit mieux — jamais ! Et celui qui aurait la prétention de mieux dire aurait vraiment de l'audace.

Considérons d'abord le fragment de la Bhagavad-Gîtâ où Krishna dépeint son propre être. Que décrit-il en réalité ? D'une façon tout à fait singulière, il parle de lui-même comme étant l'Esprit de la Vie, Vishnou parmi les esprits du ciel, parmi les étoiles le soleil, parmi les lumières la lune, parmi les éléments le feu, etc... Si l'on veut résumer ses paroles en une formule, on peut dire ceci : Krishna se décrit comme l'Essence de tout être, l'Être qui représente partout l'Esprit sous sa forme pure et divine par excellence. Partout donc où l'on pénètre derrière les choses, où l'on cherche à atteindre leur substrat, leur essence, c'est Krishna qu'on trouve. Prenons par exemple un certain nombre de plantes de la même espèce, et cherchons l'Être même de cette espèce, l'essence invisible qui se manifeste à travers les formes visibles des végétaux : quel est cet Être ?

Il ne faut pas se le représenter simplement sous la forme d'une plante, mais comme une forme végétale infiniment belle, infiniment pure. Cet Être secret, il est non seulement dans le suprasensible, mais il est là aussi partout où la forme est la plus pure, la plus noble, la plus parfaite. De quoi parle donc Krishna en réalité ? De ce que tout homme peut trouver lorsqu'il descend en lui-même — non pas son être visible, celui qui se manifeste à nous dans la vie de tous les jours, mais celui

qui se dissimule derrière l'être qui nous apparaît d'habitude. Il parle de l'entité humaine qui est en nous, car la véritable entité humaine ne fait qu'un avec l'Univers. Les paroles de Krishna ne sont pas inspirées par un sentiment personnel ; il fait appel à ce qu'il y a de plus élevé en l'homme, à ce qui peut se considérer comme identique avec l'essence de toute chose.

Lorsque nous regardons aujourd'hui en nous-mêmes, c'est notre moi que nous y rencontrons tout d'abord. Or, nous établissons une distinction entre ce moi apparent, celui de tous les jours, et le moi suprasensible, qui ne se manifeste pas aux sens, et qui apparaît comme étant non seulement en nous, mais répandu par toutes les choses. Lorsque nous parlons de ce moi supérieur, de l'entité qui se trouve en tout homme, ce n'est pas là le même être que celui dont nous disons couramment « Je suis » bien que nous n'ayons pas deux mots différents pour les désigner. Krishna, lui, sait trouver des expressions différentes. Il parle de l'être spirituel de l'homme, selon la conception qu'on s'en faisait à cette époque, comme nous parlons aujourd'hui du moi. Et comment est-il possible que notre moi ordinaire puisse ressembler à ce qu'il nous décrit, et qui est, nous venons de le voir, la révélation suprême de son être ? — C'est que la civilisation d'où est sorti Krishna fut précédée d'une époque de clairvoyance, en ce temps, lorsque les hommes cherchaient à pénétrer jusqu'à l'essence des choses, ils avaient l'habitude de se servir de leurs facultés clairvoyantes. Et pour comprendre le langage de la Bhagavad-Gîtâ, il faut voir le fruit, la conclusion d'une antique conception du monde fondée sur la clairvoyance.

En ces temps reculés, lorsque l'homme se trouvait dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil qui était alors commun à tous, il se trouvait transporté dans le cœur même des choses, si bien qu'elles ne lui apparaissaient pas comme distantes et différentes de lui ; il avait pénétré en elles, il se sentait un avec elles, avec le meilleur de ce qui était en tous les êtres, et le meilleur de ce qui était en lui se trouvait en eux. Pour comprendre les paroles de Krishna, il faut abandonner l'esprit et les sentiments abstraits dont l'homme moderne est doué ; il faut se transporter intérieurement dans cet état d'âme des temps anciens, tel que nous venons de le caractériser. Il faut se demander : Comment l'homme se voyait-il, en ces temps reculés de l'ancienne clairvoyance ? Et savoir répondre ceci : Par l'entraînement spirituel, l'homme peut arriver à libérer son corps éthérique, et son être se trouve alors comme dilaté, comme répandu dans tous les êtres ; aux époques antiques, l'homme se trouvait tout naturellement dans cet état, qui n'était d'ailleurs pas tout à fait semblable à celui que l'on peut atteindre par l'entraînement spirituel aujourd'hui.

Dans cet état où les hommes se trouvaient transportés tout naturellement, ils se sentaient comme s'ils eussent été dans les choses elles-mêmes. Et lorsque les révélations qu'ils avaient se trouvaient exprimées en paroles magnifiques, elles apparaissaient alors sous la forme que l'on rencontre chez Krishna. On pourrait dire à peu près : Krishna disait aux hommes : « Je veux exprimer par des mots ce qu'ont vu les meilleurs d'entre nous lorsqu'ils se trouvaient dans un état de

clairvoyance, je veux décrire le rapport entre les hommes et le monde tels qu'ils l'ont vu ; car à l'avenir, les hommes ne seront plus ainsi, et vous-mêmes ne pourrez plus être comme étaient vos pères. Je veux décrire par mes paroles ce qu'ont vu nos ancêtres, afin qu'il en reste trace, car plus tard, les hommes ne retrouveront plus tout naturellement ces visions ». En paroles adaptées à l'esprit de son temps, il décrit ainsi ce qui, pendant des millénaires, avait été donné en partage à l'humanité : ce sont là les « révélations de Krishna », qui sont des témoignages pour les temps à venir.

Supposons qu'à l'époque où parlait Krishna, un élève ait demandé à un maître initié : « Dis-moi, maître qui sais, qu'y a-t-il derrière les choses que voient mes yeux ? » Le maître alors aurait répondu : « Derrière les choses que contemplent tes yeux physiques, corporels, il y a l'esprit, le suprasensible. Mais dans les temps anciens, les hommes voyaient d'eux-mêmes, tout naturellement, le monde suprasensible ; la région du suprasensible qui touche à notre monde sensible, c'est le domaine de l'éthérique : c'est là que pénétrait leur regard. C'est là qu'est la cause, la source de tout ce qui est sensible. Je ne puis plus vous l'exprimer maintenant qu'en paroles : C'est le feu... ! » (mais non pas sous la forme où il nous apparaît dans le soleil actuel, car pour l'ancienne clairvoyance, c'est justement ce que l'œil voit maintenant qui était invisible : le globe blanc, incandescent, du soleil, paraissait alors obscur, et ce sont les effluves, les radiations de l'aura solaire qui s'étendaient à travers l'espace, formant aux yeux des hommes mille visions multicolores se dénouant et s'entrelaçant de nouveau ; cette lumière qui pénétrait ainsi dans les choses était en même temps créatrice). C'est le soleil et aussi la lune (que les hommes voyaient aussi autrement) « car tout cela contient le pur Brahman ».

Or, qu'est-ce que le pur Brahman ?

Le matérialiste croit qu'en aspirant de l'air, l'homme n'aspire que des gaz. C'est là une illusion. À chaque inspiration, nous aspirons de l'esprit, à chaque expiration, nous rejetons de l'esprit. Au temps de l'ancienne clairvoyance, les hommes savaient cela, et ne croyaient pas, selon le matérialisme moderne, que nous n'aspirons que du gaz. Ils savaient que l'homme aspire aussi l'élément éthérique de l'esprit, le « Brahman » dont provient la vie. On croit aujourd'hui que la vie est entretenue par l'oxygène de l'air ; les Anciens savaient que c'est Brahman qui entretient la vie, et que c'est en l'aspirant que l'homme vit. C'est le Brahman pur qui est la cause profonde de la vie. À quelle hauteur cette antique sagesse, aussi pure que l'éther, aussi rayonnante que la lumière, n'atteint-elle pas !

Les hommes d'aujourd'hui se croient très intelligents. Mais lorsqu'on considère la confusion qui règne dans leurs explications, on ne ressent guère de respect pour la pensée moderne, et en particulier pour la pensée logique ! Nous allons en traiter (aussi brièvement que possible) un exemple caractéristique : Supposons que nous nous trouvions en présence d'un animal à pelage fauve, portant une crinière. Nous appelons cet animal un « lion ». Si l'on demande : Qu'est-ce qu'un lion ? — La

réponse est : Une bête de proie. — Qu'est-ce qu'une bête de proie ? — Un mammifère. — Et qu'est-ce qu'un mammifère ? — Un être vivant ? » Et ainsi de suite... On procède toujours en s'aidant d'un nouveau concept pour en expliquer un autre. La majorité des hommes croit toujours faire preuve de logique en faisant ainsi. Et lorsqu'il s'agit des choses de l'esprit, des plus hautes vérités spirituelles même, on voit souvent des gens procéder de la même façon. À la fin de certaines conférences, où l'on a coutume de faire poser aux auditeurs des questions par écrit, on voit même des gens demander — et ce sont presque toujours les mêmes questions qui reviennent :

Qu'est-ce que Dieu ? Ou : Qu'est-ce que le commencement du monde ? — ou : Qu'est-ce que la fin du monde ? Les hommes demandent : « Qu'est-ce que Dieu ? » ou « Qu'est-ce que le commencement du monde ? » tout comme ils demandent : « Qu'est-ce qu'un lion ? » et ils croient que ce qui vaut pour la vie de tous les jours est aussi bien applicable aux choses suprêmes de l'existence. Ils ne songent pas que ce qui les caractérise précisément, c'est qu'on ne peut pas en parler comme on parle dans la vie de tous les jours, c'est qu'on ne peut pas à leur sujet poser des questions de la même façon. Car en passant ainsi d'une notion à l'autre, du « lion » à la « bête de proie », on doit forcément arriver à quelque chose qu'il n'est plus possible de décrire, et où cela n'a plus de sens de demander : « Qu'est-ce que c'est ? » Car lorsqu'on pose une question de ce genre, on suppose qu'un attribut, une qualification quelconque peut être trouvée à ce quelque chose, à ce sujet. Mais il est un Être suprême qui ne saurait être expliqué que par lui-même. La question : « Qu'est-ce que Dieu ? » est un non-sens, logiquement parlant. On peut tout ramener à l'être suprême ; mais on ne saurait lui accoler un attribut, car la réponse qui s'impose à cette question, c'est « Dieu est ». Sinon, pour procéder selon la manière habituelle, il faudrait l'expliquer par quelque chose de supérieur à lui, ce qui est bien la plus étrange des contradictions possibles.

C'est en considérant les questions qu'on pose ainsi aujourd'hui encore qu'on mesure toute la grandeur à laquelle s'est élevé Krishna autrefois lorsqu'il disait : Les Dévas se rassemblent autour du trône du Tout-Puissant et lui demandent avec dévotion de dire qui Il est Lui-même. Il répond alors : « S'il existait un autre que moi, je me décrirais par lui ». Mais il n'en fait rien, il ne se décrit pas par un autre. Et ainsi, humblement et pieusement, comme les Dévas eux-mêmes, nous nous approchons de cette antique et sainte culture, et nous nous émerveillons des hauteurs grandioses auxquelles atteint sa logique, hauteurs où elle accède non pas par la pensée, mais par la clairvoyance. Grâce à cette antique clairvoyance en effet, les hommes savaient que lorsqu'on parvient jusqu'aux causes, les questions cessent, parce que les causes, on les voit. Nous restons en admiration devant cet enseignement qui nous est resté de ces temps lointains, et par lequel les esprits qui nous l'ont transmis semblent vouloir nous dire : « Pendant des millénaires, les hommes ont eu la vision directe des mondes spirituels, mais ces temps ont pris fin. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Mais nous voulons fixer en paroles les connaissances auxquelles l'homme, autrefois, pouvait s'élever par la clairvoyance

».

Nous trouvons dans la Bhagavad-Gîtâ, dans les Védas, la Vision qui se trouve résumée et atteint sa perfection dans les paroles de Krishna ; vision qui ne peut être surpassée, à laquelle l'homme peut accéder de nouveau par la clairvoyance, mais non pas à l'aide des facultés qui ont été développées plus tard. C'est pourquoi, si l'on considère la culture actuelle, qui est, si l'on peut dire, une culture de jour, une culture des sens, on est pleinement fondé à dire :

En faisant abstraction des connaissances qu'il est possible d'acquérir par le moyen d'une clairvoyance obtenue par un entraînement intérieur, la culture actuelle ne permettra jamais d'atteindre à ces antiques révélations sacrées, dont Krishna donna aux hommes une expression parfaite... Certes, en évoluant, en se soumettant à l'entraînement de la Science spirituelle, l'âme peut s'y élever à nouveau. Mais y arriver par les voies normales — si je puis m'exprimer ainsi — comme ce fut le cas autrefois pour l'humanité, cela n'est plus possible dans les conditions naturelles de la vie actuelle. C'est pourquoi les grandes vérités ont disparu aux yeux des hommes. Car s'il y a quelques penseurs comme Fichte, Schelling et Hegel, qui ont clarifié leur pensée, lui ont donné la plus grande pureté possible, — ces enseignements nous apparaissent cependant chez eux sous une forme moins vivante, sans l'empreinte personnelle qu'ils ont chez Krishna, ils nous réapparaissent sous forme d'idées, et non plus comme autrefois, alors que les hommes les saisissaient par la clairvoyance. Comme je l'ai exposé souvent, la vision spirituelle permet de constater que lentement, graduellement, la clairvoyance des temps anciens a disparu au cours des temps post-atlantéens.

Lorsqu'on considère la première civilisation post-atlantéenne, l'antique époque hindoue, on peut dire : Il ne nous en est pas resté de témoignages écrits, car autrefois, les hommes avaient encore la vision des mondes spirituels. Ce qui fut autrefois révélé à l'humanité ne peut être retrouvé que par la lecture de la Chronique de l'Akasha. Les hommes reçurent autrefois une haute révélation, mais l'humanité déchet toujours de plus en plus, et pendant la seconde civilisation post-atlantéenne, l'époque de la Perse antique, elle ne percevait plus ces vérités spirituelles dans leur pureté première. La troisième civilisation, l'époque égypto-chaldéenne, les vit encore moins clairement. N'oublions pas qu'il ne nous reste de ces trois civilisations antiques — et non pas seulement en ce qui concerne les peuples qui leur ont donné leur nom — aucun témoignage écrit.

Lorsque nous disons « époque hindoue », nous parlons de la très ancienne civilisation dont aucun document ne nous a été transmis. De même pour la Perse antique ; les documents que nous en possédons ne sont en quelque sorte qu'un écho, un vestige des véritables traditions. C'est seulement à partir de la civilisation chaldéo-babylonienne que nous sommes en présence de témoignages écrits. Mais tandis que se déroulait la civilisation perse, parallèlement à elle s'écoulait une seconde période hindoue ; et pendant la civilisation chaldéo-égypto-babylonienne, une troisième période hindoue se déroulait, et c'est pendant celle-là qu'on

commença à fixer les événements par écrit. C'est de cette époque tardive seulement que proviennent les documents que nous possédons, par exemple les Védas. Ce sont ces écrits qui parlent de Krishna.

Ainsi, dès qu'il est question de documents écrits, il ne faut surtout pas croire qu'il s'agit de la première civilisation hindoue ; car tout ce qui est contenu dans les documents a été rédigé seulement au cours de la troisième, parce que justement, à cette époque, les facultés de clairvoyance s'affaiblissaient de plus en plus. Ce sont là tous les témoignages qui se rapportent à la personne de Krishna. C'est pourquoi d'ailleurs, dans ces documents, les anciens Hindous nous racontent des choses qui peuvent être vérifiées par les investigations extérieures. Lorsque nous les étudions bien à fond, nous nous apercevons qu'ils concordent avec les renseignements que donnent les documents exotériques. Alors que le troisième âge du monde touchait à sa fin et que les hommes avaient perdu ce qu'ils possédaient autrefois, Krishna apparut pour que soit conservé le témoignage de ce qui devait disparaître tout à fait.

De quelle époque parle donc la tradition lorsqu'elle dit de Krishna qu'il apparut au « troisième âge du monde » ? — De cette époque même que nous appelons la « civilisation égypto-chaldéenne » ! Et la doctrine indo-orientale de Krishna est en concordance parfaite avec notre enseignement. Lorsque l'antique clairvoyance et tous les trésors des connaissances qui avaient été acquis grâce à elle commencèrent à disparaître, Krishna apparut et les révéla aux hommes sous une forme telle qu'elle pouvait être conservée aux époques à venir. Et c'est dans ce sens que Krishna termine une grande et puissante civilisation. L'enseignement de la Science spirituelle concorde parfaitement avec les documents orientaux, on s'en aperçoit quand on sait les lire comme il faut. C'est un non-sens que de parler ici d'« orientalisme » ou d'« occidentalisme », car ce qui importe, ce n'est pas d'enseigner en Orient ou en Occident, de se servir de telle ou telle terminologie, mais bien de comprendre les révélations qui ont été faites aux hommes. Mieux vous comprendrez le message qui a été révélé, et mieux vous verrez qu'il est en harmonie avec tous les documents de l'Orient.

Krishna donc marque la fin d'une époque. Quelques siècles plus tard apparaît Bouddha. Dans quel sens le Bouddha forme-t-il le pôle, le pendant à Krishna ? Quels sont les rapports qui l'unissent à celui-ci ?

Considérons encore une fois l'œuvre de Krishna telle que nous l'avons montrée tout à l'heure : De vastes et profondes révélations occultes ont été faites aux hommes en des temps reculés, et elles ont été exprimées en paroles que l'humanité future pourra comprendre, et qui seront comme un écho de l'ancienne clairvoyance perdue — telle est l'œuvre de Krishna. Elle est accessible aux hommes aujourd'hui encore, ils peuvent la comprendre et se dire : Cette révélation contient la sage connaissance du monde spirituel qui se dissimule derrière le monde sensible, du monde des Causes, des faits spirituels. Les révélations de Krishna nous la communiquent en grandes et puissantes paroles. Et lorsqu'on étudie à

fond les Védas et tous les textes qui se rapportent à Krishna, on peut dire ceci : Derrière le monde qu'on peut voir avec les yeux, toucher avec les mains, se trouve la véritable patrie de l'homme. Et toi, âme humaine, tu appartiens à ce monde dont Krishna a révélé l'existence !

Or, au cours des siècles qui suivirent, quels sentiments les âmes humaines ressentaient-elles ? Elles pouvaient voir qu'en ces antiques et merveilleux documents, il était parlé de la patrie céleste, spirituelle, des hommes ; puis, se tournant vers le monde extérieur, elles entendaient, elles voyaient, elles touchaient, elles réfléchissaient à l'aide de cette intelligence qui ne pénétrera jamais dans ce domaine de l'esprit dont Krishna avait révélé l'existence. Et l'âme humaine pouvait se dire : « C'est là, autour du monde que nos sens perçoivent, que se trouve la patrie spirituelle. Nous n'y vivons plus désormais ; nous avons été chassés de ces régions dont Krishna a parlé en mots si magnifiques ».

Puis vient le Bouddha. Et comment parle-t-il, lui, de ce monde dont Krishna décrivait les splendeurs vers lesquelles les hommes pouvaient encore élever leur regard ? Il dit : « Oui, vous vivez dans le monde des sens vers lequel vous a entraînés la soif de vivre, de réincarnation en réincarnation. Et moi, je vous parlerai du chemin qui peut vous conduire hors de ce monde, vers cette autre région dont Krishna a parlé. Je vous parle de la voie par laquelle vous vous libérerez de ce monde, qui n'est plus le monde de Krishna ». L'enseignement du Bouddha semble faire retentir à travers les siècles qui suivirent comme un long cri de regret vers le monde de Krishna. Dans ce sens, le Bouddha nous apparaît comme le dernier successeur de Krishna. S'il avait parlé de Krishna lui-même, en quels termes l'aurait-il fait ? Il aurait dit à peu près ceci : « Je suis venu pour vous décrire l'être qui m'a précédé, et qui fut plus grand que moi. Tournez votre regard en arrière, vers le grand Krishna, et vous verrez ce que vous pouvez atteindre lorsque vous quittez ce monde, qui n'est pas votre véritable patrie. Je vous montre les chemins qui conduisent hors du monde des sens. Je vous mène à nouveau vers Krishna ! »

C'est ainsi qu'aurait pu parler le Bouddha. Il n'a pas employé exactement ces termes, mais c'est à peu près ce qu'il a exprimé, sous une autre forme, lorsqu'il disait : « Le monde dans lequel vous vivez n'est que douleur, douleur, douleur. La naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, et la mort est douleur. Être séparé de ceux qu'on aime, c'est souffrir, être uni à ce qu'on n'aime pas, c'est souffrir ; désirer quelque chose qu'on aime, et ne pouvoir l'obtenir, c'est souffrir ». L'enseignement du « Sentier octuple » ne va pas plus loin que celui qui fut donné par Krishna, parce qu'il répète justement ce que Krishna avait révélé. « Je suis venu après lui, qui est plus grand que moi ; et je veux vous montrer les voies qui conduisent à nouveau vers lui, qui est plus grand que moi ». Tels sont les échos de l'histoire qui nous parviennent des bords du Gange.

Transportons-nous maintenant vers l'Ouest. Evoquons une fois encore la figure

de St-Jean-Baptiste, et rappelons-nous les paroles que le Bouddha aurait pu prononcer : « Je suis venu après lui, après Krishna, car il est plus grand que moi, et je vais vous montrer le chemin qui conduit vers lui, hors du monde qui n'est pas le monde spirituel, dont a parlé Krishna. Regardez en arrière ! » Et considérons maintenant St-Jean-Baptiste. Comment s'exprime-t-il, comment décrit-il les visions, les connaissances qui lui viennent du monde spirituel ? Lui aussi parle d'un « Autre » ; mais il ne dit pas, comme Bouddha aurait pu le faire : « Je suis venu après lui » ; il dit au contraire : « Après moi, il en viendra un qui sera plus grand que moi ! » Il ne dit pas : « Le monde n'est que douleur, et je vais vous en délivrer » mais : « Changez d'esprit ! Ne regardez plus en arrière, mais en avant. Lorsque viendra celui qui est plus grand que moi, les temps seront accomplis. Quand le monde céleste aura pénétré dans le monde de douleur, les âmes humaines recouvreront, sous une forme nouvelle, ce qu'elles ont perdu ! »

Ainsi, le Bouddha est le successeur de Krishna — et saint Jean-Baptiste le prédécesseur du Christ Jésus. Tout s'est renversé au cours des six siècles qui séparent les deux époques. Nous retrouvons les deux comètes avec leurs noyaux dont nous parlions plus haut. La première est formée par Krishna et sa doctrine, tournée vers le passé, et par Bouddha, qui dirige l'esprit des hommes en arrière. L'autre est représentée par saint Jean-Baptiste, dont le regard est dirigé vers l'avant, vers l'avenir. Le Bouddha, successeur de Krishna, saint Jean-Baptiste, prédécesseur du Christ — voilà la formule qui résume tout ce qui s'est passé autour du Mystère du Golgotha. C'est ainsi qu'il faut envisager les choses pour pouvoir les comprendre. Cela ne dépend d'aucune confession religieuse, ce n'est pas une question de secte. Ce sont là des événements historiques, et rien d'autre ! Et aucun de ceux qui en embrasse toute l'amplitude ne peut et ne pourra jamais en parler autrement.

Avons-nous aujourd'hui diminué en quelque façon la valeur d'une œuvre, d'un enseignement quelconque ? Il est bien étrange d'entendre dire par ici, par là que dans notre mouvement, on donne au christianisme la prépondérance sur les autres religions. S'agit-il ici vraiment de prépondérance, de supériorité ? « Supérieur », « inférieur », « plus grand » ou « moins grand », ne sont-ce pas là les mots les plus abstraits qu'on puisse employer ? Avons-nous prononcé des paroles moins élogieuses pour Krishna que les discours de ceux qui le considèrent comme supérieur au Christ ? Nous ne tenons aucun compte des « supériorités », et nous ne voulons que voir et décrire les choses comme elles sont. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir si nous accordons ou non des préférences au christianisme, mais si nous en donnons une description exacte. Étudiez les auteurs qui parlent de Krishna, et voyez s'ils en donnent un enseignement qui soit meilleur que le nôtre. Tout le reste n'est que palabres. Or, la vérité ne peut percer que si le s e n s du vrai est à l'œuvre, qui sait aller jusqu'au fond des choses.

Ici, où nous étudions le plus simple et le plus grandiose à la fois des Évangiles, nous aurons l'occasion de mettre en lumière le rôle cosmique et terrestre du Christ. C'est pourquoi nous avons dû considérer la grandeur des temps qui

trouvèrent leur accomplissement lorsque commença de briller l'aurore nouvelle de l'humanité.

VI

La décision historique d'un Dieu de révéler aux hommes les Mystères.

Nous avons essayé hier de donner une idée de ce que fut la Révélation apportée par Krishna et de ses rapports avec celle qui apparut plus tard dans le cours de l'évolution humaine : la Révélation christique. Nous avons vu notamment que cette révélation de Krishna constitue la conclusion d'un long courant d'évolution, d'une époque reculée de clairvoyance. Considérons encore une fois de ce point de vue la révélation de Krishna. Ce qu'elle apportait est acquis une fois pour toutes à l'humanité, mais elle représente un terme, une fin, et ne peut être dépassée ni perfectionnée. Certains enseignements du passé doivent être conservés à travers toute l'évolution tels qu'ils ont été donnés.

Il est nécessaire de mettre en lumière ce que cette révélation de Krishna a de particulier, de singulier. On peut dire d'elle qu'elle ne tient pas compte du temps, qu'elle est en dehors du temps au sens courant de ce mot. Tout ce qui ne tient pas réellement compte de l'élément « temps » se trouve déjà contenu dans la doctrine de Krishna. Quel est le sens profond de ce fait ?

À chaque printemps, nous voyons les plantes surgir hors de la terre, nous les voyons grandir, mûrir, porter des fruits et laisser tomber des graines. Celles-ci, pénétrant à nouveau dans la terre, donnent naissance à des plantes semblables qui, l'année suivante, grandiront, s'épanouiront et produiront à nouveau des graines — Le même phénomène se répète d'année en année. Lorsque nous considérons les espaces de temps que l'homme embrasse facilement du regard, nous pouvons dire que nous avons à faire ici à une véritable « répétition ». Les mugets, les primevères, les jacinthes, sont chaque année semblables. L'espèce ne varie pas d'une année à l'autre. En montant dans l'échelle des êtres, nous observons chez les animaux un phénomène analogue. Quand nous examinons un animal, une hyène, un lion, un singe, nous nous apercevons que l'être qui doit naître de cet animal se trouve en quelque sorte déterminé a priori. C'est pourquoi, et avec raison, on ne peut parler à propos des animaux d'une « éducation » proprement dite.

Dans le cours de l'année, nous voyons également se répéter les saisons : printemps, été, automne et hiver reviennent régulièrement à travers les siècles. Mais lorsqu'on embrasse des espaces de temps beaucoup plus grands, difficiles à saisir pour l'esprit humain, on se voit placé dans la nécessité de tenir compte de cette idée du « temps » et on comprend toute sa valeur. On peut voir en effet que dans un avenir très, très lointain, la manière même dont le soleil se lève et se couche aura été transformée. Ce sont là des domaines de la connaissance où l'on ne peut pénétrer que grâce à la Science spirituelle. En ce qui concerne le champ qui s'offre à l'observation humaine, la nature astronomique pourrait-on dire, on

peut affirmer que le retour, la répétition des mêmes événements se produit régulièrement, comme le retour annuel de formes végétales semblables. Et lorsqu'on considère cette répétition des choses, on constate que le temps, par rapport à elle, n'a pas grande importance ; il n'y joue pas réellement de rôle.

Il en est tout autrement quand nous considérons la vie humaine. Comme vous le savez tous, nous divisons la vie humaine en périodes successives. Nous distinguons une première période qui va de la naissance jusqu'à la seconde dentition, c'est-à-dire la septième année environ ; une seconde, qui va de la septième à la quatorzième année, à la puberté ; puis une troisième, qui va de la quatorzième à la vingt-et-unième année, etc... Bref, nous divisons la vie humaine en périodes successives de sept ans. Mais ce qui nous frappe ici, plus que la répétition de ces périodes, c'est le développement continu, le progrès de l'être humain. Car l'homme, au cours de la seconde période de sept ans, n'est plus du tout le même qu'au cours de la première, et il sera tout différent dans la troisième. Nous ne pouvons pas dire que l'être de la seconde période soit la reproduction exacte de celui de la première. Le temps, ici, joue un rôle effectif, il a une importance manifeste. — Et ce qui vaut pour l'homme, pour l'individu isolé, vaut aussi pour l'humanité tout entière. Au cours de l'évolution humaine, certaines choses se répètent. Rappelons, pour nous borner à l'époque post-atlantéenne, que nous distinguons parmi les civilisations de cette période : la civilisation de l'ancienne Inde, celle de l'ancienne Perse, celle de l'Égypte et de la Chaldée, celle de la Grèce et de Rome, puis la nôtre, qui sera suivie de deux civilisations, après quoi se produira une grande catastrophe. Ces périodes différentes révèlent certaines ressemblances, et l'on peut en un certain sens les comparer au retour périodique qu'on observe dans le règne végétal.

À leur début, certaines révélations sont faites à l'humanité, un courant de vie spirituelle lui est insufflé, tout comme, au printemps, la terre reçoit l'impulsion des plantes. Puis l'humanité édifie sur cette première impulsion un ouvrage qui grandit, mûrit et meurt, lorsque l'époque arrive à son terme — tout comme les plantes meurent à l'approche de l'hiver. Mais à côté de cela, on observe dans ces périodes successives quelque chose qui ressemble au développement que parcourt chaque être humain ; le temps y joue un rôle effectif, réel. Non seulement au cours de la seconde période, celle de la Perse, se trouvent déposés des germes semblables à ceux de la première, non seulement la troisième période va produire des fruits analogues à ceux de la première et de la seconde ; mais les impulsions qui se manifestent à chacune d'elles s'intensifient, s'accroissent chaque fois, tout comme, au cours de la vie humaine, de nouveaux élans viennent donner à l'être des formes, des possibilités nouvelles.

Au cours des temps, les enseignements qui forment la somme des connaissances humaines ont été apportés aux hommes lentement, progressivement. Tous les peuples n'ont pas, chacun pour soi, développé le sens de toutes les choses. Nous voyons, par exemple, que la période dont le Mystère du Golgotha devait marquer le terme manquait en quelque sorte du sens du temps,

qu'elle vivait en dehors de cet élément. Ce sens du temps fait d'ailleurs défaut à la connaissance orientale tout entière. Ce qui la caractérise, c'est le sens des répétitions, du retour des mêmes choses. C'est pourquoi tout ce qui touche à cet aspect des événements se trouve merveilleusement compris et décrit par l'Orient.

Que faut-il avoir en vue lorsqu'on étudie dans les civilisations successives le retour des mêmes choses ? Prenons un exemple dans le monde végétal et considérons la croissance des plantes. Nous voyons au printemps les végétaux sortir de terre : il s'agit ici de leur « création ». Nous voyons ces plantes croître et prospérer jusqu'à atteindre un certain développement, puis mourir, portant déjà en elles le germe de plantes nouvelles. C'est donc une évolution en trois temps : naissance, croissance et mort — le troisième contenant déjà en puissance le germe de l'être nouveau. C'est en effet sous la forme du chiffre trois que se manifeste toujours le principe de répétition, celui qui ne tient pas compte du temps. Or, la sagesse orientale, celle qui précéda le christianisme, a su particulièrement bien comprendre le sens de ces répétitions se manifestant par un rythme ternaire. L'attirance qu'elle éprouve pour tout ce qui est en dehors du temps fait justement la grandeur de cette antique sagesse ; et là où elle parvient à son achèvement nous apparaît la Trinité qui n'est au fond que l'expression, le symbole perçu par la clairvoyance, des entités qui sont derrière la naissance, la mort et la renaissance : Brahma, Shiva et Vishnou. Partout elles nous apparaissent, puissances créatrices, dont les hommes avaient la vision à l'époque qui précéda la Révélation de Krishna. Et l'on en retrouve la trace partout où l'on ne voit dans le cours du temps rien de plus que le retour des mêmes choses.

Les temps nouveaux sont marqués par l'apparition d'un sens nouveau ; les hommes acquièrent une conception historique des choses, ils tiennent compte du temps, ils comprennent le rôle véritable que joue le temps dans l'évolution. C'est à la connaissance occidentale que devait incomber cette tâche : développer le sens historique, voir l'histoire dans sa réalité. C'est là ce qui distingue profondément les deux courants, l'oriental et l'occidental : l'Orient est entièrement étranger à l'histoire, tandis que l'Occident étudie le monde d'un point de vue historique, en tenant compte de l'écoulement du temps. Cette nouvelle conception des choses prend sa source chez les anciens Hébreux.

Étudions maintenant ce qui fait la base, la quintessence des conceptions orientales. On y parle sans cesse des « âges du monde » qui vont se répétant. On nous décrit ce qui se passa au commencement et à la fin du premier âge du monde ; puis on raconte le commencement et la fin du second âge, le commencement et la fin du troisième âge. À l'époque de Krishna, le secret de l'évolution du monde a été dévoilé en ces termes : Lorsque la civilisation du troisième âge du monde se fut durcie et desséchée ; lorsqu'elle atteignit son automne et son hiver, alors apparut Krishna, le fils de Vasudeva et de Devaki, pour concentrer en un germe, en une graine d'avenir tout ce qui, dans la troisième civilisation, pouvait servir à la quatrième. Chacune de ces anciennes époques apparaît comme une année dans la suite des âges. L'accent principal des conceptions orientales porte sur les cycles

d'époques apportant la répétition des mêmes choses.

Comparons maintenant cette conception dans son trait essentiel — l'ignorance du « temps » — avec ce que nous trouvons dans l'Ancien Testament. Une différence profonde la sépare. À travers les pays de l'Ancien Testament, nous suivons le cours réel du temps. Nous partons de la Genèse, de la création, à laquelle se rattache l'histoire de l'humanité. Un fil ininterrompu nous conduit à travers les sept jours de la création, à travers le Livre des Patriarches, depuis Abraham jusqu'à Isaac et à Jacob — tout est devenir, tout est développement. Où trouve-t-on une seule répétition ? Le second jour de la création ne répète pas le premier ; les Prophètes ne répètent nullement les Patriarches, et le Livre des Rois ne reproduit rien du Livre des Juges. Puis vient le temps de captivité en Égypte. Partout le temps joue un rôle, tout comme dans la vie de chaque être humain. À travers tout l'Ancien Testament, il nous apparaît comme un élément réel, actif — à côté de ce qui procède par répétitions. Le progrès, voilà l'élément nouveau qui nous apparaît dans l'Ancien Testament, et qui en fait le premier document conçu dans un esprit historique. Par lui l'ancien monde transmet à l'Occident, tel un précieux héritage, une conception nouvelle, une conception historique des choses. Lentement, progressivement, les hommes devaient apprendre à connaître ce qui leur a été révélé au cours des temps.

Lorsque de nouvelles révélations sont apportées aux hommes, il se produit toujours d'abord une espèce de recul, de rechute dans le passé. Dès son début, le mouvement théosophique a donné un enseignement profond et grandiose. Mais il s'est produit cette chose étrange que, dès le commencement, la vie de ce mouvement s'est tenue à l'écart, dans l'ignorance de l'esprit historique. On s'en convaincra aisément en feuilletant le livre, par ailleurs excellent, de Sinnet : « Le bouddhisme ésotérique ». Certains chapitres en sont animés du sens de l'histoire, et en ce sens, ils s'adaptent fort bien à la mentalité occidentale ; mais on y trouve à côté de cela quelque chose qu'on pourrait appeler « l'élément non-historique » ; il est parlé de cycles grands et petits, d'évolutions se répétant en rondes et en races successives, et tout cela est présenté comme si la répétition de certains faits était la chose essentielle : à la seconde époque succède la troisième, à une race principale une autre race principale, à une période secondaire une autre période secondaire, etc... On est pris dans un roulement ininterrompu, et, à ce qu'il semble, c'est la reproduction, la répétition des événements qui surtout importe.

C'est là tout simplement un recul, une rechute dans une mentalité déjà dépassée. Le mode de penser qui convient à l'Occident est pénétré du sens de l'histoire. Et le fruit de ce nouveau sens historique, c'est la connaissance que l'évolution humaine est centrée en un point précis de l'histoire ! Pour l'Orient, le temps ne progressait pas, il ne faisait que se répéter. À chaque époque de civilisation apparaissait un grand initié qui répétait ce qui avait été autrefois (tout au moins, l'essentiel de son œuvre consistait dans cette répétition). On insistait particulièrement sur ce fait que chacun d'eux reproduisait sous une forme différente un même principe, celui qui va se développant d'époque en époque. On

avait soin de représenter la suite des événements se répétant comme on considère dans le règne végétal la répétition annuelle des mêmes formes, sans tenir compte des différences que comportent les années. (Dans un cas exceptionnel seulement, l'homme tient compte de ces différences dans la vie des végétaux. Lorsqu'il veut décrire un lis ou une feuille de vigne, peu lui importe que la plante ait poussé en 1857 ou en 1867 ; car tous les lis se ressemblent, et présentent tous les caractères de leur espèce. Mais voyez que là où cet élément « apollinien » de répétition, de reproduction du semblable, fait place à l'élément « dionysiaque », — même dans le règne végétal, — l'homme tient tout spécialement compte des années : par exemple lorsqu'il s'agit du vin ! Là, il fait une différence entre les années successives alors qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de dire : c'est un lis de 1890 ou de 1895).

L'Orient n'avait donc, si l'on peut dire, aucun intérêt à faire une distinction entre la réincarnation du Bouddha à la troisième période, et celle de la seconde ou de la première. C'étaient toujours les incarnations du même « Être unique ». C'est l'attention qu'il accorde justement à cet « unique », ce regard tourné vers la répétition des choses semblables qui privent du sens de l'histoire l'esprit oriental, l'esprit de toutes les civilisations qui ont précédé le Christ, exception faite de l'Ancien Testament. L'Ancien Testament nous révèle sous une forme encore primitive, et le Nouveau sous une forme plus parfaite, le sens historique naissant. Ce qui importe dans ces deux documents, c'est la ligne de l'évolution, le développement continu qu'ils décrivent. Il ne faut pas considérer seulement ce qui se répète au cours des différentes époques, mais chercher le centre, le foyer de l'évolution. Car ce serait un non-sens de déclarer que ce centre, ce foyer n'existe pas.

C'est là le point essentiel sur lequel il est nécessaire que les différents peuples de la terre se mettent d'accord ; il faut qu'ils comprennent que pour voir l'humanité et la vie telles qu'elles sont, il est nécessaire de tenir compte du temps, du développement de l'histoire. Aujourd'hui encore, lorsqu'on essaye de répandre en Orient un christianisme dépourvu de tout dogmatisme et de tout fanatisme, vraiment chrétien en un mot, qui ne veuille que prendre la place qui lui revient à côté des religions orientales, on peut s'attirer cette réponse : « Vous n'avez qu'un Dieu, qui ne s'est incarné qu'une seule fois en Palestine, tandis que nous avons plusieurs incarnations de Dieu ; nous sommes donc supérieurs à vous ! » Réponse toute naturelle dans la bouche d'un Oriental ; elle correspond à son esprit, qui considère surtout la répétition, la reproduction d'un principe unique. Mais l'Occident doit comprendre que l'évolution a un point d'appui central, capital : le Christ. Parler de plusieurs incarnations du Christ, c'est faire la même erreur que celui qui dirait : « Pourquoi la balance n'a-t-elle qu'un seul point d'appui, avec la chose à peser d'un côté et les poids de l'autre ? On pourrait soutenir la balance en deux, trois, quatre points différents ! » Cela est faux ; une balance ne peut avoir qu'un seul point d'appui. Et pour comprendre l'évolution humaine, il faut chercher son unique point d'appui, son seul foyer, et non pas attribuer au Christ

des incarnations successives. Toutes les nations, tous les peuples de la terre devront s'efforcer de comprendre que l'esprit historique, le sens de l'histoire n'est apparu que peu à peu, et que c'est la conception des choses vraiment digne de l'homme.

Lentement, les hommes ont appris à considérer le devenir du monde dans cet esprit historique, et ils l'ont fait tout d'abord sous une forme très primitive. Dans l'Ancien Testament, il est constamment répété, conformément à la nature du peuple hébreu, que les hommes dont on nous raconte l'histoire appartenaient au sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ce même sang coule à travers toute la suite des générations. Ce qui se développe à ce moment, ce sont les liens du sang, l'hérédité par le sang. Comme on constate, par les progrès de l'être humain à travers ses âges successifs, que le temps joue dans sa vie un rôle actif, on voit progresser le peuple de l'Ancien Testament. Et lorsqu'on tient compte des détails précis, on s'aperçoit que cette suite des générations de l'Ancien Testament est comparable à la vie d'un seul individu qui se développe selon les lois naturelles, cultivant en lui-même ce que ses tendances physiques lui permettent de cultiver.

L'Ancien Testament nous décrit ce qui a pu être accompli grâce à ces forces de l'hérédité, grâce à cette transmission fidèle qui se faisait toujours du père au fils ; il décrit les manifestations de la foi dues à la persistance avec laquelle les descendants étaient toujours attachés à ceux auxquels ils étaient liés par le sang. L'œuvre que le sang accomplit en un seul individu s'y trouve décrite, mais appliquée ici au corps tout entier de l'ancien peuple hébreu. Dans la vie de l'individu, l'âme se développe et se manifeste particulièrement à un moment déterminé où elle commence à jouer un rôle important ; il se passe dans le peuple hébreu et c'est là particulièrement intéressant — quelque chose d'analogue.

Observons l'enfant : chez lui, la nature et les besoins du corps prédominent. L'âme est encore emprisonnée dans le corps et ne peut s'en libérer complètement. Le bien-être physique dépend chez lui des impressions agréables fournies par le monde extérieur ; des impressions désagréables, pénibles, venues de ce monde extérieur, ont aussitôt leur contrecoup dans l'âme de l'enfant. Puis il grandit. Par un développement naturel, l'âme prend peu à peu le dessus, et on en arrive à un âge — variable selon les individus, mais généralement placé aux environs de la vingtième année — où l'être humain devient capable d'exprimer, d'extérioriser tout ce que contient son âme ; les besoins et les souffrances purement physiques reculent au second plan ; c'est la vie intérieure, l'âme qui prend la première place. Puis vient le temps où l'être humain est prêt à mettre au second plan son âme propre, sa vie intérieure personnelle, pour faire place à quelque chose d'autre. Ce moment arrive plus ou moins vite, selon les individus ; il y en a même qui ne vont jamais jusque-là, et pour qui, toute leur vie durant, ce sont les idées et les sentiments personnels qui tiennent la première place. Vers la vingtième année, l'homme est plein de lui-même, il semble que le monde entier ait attendu ce que lui, personnellement, allait apporter. C'est le cas en particulier, des êtres dotés de facultés spirituelles particulières, de dons philosophiques développés ; il leur

semble alors que le monde ait vécu dans l'attente du système, des théories philosophiques qu'ils conçoivent ! Mais il peut arriver ensuite que l'être humain se développe sainement, se perfectionne, et c'est alors qu'il commence à comprendre ce que d'autres que lui ont produit ; il peut arriver à accueillir ce qui vient d'autres êtres, et à laisser parler les autres à travers lui.

L'Ancien Testament nous dépeint la vie du peuple hébreu comme il décrirait la vie d'un seul individu. Nous voyons se développer les caractéristiques de ce peuple à l'époque d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; tout est déterminé par les qualités particulières du sang, de la race hébraïque. Suivez les descriptions de l'Ancien Testament, et vous direz : Jusqu'à un certain moment, ce sont certaines qualités de la race qui jouent le rôle actif, prédominant ; puis vient le moment où l'âme de ce peuple se développe et s'affirme, comme c'est le cas pour l'homme de vingt ans. C'est le moment où apparaît le prophète Élie, car Élie personnifie en quelque sorte l'âme singulière de l'ancien peuple hébreu. Viennent ensuite les autres prophètes. Je vous disais dans les conférences précédentes qu'ils sont les âmes des différents initiés des autres peuples, qui se sont réunis dans la race juive. À ce moment l'âme du peuple hébreu s'ouvre à ce que lui apportent les âmes des autres peuples. Comme en une grande harmonie, en une symphonie, vient se confondre ce qu'Élie avait laissé aux Hébreux avec ce que les âmes des autres peuples lui apportaient par les autres prophètes.

C'est ainsi que mûrit le corps de l'ancien peuple hébreu, et il meurt en quelque sorte lorsqu'il débarrasse sa foi, sa religion, de tout ce qui n'est pas purement spirituel — comme le Livre des Macchabées nous l'a si magnifiquement dépeint. On peut dire que dans cette description des Macchabées, c'est le peuple hébreu vieilli qui nous apparaît, un peuple-vieillard qui cherche le repos, mais qui proclame l'éternité de l'âme humaine par la bouche des Macchabées. Le peuple a pris conscience de l'« éternité de l'être ». Et à l'instant où ce corps du peuple hébreu périt, son âme subsiste, sous la forme d'un germe spirituel, d'une graine d'âme, sous une forme nouvelle. Sous quelle forme ?

Cette âme d'Élie, cette âme qui a vécu dans le corps de saint Jean-Baptiste, est en même temps l'âme de l'ancien peuple hébreu. Au moment où celui-ci, fait prisonnier, est décapité par l'ordre d'Hérode Antipas, — qu'advient-il de cette âme ? Nous en avons déjà parlé plus haut. Elle se libère, quitte le corps physique, mais continue d'agir sous la forme d'une aura, d'une atmosphère spirituelle ; et c'est dans le champ de cette aura que pénètre le Christ Jésus. Mais où se trouve alors l'âme d'Élie, l'âme de saint Jean-Baptiste ? L'Évangile de Saint-Marc nous le dit bien clairement. Cette âme devient l'âme-groupe des douze apôtres, elle continue de vivre en eux tous. C'est d'une façon très singulière que l'Évangile nous annonce cela, on pourrait dire, d'une façon qui fait penser à un dessin d'art. C'est dans ce passage de l'Évangile de Saint-Marc qui précède la mort de saint Jean-Baptiste, où il est raconté comment le Christ-Jésus enseignait à la foule, et à ses disciples immédiats.

Tout change lorsque l'âme de saint Jean-Baptiste est libérée, lorsqu'elle devient l'âme-groupe des douze apôtres. La chose est indiquée dans l'Évangile, car à partir de ce moment (lisez vous-mêmes, on s'aperçoit très nettement de la différence), le Christ exige de la part de ses disciples de plus grands efforts de compréhension. Il exige d'eux un esprit plus haut, une plus grande élévation intérieure. Et ce qui est le plus étrange, c'est la chose même qu'ils devraient comprendre, qu'ils ne comprennent d'ailleurs pas, ce dont il leur fait plus tard un reproche. Lisez bien soigneusement le texte ! J'ai déjà indiqué précédemment qu'il est question d'une multiplication de pains d'une part lorsque Élie va chez la veuve de Sarepta, et d'autre part au moment où l'âme de saint Jean-Baptiste se trouve libérée par la mort de celui-ci. À ce moment, le Christ exige de ses disciples qu'ils comprennent le sens profond de cette multiplication des pains. Il ne leur a jamais parlé ainsi auparavant. Mais à ce moment, lorsqu'il s'agit pour eux de comprendre la destinée de l'âme de saint Jean-Baptiste, de comprendre le sens profond du partage des cinq pains distribués à 5 000 personnes, et dont les restes sont ramassés dans douze paniers, de saisir ce que signifient, à la seconde multiplication, les sept pains distribués à 4 000 personnes, et dont les restes sont ramassés dans sept paniers, — alors le Christ leur dit :

« N'entendez-vous et ne comprenez-vous point encore ? Avez-vous toujours un cœur stupide ? Ayant des yeux, ne voyez-vous point ? Ayant des oreilles, n'entendez-vous point ? Et n'avez-vous point de mémoire ? Lorsque je distribuai les cinq pains aux cinq mille hommes, combien remportâtes-vous de paniers pleins des morceaux qui étaient restés ? Ils lui dirent : douze. — Et lorsque je distribuai les sept pains aux quatre mille hommes, combien remportâtes-vous de corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés ? Ils lui dirent : sept. Et il leur dit : Comment donc ne comprenez-vous point ? »

(Saint Marc, VIII, 17-21).

Il leur fait le grave reproche de n'avoir pas compris le sens de cette révélation. Et pourquoi ? — Parce qu'il pense ceci : « L'esprit d'Élie est maintenant libéré, il vit en vous, et peu à peu, vous devez vous montrer dignes de lui, mettre votre intelligence au diapason de cette âme, élever votre compréhension mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici ». Quand le Christ Jésus parlait à la foule, il usait de paraboles, d'images, parce qu'il s'adressait aux derniers de ceux qui voyaient le monde spirituel en idées-images, à l'aide de la connaissance imaginative ; il était donc obligé de leur parler comme les clairvoyants d'autrefois le faisaient. Mais c'est à la manière de Socrate, c'est-à-dire en faisant appel à la raison, qu'il parlait à ses disciples : à eux, il pouvait expliquer les paraboles. Il pouvait s'adresser à ce sens nouveau qui devait remplacer pour tous les hommes l'ancienne clairvoyance éteinte. Or, grâce à l'esprit d'Élie qui venait former l'âme-groupe des Douze, les pénétrant comme d'une aura commune, ils devenaient — ou tout au moins ils

auraient pu devenir — clairvoyants, et, par la vertu de cet esprit d'Élie-Jean, atteindre tous ensemble à la clairvoyance qu'isolément, ils ne pouvaient acquérir. C'est à cela que le Christ voulait les former.

Dans quel sens devait se faire cette éducation ?

Considérons d'abord de près le récit de la « multiplication des pains ». La première fois, on partage cinq pains entre cinq mille personnes — les morceaux restants remplissent douze corbeilles ; la seconde fois, on partage sept pains entre quatre mille personnes, et les restes emplissent sept paniers. Ce point a toujours été difficile à élucider pour les commentateurs de la Bible. À l'heure actuelle, quelques-uns sont tombés d'accord pour dire : « C'est tout simplement que les gens avaient déjà apporté leur pain ; et quand on leur a commandé de s'asseoir par rangées, ils les ont déballés ». Voilà où en sont arrivés aujourd'hui même des gens qui désirent profondément rester fidèles aux Évangiles. Évidemment, quand on considère les choses d'une façon aussi superficielle, les scènes de l'Évangile ne sont plus que des actions extérieures et perdent tout sens profond. On se demande alors pourquoi tout cela nous est raconté. D'autre part, il serait également faux d'expliquer ce miracle par la magie ; car tirer de cinq ou de sept pains la quantité énorme qu'il faut pour nourrir tant de monde, ce ne serait pas autre chose que de la magie. Il n'est question ici ni de magie noire, ni d'une scène banale au cours de laquelle, selon l'interprétation de nos Philistins, les gens auraient apporté et déballé leur pain. Il y a à cela une explication toute particulière. Dans mes commentaires des autres Évangiles [{8}](#), j'en ai déjà parlé, et d'ailleurs nous trouvons dans le texte lui-même des allusions suffisamment claires.

« Et les apôtres se rassemblèrent auprès de Jésus, et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné.

Et il leur dit : Venez-vous en à l'écart dans un lieu retiré, et prenez un peu de repos ».

(Marc, VI, 30-31).

Il faut étudier de près ce passage. Le Christ Jésus envoie ses disciples dans un endroit retiré pour qu'ils s'y reposent un peu, c'est-à-dire pour qu'ils se trouvent intérieurement dans cet état d'âme que crée la solitude. Et que voient-ils lorsqu'ils ont été transportés dans ce nouvel état intérieur ? — Ils sont amenés à une sorte de clairvoyance nouvelle, à laquelle ils accèdent parce qu'à ce moment, l'esprit d'Élie-Jean descend sur eux. Jusqu'alors, le Christ leur a expliqué les paraboles ; à ce moment, il les dote d'une nouvelle clairvoyance. Et que perçoivent-ils maintenant ? Ils voient se dérouler en vastes tableaux l'évolution humaine, ils voient l'avenir, ils voient peu à peu se pénétrer de l'impulsion christique les hommes futurs. Cette double multiplication des pains que rapporte l'Évangile, c'est en esprit que les apôtres l'ont vue ! C'est un acte de clairvoyance qu'ils ont accompli ! Et cette vision

comme toujours lorsqu'on n'est pas un clairvoyant bien entraîné, elle a passé rapidement devant leur regard pour s'effacer aussitôt et c'est pourquoi ils ne l'ont pas comprise.

Nous le verrons mieux encore au cours des conférences qui vont suivre : En étudiant en esprit l'Évangile de Saint Marc, on s'aperçoit que les récits d'événements extérieurs, sensibles, glissent parfois d'un plan à l'autre, et transcrivent des visions clairvoyantes. Pour comprendre l'Évangile, il faut absolument l'étudier avec l'aide de l'investigation spirituelle. Au moment dont nous parlons, saint Jean-Baptiste vient d'être décapité. Les hommes de ce temps laissent agir sur eux l'impulsion du Christ. Au regard des sens, le Christ apparaît tout d'abord isolé et ne pouvant guère agir par ses propres forces. Mais le regard intérieur exercé par un entraînement semblable à celui que préconise aujourd'hui la Science spirituelle, voit l'avenir se dérouler devant lui. Le Christ n'apparaît plus seulement dans la Palestine d'autrefois ; on le voit au milieu de toutes les générations futures, qui se réunissent autour de lui, et il alimente de sa force des milliers et des milliers d'êtres. C'est ainsi que le voient les apôtres ; ils voient qu'une force, une impulsion part de lui, qui rayonnera jusqu'aux confins de l'avenir, et nourrira tous les hommes. À ce moment, les apôtres sont, en esprit, étroitement unis au Christ.

Dès ce moment, l'Évangile de Saint Marc est de plus en plus pénétré de l'élément spirituel. À mesure que nous l'étudierons, nous verrons avec quelle force singulière le texte prend de la profondeur et grandit à nos yeux.

Pour l'instant, arrêtons-nous encore à une scène qui, elle aussi, ne peut être comprise que grâce à l'investigation spirituelle, et suit de peu celle que nous venons d'étudier :

« Et Jésus étant parti de là avec ses disciples, ils vinrent dans les bourgs de Césarée de Philippe ; et sur le chemin il demanda à ses disciples : Qui dit-on que je suis ?

Ils répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; et les autres, Élie ; et les autres, quelqu'un des prophètes.

Et il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Pierre, répondant, lui dit : Tu es le CHRIST.

Et il leur défendit très sévèrement de dire cela de lui à personne.

Alors il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, et qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs, et par les scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât trois jours après.

Et il leur tenait ces discours tout ouvertement. Alors, Pierre, l'embrassant, se mit à le reprendre.

Mais Jésus, se tournant, et regardant ses disciples, censura Pierre, et lui dit :

Retire-toi de moi, Satan ! Car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes ».

(Saint Marc, VIII, 27-33).

C'est là, qu'on me passe l'expression, un passage dur à avaler pour les commentateurs des Évangiles ! Quel en est le contenu, la signification réelle ? Il est complètement incompréhensible si on ne l'étudie pas à l'aide de la Science spirituelle. Le Christ demande aux apôtres : « Qui dit-on que je suis ? » Et ils répondent : « Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ». Mais Jean-Baptiste vient d'être décapité, et le Christ avait commencé son enseignement alors qu'il vivait encore ! Les gens étaient-ils donc insensés au point de prendre le Christ pour Jean-Baptiste, alors que celui-ci vivait encore ? S'ils n'avaient fait que dire du Christ qu'il était Élie ou l'un des autres prophètes, passe encore ! — Pierre dit ensuite : « Tu es le Christ ! » Il annonce ici un fait capital, et cette affirmation ne peut provenir que de son être le plus profond, le plus sacré. Et pourtant, quelques lignes plus bas, le Christ va lui dire : « Retire-toi de moi, Satan ! Car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes ». Peut-on admettre qu'au moment où Pierre vient de prononcer cette admirable parole, le Christ l'accable du nom de Satan ?

Autre chose encore paraît tout à fait incompréhensible : Au verset 30, il est dit : « Et il leur défendit très sévèrement de dire cela de lui à personne ». C'est-à-dire : Ne dites à personne que Pierre me tient pour le Christ ! Et un peu plus loin : « Il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, et qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs, et par les scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât trois jours après. Et il leur tenait ces discours tout ouvertement ». Et ensuite, quand Pierre le reprend à cause de cela, il l'appelle « Satan ». Et enfin, la chose la plus bizarre du passage : Il est dit : « Et Jésus étant parti de là avec ses disciples, ils vinrent dans les bourgs de Césarée de Philippe », etc. — on nous raconte comment les disciples lui parlent, puis il est dit encore : « et il commença à leur apprendre... », etc. Mais au verset 33, on lit : « Mais Jésus, se tournant, et regardant ses disciples, censura Pierre. » Alors, il a parlé jusque-là en leur tournant le dos ?

Vous le voyez, nous avons là toute une suite de choses incompréhensibles en ce seul passage. On s'étonne seulement que pareilles choses soient lues et acceptées sans que les gens se donnent la peine d'en trouver l'explication fondée, correspondant à la réalité. Mais vous pouvez parcourir tous les commentaires des Évangiles : ou bien on « glisse » sur les passages de ce genre, ou bien on a recours aux explications les plus invraisemblables. Ils ont fait aussi l'objet de nombreuses discussions, mais bien rares sont ceux qui s'en sont trouvés plus avancés.

Nous ne retiendrons et n'examinerons qu'une seule chose. On se rappelle que l'âme de saint Jean-Baptiste, après sa mort, devient l'âme-groupe des douze apôtres, ce qui constitue le premier véritable « miracle » — nous reviendrons plus

tard sur ce fait — ; nous nous heurtons ici à un passage absolument incompréhensible, où il est dit : Le Christ Jésus parle à ses disciples, leur demande : « Comment les gens comprennent-ils ce qui se passe actuellement ? » On peut en effet, interpréter ainsi la question qu'il leur pose, car ce qui importait aux gens, c'était de savoir qui était la cause de ce qui se passait à ce moment. Les disciples répondent alors : « On croit qu'il s'agit de Jean-Baptiste (pour employer une expression courante) ou d'Élie ou de l'un des autres prophètes ; et que par là s'explique tout ce qu'on observe ». — « Mais, demande le Christ, d'où croyez-vous, vous, que cela provienne ? » Et Pierre répond : « Du fait que tu es le Christ ! » En prononçant ces paroles, Pierre, faisant acte de connaissance, dévoile le nœud central de toute l'évolution humaine. Car que signifient ces paroles ?

Les grands guides de l'humanité aux époques passées étaient des initiés qui avaient franchi jusqu'au dernier tous les grades de l'initiation dans les Écoles de Mystères ; ils étaient parvenus jusqu'au seuil de la mort, ils avaient été plongés dans les éléments pendant trois jours, ils avaient abandonné leur corps physique et séjourné dans les mondes spirituels ; puis, après avoir été réveillés, ils étaient devenus les annonciateurs, les messagers des mondes supra-sensibles. Lorsque Pierre dit : « Tu es le Christ », il veut dire : « Tu es un guide qui n'a pas passé par l'école des Mystères, tu viens du Cosmos pour guider l'humanité ! Une fois dans l'histoire, ce qui se passait autrefois au cours des cérémonies initiatiques va se passer sur la terre, sur le plan physique ». Les paroles prononcées ainsi par Pierre ont une signification incalculable. Mais ne fallait-il pas, à ce moment-là, défendre qu'elles soient divulguées. Il s'agit là d'un secret qui ne peut être livré à la foule, d'une chose qui, selon les lois les plus anciennes, les plus sacrées, doit rester un mystère. On n'a pas le droit de parler des mystères ! Mais, à partir de ce moment, l'évolution humaine prend un sens nouveau.

Par le Mystère du Golgotha, ce qui d'ordinaire s'accomplissait dans le secret des Mystères se trouve transporté au grand jour de l'histoire. Les trois jours passés dans le tombeau, la Résurrection, tout ce qui restait caché dans l'ombre la plus profonde des Mystères, s'accomplit sur le plan de l'histoire. En d'autres termes : La loi sacrée qui commandait le silence sur ce Mystère se trouve dès lors enfreinte. Des hommes avaient décrété autrefois que les Mystères resteraient secrets. Par l'accomplissement de l'événement du Golgotha, ils ont été dévoilés. À un moment, le Christ prend cette décision capitale au regard de l'histoire : Ce qui devait auparavant, en vertu des lois humaines, rester secret, doit maintenant être publiquement dévoilé à tous et paraître au grand jour de l'histoire !

Représentons-nous l'importance historique de ces pensées, de cet instant de réflexion décisif dans l'esprit du Christ : « Je considère l'évolution humaine passée ; or, ses lois m'interdisent de parler de la mort, de la résurrection, du mystère sacré de l'initiation. Mais non ! J'ai été envoyé sur la terre par les Dieux pour le révéler ; je ne puis me conformer aux lois humaines ; mon devoir est de suivre ce que disent les Dieux ! » Et à ce tournant, il prend la décision de révéler les Mystères. Il faut alors qu'il libère son âme de l'indécision qui pourrait le retenir, le

faire obéir aux lois qu'avaient établies les hommes. « Arrière, indécision ! Et toi, grandis en moi, volonté de montrer à l'humanité tout entière ce qui était resté caché dans les profondeurs des Mystères ! » C'est à son âme, à ses propres hésitations, que le Christ dit : « Retire-toi de moi ! » Au moment où il se résout à accomplir la mission pour laquelle il a été envoyé sur la terre par son Dieu.

C'est là le plus grand monologue qui ait jamais été prononcé sur la terre : le monologue de Dieu décidant de révéler aux hommes les Mystères. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ne soit pas d'emblée accessible à l'intelligence humaine, qu'on soit obligé de fouiller profondément le texte pour comprendre cette méditation grâce à laquelle l'œuvre divine accomplit un pas dans sa marche en avant.

VII

L'aspiration qui vit dans des âmes comme celle d'Empédocle, auxquelles va répondre la voix du Golgotha.

Pour bien comprendre un Évangile, on pourrait être tenté de le considérer isolément, sans tenir compte des autres. Il se pourrait cependant que cette méthode, par laquelle on se prive des éclaircissements que peut donner l'étude comparée des textes, fasse naître des malentendus. Par exemple, en étudiant superficiellement ce que nous disions hier du « plus grand monologue de l'histoire » d'une part — et ce que nous avons dit en nous reportant à l'Évangile de saint Matthieu, d'autre part, certaines personnes pourraient se faire de la chose une idée fausse. Mais les objections qu'elles pourraient alors concevoir seraient comparables à quelque chose de ce genre : Supposons que quelqu'un dise : J'ai vu un jour sur cette estrade un homme à la gauche duquel se trouvait un bouquet de roses ; et un autre jour, sur cette estrade, c'est à la droite de l'orateur que se trouvait le bouquet ». Mais un autre témoin viendrait dire : « C'est inexact, la première fois, le bouquet était à droite, et la seconde fois à gauche ! » En réalité, tout dépend de la place qu'occupait chaque spectateur dans la salle ! Et il se peut que chacun des deux témoins ait eu raison à sa manière. — C'est ainsi qu'il faut considérer les Évangiles. Ils ne nous donnent pas une biographie systématiquement ordonnée du Christ, mais un monde multiple de faits aussi bien sensibles qu'occultes. Pour mieux comprendre dans quel esprit il faut étudier les Évangiles, reprenons ce passage que nous appelions hier le « plus grand monologue de l'histoire », l'entretien de Dieu avec lui-même.

Il faut bien avoir en vue que tout ce qui se passe en ce moment concerne particulièrement le Christ Jésus et ses disciples, ses élèves les plus proches. Et en outre, il faut avoir présent à l'esprit ce que nous disions hier de l'esprit d'Élie qui, après avoir été libéré du corps de saint Jean-Baptiste, est venu former l'âme-groupe des apôtres. Il s'agit là non pas d'un banal événement extérieur, mais de quelque chose d'infiniment complexe.

Il y avait entre l'âme du Christ et celle des Douze un lien très intime, très profond. Ce qui se passait dans l'âme du Christ était très complexe, et était pour l'époque de la plus profonde portée. Or, tout ce qui se passait en lui se reflétait en quelque sorte, comme dans un miroir, dans les âmes des apôtres — mais comme divisé en douze parties ; les douze ressentaient en eux-mêmes ce qui se passait dans l'âme du Christ, mais chacun à sa manière. La grande harmonie, la symphonie qui vibrait dans l'âme du Christ résonnait dans les douze, mais chacun rendait un écho comparable au jeu d'un seul instrument de l'orchestre. Lorsqu'on décrit un événement qui concerne particulièrement un ou plusieurs des apôtres, on peut par conséquent le faire de deux façons différentes. On peut décrire ce qui se passait dans l'âme du Christ.

C'est ce que nous avons fait hier à propos du monologue décisif que nous avons étudié. D'autre part, ce monologue se reflète dans l'âme de Pierre. Mais, tandis qu'il emplit, qu'il occupe l'être tout entier de ce dernier, il ne représente dans l'âme du Christ qu'un douzième de ses forces, de son être intérieur, il n'intéresse qu'un douzième ou qu'un des signes du Zodiaque dans l'esprit du Christ tout entier. C'est pourquoi il faut représenter les choses d'une autre manière quand il s'agit du Christ lui-même. Il faut le faire dans l'esprit de l'Évangile de saint Marc, car c'est celui qui nous dépeint les faits les plus importants, et qui décrit surtout ce qui s'est passé dans l'âme du Christ lui-même. L'Évangile de saint Matthieu, au contraire, met l'accent principal sur ce qui s'est passé dans l'âme de Pierre, et sur la lumière que les paroles du Christ peuvent jeter sur ce qui se passait en Pierre.

Lisez cet Évangile et vous verrez comment tout concourt à y dépeindre surtout l'état d'âme de Pierre. Car, sinon, pourquoi a-t-on ajouté ces paroles : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux ». (Matthieu, XVI, 17). En d'autres termes : Pierre ressent en partie ce qui se passe dans l'âme du Christ. Il se trouve en quelque sorte élevé pendant un instant à une conscience supérieure, bouleversé par l'expérience intérieure qu'il fait à ce moment, — puis retombe en quelque sorte sur lui-même. Mais il a pu, pendant un instant, accéder jusqu'à la connaissance suprême qui, sous une autre forme, dans un autre but, emplissait l'âme du Christ. Et parce qu'il a été capable de cela, les clefs du royaume des cieux lui sont confiées, comme il est dit dans l'Évangile de saint Matthieu, et comme nous l'avons vu dans notre cycle de conférences sur cet Évangile [{9}](#). Par contre, dans l'Évangile de saint Marc, nous ne trouvons, claire et nette, que la description de ce qui se passe dans l'âme du Christ, que le monologue du Dieu.

En étudiant ainsi les textes, on sent comment le Christ Jésus se comporte vis-à-vis des siens, comment il les conduit de degré en degré, comment, après que l'âme d'Élie-Jean-Baptiste est descendue sur eux, il éveille en eux une compréhension plus profonde des mystères spirituels. On sent aussi plus vivement le sens profond de la scène qui suit celle du monologue, dont nous parlions hier, qu'on appelle la scène de la transfiguration, et qui constitue un élément dramatique de l'Évangile de Saint Marc. Pour expliquer cette « transfiguration », il faut revenir sur une chose sans laquelle on ne saurait comprendre l'Évangile.

On lit, dans l'Évangile de Saint Marc et dans les autres également, que le Christ Jésus prédit que le Fils de l'Homme souffrira, qu'il sera attaqué par les scribes et les prêtres, qu'il sera mis à mort et qu'il ressuscitera trois jours après. Et jusqu'à un certain moment, on trouve partout clairement indiqué que les apôtres ne peuvent comprendre cette parole du Fils de l'Homme souffrant, mort, puis ressuscité. C'est là quelque chose de bien singulier. Comment se fait-il que les apôtres aient justement de la peine à comprendre ce qui concerne le véritable Mystère du Golgotha ? Et qu'est-ce donc que ce « Mystère du Golgotha » ?

Nous l'avons vu dans la conférence précédente : c'est l'accomplissement sur le

plan de l'histoire, à la lumière du jour, de ce qui se passait autrefois dans la profondeur des Mystères. Bien entendu, il y a une grande différence entre toute initiation et le Mystère du Golgotha. Nous allons voir laquelle.

Celui qui avait été initié dans les Mystères des différents peuples avait dû subir en quelque sorte les mêmes expériences : il avait souffert, il passait par une mort « apparente » qui durait trois jours, pendant lesquels son esprit séjournait dans les mondes spirituels, si bien qu'après avoir regagné son corps, il rapportait le souvenir de ce qu'il avait perçu dans le monde spirituel et en devenait le messager. On peut donc dire que l'initiation était une mort — bien que ce ne fût pas la mort qui séparait définitivement l'esprit du corps. C'était un abandon du corps, auquel on revenait ensuite, abandon grâce auquel on devenait le messager des mystères divins. L'initiation s'accomplissait après une minutieuse préparation, quand le néophyte avait reçu des forces suffisantes pour pouvoir vivre pendant ces trois jours et demi hors de son corps, sans en avoir besoin. Ensuite, les trois jours écoulés, il le réintégrait à nouveau. Il avait donc été transporté dans un monde supérieur — sans que ce phénomène fût en rapport quelconque avec l'histoire.

Le Mystère du Golgotha, extérieurement, s'accomplit d'une façon analogue, mais son sens profond est tout différent. Les événements qui eurent lieu pendant que le Christ habitait le corps de Jésus de Nazareth aboutirent à la mort véritable du corps physique de celui-ci ; après avoir passé trois jours hors de ce corps physique, le Christ revint en effet ; seulement il réintégra non pas le corps physique, mais le corps éthérique condensé, et condensé à un point tel que les apôtres purent le voir, comme il est dit dans l'Évangile ; si bien que le Christ allait et venait et continuait d'être visible même après l'événement du Golgotha. C'est ainsi que l'initiation, autrefois dissimulée aux yeux physiques dans le secret profond des Mystères, passa sur le plan de l'histoire, et, au moins une fois, se déroula aux yeux de tous. Cet événement historique marqua la fin du vieux monde et l'aube des temps nouveaux.

L'esprit de prophétie et ce qu'il apportait à l'ancien peuple hébreu différait profondément de l'esprit qui inspirait l'enseignement initiatique des autres peuples. Ces autres peuples, nous l'avons vu, avaient des initiés qui étaient formés de la manière que nous avons décrite. Ce n'était pas le cas pour l'ancien peuple juif. Ceux qui le guidaient, ses prophètes, n'avaient pas passé par une initiation semblable à celle qui était pratiquée chez les autres peuples, mais l'esprit se manifestait directement à travers eux, quelque chose les animait qu'on pourrait appeler le « génie de la spiritualité ».

Nous avons vu que dans la personne des prophètes juifs réapparaissent les âmes d'êtres qui avaient été les guides initiés des autres peuples ; ce qu'ils apportaient au peuple hébreu était en quelque sorte comme le souvenir de ce qu'ils avaient reçu au cours de leurs incarnations antérieures. L'Esprit, les impulsions venues du monde suprasensible pénètrent donc le peuple hébreu par une autre voie que les autres peuples. Chez ces derniers, cette pénétration

s'accomplit par un acte, l'acte initiatique ; chez les Juifs, elle se fait grâce aux facultés dont sont doués les Prophètes. L'œuvre de ces prophètes allait préparer l'ancien peuple hébreu à être le témoin d'une initiation unique : celle, non pas d'un être humain, mais d'une individualité cosmique — si l'on peut ici parler d'« initiation », car le terme n'est pas celui qui convient dans ce cas.

Le peuple juif a été ainsi préparé à recevoir ce qui devait se substituer à l'ancienne initiation : la compréhension du Mystère du Golgotha. C'est pourquoi ceux des apôtres qui appartiennent au peuple hébreu ne peuvent tout d'abord comprendre les paroles qui se rapportent à l'initiation. Le Christ en fait en quelque sorte une description lorsqu'il parle d'aller à la mort, de séjourner trois jours dans le tombeau, et de ressusciter ensuite. S'il avait fait cette description en d'autres termes, ses disciples l'auraient compris, mais il parlait là un langage inconnu aux Hébreux. C'est donc avec raison que l'attention du lecteur se trouve attirée sur ce fait que les apôtres étonnés ne le comprennent pas lorsqu'il parle de la souffrance, de la mort et de la résurrection du Fils de l'Homme. Cela correspond bien au fait historique.

Dans l'ancienne initiation, le néophyte passait trois jours dans un monde supérieur, hors de son corps matériel. Pendant ces trois jours, il s'identifiait avec tout ce qui peuplait un plan supérieur. Quand il réintégrait son corps, il gardait en lui le souvenir de ce qu'il avait ainsi vécu, et il pouvait dire : « Je me souviens de ce que j'ai vu dans le monde spirituel », comme on se souvient de ce qu'on a vu la veille ou l'avant-veille sur le plan physique. Et il pouvait alors porter témoignage. Les initiés ne faisaient guère plus que porter en eux le souvenir des mondes spirituels, comme l'homme porte celui de ce qu'il a fait la veille. Et comme l'âme humaine est unie à ce souvenir, ainsi les initiés étaient intérieurement unis aux secrets des mondes spirituels.

Et pourquoi en était-il ainsi ?

Il en était ainsi parce que, jusqu'au Mystère du Golgotha, l'âme humaine, sur la terre, n'était pas capable de laisser pénétrer en son moi le royaume du ciel, les mondes suprasensibles : ceux-ci ne pouvaient accéder jusqu'au moi véritable, ne pouvaient s'unir à lui. Pour pénétrer dans les mondes suprasensibles, autrefois, il fallait se dépasser, sortir de soi-même par la clairvoyance ou par l'initiation, il fallait quitter son moi. À l'intérieur du moi, il n'y avait pas de compréhension, pas de connaissance possible des mondes supérieurs. Avant le Mystère du Golgotha, l'homme ne pouvait en aucune façon s'unir aux mondes spirituels à l'aide des forces du moi.

Le baptême célébré par saint Jean devait faire comprendre aux hommes que le temps était venu où désormais le royaume des cieux pénétrerait jusque dans le moi de l'homme, jusque dans le moi terrestre. À travers les temps, il avait été plus d'une fois répété que la vie intérieure personnelle de l'homme ne pouvait atteindre aux mondes spirituels. Pour les hommes d'autrefois, il y avait comme une discordance entre ce qu'ils ressentaient dans leur patrie véritable, dans le monde

suprasensible, et les sentiments qui animaient leur âme d'hommes. Cette âme était séparée du monde spirituel, et ne pouvait s'unir à lui que dans des conditions exceptionnelles. Et lorsque la force qui, plus tard, devait devenir le « moi » humain, lorsque ce moi s'implantait par force dans l'être qui n'était pas encore prêt à le recevoir, soit par l'initiation, soit par le souvenir d'une initiation reçue au cours d'une incarnation précédente, que se passait-il alors ? Les civilisations antiques y font souvent allusion : la force du moi qui pénètre le corps humain, trop faible pour le recevoir, le brise en quelque sorte. Les êtres qui portent en eux un excédent de forces spirituelles, qui portent déjà ce qui, plus tard, deviendra le moi de l'homme, brisent leur corps par la force de ce moi, parce que dans les temps pré-chrétiens, celui-ci était trop puissant pour le réceptacle du corps. On nous l'indique par ce détail que certaines personnalités de l'antiquité étaient blessées ou vulnérables en un endroit quelconque du corps : Achille au talon, Siegfried à l'épaule, Œdipe aussi. Ces blessures ou ces endroits vulnérables nous montrent que seul un corps endommagé, entamé, convient alors aux forces surhumaines du moi.

La signification profonde de ce fait nous apparaîtra peut-être mieux encore si nous la formulons en d'autres termes. Supposons qu'un homme des temps pré-chrétiens ait été doué de toutes les impulsions, de toutes les forces qui devaient plus tard pénétrer le moi (il n'est pas nécessaire qu'il en ait été conscient), supposons qu'avec cette force surhumaine, il pénètre, descende en son corps : il ne le verrait pas comme pouvaient le voir ceux qui n'étaient doués que du moi plus faible, de l'âme moins vigoureuse. Cet être des anciens temps, doué de toute la puissance du moi, et capable de quitter son corps avec lui aurait vu son corps endommagé, blessé sous l'influence de cet « hyper-moi » ; car seul, autrefois, le moi faible — ou l'âme faible — animait le corps de façon à le laisser intact.

Ce que je viens de dire se trouve également chez les prophètes à peu près dans les termes suivants : L'homme qui concentre en lui toutes les forces du moi et se voit en face du corps humain l'aperçoit blessé, percé de coups, troué en quelque sorte. Car la force supérieure du moi, qui ne pouvait habiter autrefois le corps physique, le traversait, le transperçait, le trouait. À cause des influences lucifériennes et ahrimaniennes, une partie seulement du moi pouvait être donnée à l'homme. Et parce que le corps n'était fait que pour recevoir cette moindre quantité, il faiblissait lorsque le moi tout entier venait l'emplir. Or, avec le Christ-Jésus, c'est le moi dans toute son ampleur qui vient pénétrer le corps humain ; c'est pourquoi ce corps sera percé, non pas d'une blessure comme les individualités des époques précédentes, mais de cinq ; cinq blessures que fait le moi dans le corps humain qu'il dépasse. C'est pourquoi il faut que s'élève sur le plan physique de l'histoire la croix qui porte le corps du Christ dans l'état où se trouverait le corps de tout homme si jamais la force tout entière du moi, dont l'homme a été dépouillé en partie par l'influence de Lucifer et d'Ahrimane, venait le pénétrer.

C'est là un profond mystère que nous révèle la Science spirituelle en éclairant

pour nous la vision du Golgotha. Celui qui sait ce qu'est l'homme, ce qu'est le moi terrestre, qui comprend le rapport de ce moi terrestre avec la forme du corps humain, sait que si celui-là pénètre complètement celui-ci, le corps apparaît, non plus comme il est normalement, mais (vu par l'homme lui-même comme de l'extérieur) marqué de cinq blessures. La nature des faits eux-mêmes, la constitution de l'homme et celle de la terre ont pour conséquence naturelle la croix érigée sur le Golgotha, et les cinq blessures du Christ. En étudiant la nature profonde de l'être humain, on peut voir surgir l'image du Mystère du Golgotha. Chose singulière, il existe en dehors de la clairvoyance une possibilité de voir se dresser la croix sur le mont Golgotha, d'assister à la crucifixion, d'être témoin de cet événement historique ; il existe une possibilité d'accéder à ce Mystère du Golgotha par la raison, à condition de l'affiner, de l'éduquer suffisamment ; elle se transforme alors en force imaginative, en une imagination qui reflète la vérité : lorsqu'on comprend ce qu'est le Christ, et quel est son rapport avec la forme humaine, l'imagination se trouve menée de telle sorte qu'elle voit surgir devant elle la scène du Golgotha. C'est ce qui se passait souvent pour les premiers peintres chrétiens ; ils n'étaient pas toujours clairvoyants, mais ils s'élevaient, par la force de la connaissance, jusqu'à la vision du Golgotha, si bien qu'ils pouvaient ensuite la peindre. À ce grand tournant de l'évolution humaine, l'âme personnelle de l'homme est devenue capable de comprendre l'entité christique, c'est-à-dire le Moi originel de l'homme.

La clairvoyance permet de contempler le Mystère du Golgotha en dehors du corps physique. Et comment ?

Lorsque, à l'intérieur de son corps, l'être humain établit un lien entre lui et le mystère du Golgotha, il lui est possible de contempler ce Mystère, et de se convaincre par cette vision de l'existence réelle de ce nœud capital de l'histoire du monde. Mais il est possible aussi de le comprendre, et les paroles que j'ai prononcées aujourd'hui devraient pouvoir fournir cette possibilité. Certes, il faut méditer, réfléchir, longuement et profondément. Et si quelqu'un a l'impression que les paroles qu'il vient d'entendre sont difficiles à comprendre, ce sentiment est parfaitement justifié ; il ne saurait en être autrement : l'âme humaine ne peut accéder à la pleine compréhension de ce fait suprême de l'existence qu'avec la plus grande difficulté. C'est à cela que les apôtres devaient être amenés ; et ceux qui parurent les plus aptes à recevoir graduellement cet enseignement furent Pierre, Jacques et Jean. Il est bon de pouvoir considérer l'événement capital du Golgotha des points de vue les plus différents. C'est pourquoi il est très intéressant que vous ayez entendu aujourd'hui comment le philosophe Hegel le considérait [{10}](#).

Tous les moyens dont l'intelligence humaine peut faire usage peuvent ainsi se réunir, et servir à mieux comprendre ce fait si important, sa préparation au cours des siècles pré-chrétiens, son accomplissement au moment du Mystère du Golgotha, et enfin l'œuvre qu'il accomplira pendant les siècles à venir. Avec l'événement du Golgotha, une force est venue pénétrer la terre, et nous en retrouvons la trace, non seulement en Palestine, lieu physique où le fait s'est

accompli, mais encore en d'autres endroits de la terre. Seulement, en ces autres endroits, il ne s'est déroulé aucun événement comparable à celui du Golgotha ; ce qu'on peut suivre à travers la terre tout entière, c'est la descente progressive de l'humanité dans la matière, et son ascension nouvelle dont le Mystère du Golgotha, agissant sur le monde occidental, fut le point de départ. On suit particulièrement bien la descente des hommes vers la matière, et c'est là une étude fort intéressante.

Considérons encore une fois les événements qui ont eu lieu en Grèce, pendant les cinq siècles précédant l'événement du Golgotha. En Orient, là où parut Krishna, les hommes avaient en quelque sorte devancé leur temps. Ils l'avaient devancé en ce qui concerne justement la décadence de l'ancienne clairvoyance. La civilisation de l'Inde a quelque chose de bien singulier. Durant cette première époque post-atlantéenne fleurit aux Indes la civilisation pendant laquelle l'âme humaine possédait dans toute sa pureté la vision du monde spirituel. Cette vision était liée, chez les Rishis, à une faculté merveilleuse de description, si bien que leurs récits produisaient un grand effet sur leurs auditeurs. Or, la faculté de clairvoyance disparut à la fin de la troisième époque post-atlantéenne.

Mais grâce à Krishna et à ses disciples, les faits spirituels qu'elle permettait de percevoir avaient été décrits et gardés sous forme de documents. Ce qui se produisit en Grèce par exemple, n'arriva jamais en Orient. Pour résumer le rôle de l'antique civilisation hindoue, on peut dire : l'ancienne clairvoyance s'éteint ; mais en revanche, des esprits, parmi lesquels Krishna fut le plus grand, ont rédigé ce qu'ils avaient vu. Nous avons leur témoignage dans les récits des Védas ; et qui approfondit suffisamment le sens de ces paroles en perçoit l'écho dans son âme. Mais nous n'y trouvons pas ce qui se rencontre chez Socrate par exemple, ou chez d'autres philosophes grecs ; ce qu'on appelle la « raison occidentale », le « jugement occidental » n'existe pas dans l'âme hindoue.

Cette force première du moi dont nous parlions tout à l'heure ne se manifeste aucunement aux Indes. C'est pourquoi la clairvoyance, au moment où elle disparut, fut remplacée par quelque chose d'autre : par la pratique du Yoga, le désir de reconquérir par un entraînement intérieur le contact avec le monde spirituel qu'on venait de perdre. Le yoga devient en quelque sorte une clairvoyance artificielle, et la philosophie yoga vient remplacer directement la clairvoyance perdue, sans que paraisse entre les deux la philosophie qui s'adresse à la raison, au jugement, comme en Grèce. Cette phase transitoire n'existe pas aux Indes. Examinons par exemple le védantisme de Viasa, nous pouvons dire qu'il n'a pas du tout la forme des conceptions occidentales ; il n'est pas construit sur des idées, il n'est pas basé sur le raisonnement ; on dirait que ce sont simplement des mots qui servent de vêtement à des visions directement prises aux mondes spirituels et apportées sur la terre. Cet enseignement est inspiré non pas par la raison humaine, il n'est pas destiné à l'intelligence comme celui de Socrate et de Platon ; il est constitué par des visions clairvoyantes.

Il est difficile de bien se rendre compte de ces choses, mais il existe aujourd'hui une possibilité de discerner les distinctions nécessaires. Prenez une philosophie, un système philosophique occidental quelconque. Comment est-on parvenu à l'établir ? — je parle bien entendu des travaux sérieux — Si vous pouviez pénétrer dans l'atelier secret d'un véritable philosophe, vous verriez qu'il établit son système, sa théorie, par des efforts de jugement, de pensée logique. Les philosophies se sont formées pas à pas. Et les auteurs de ces systèmes ont peine à comprendre que l'on puisse percevoir, par la clairvoyance, ce tissu d'idées qu'ils ont lentement créé. C'est pourquoi il est si difficile de se faire comprendre, lorsqu'on aperçoit d'emblée ces constructions spirituelles que les philosophes ont échafaudées « à la sueur de leur front », et lorsqu'on n'a pas besoin de refaire le lent travail de cheminement qui précède le but. Les idées exprimées dans les Védas sont de ces conceptions « vues », perçues par le moyen de la clairvoyance. Elles n'ont pas été lentement édifiées, à grand renfort de travail intérieur ; ce sont, sous le vêtement de concepts abstraits, les derniers restes de l'ancienne clairvoyance — ou les premières conquêtes, encore bien fragiles, qu'ont pu faire dans le monde spirituel les hommes qui pratiquaient le yoga.

Les hommes qui habitaient l'Occident ont eu à remplir une autre tâche. Et nous touchons ici à des faits cachés, extrêmement importants, de l'évolution humaine. Considérons un philosophe remarquable du sixième siècle avant l'ère chrétienne : Phérécyde de Scyros. Un philosophe bien étrange d'ailleurs, et que ses confrères ne considéreraient certainement pas aujourd'hui comme tel. Il y a en effet des manuels de philosophie modernes qui traitent son œuvre de description enfantine, qui parlent de symboles puérils ; « puéril et génial » dit un philosophe contemporain qui se croit certainement bien supérieur à Phérécyde.

Donc, cinq cents ans avant Jésus-Christ apparut à Scyros un penseur étrange. Certes, l'enseignement qu'il donnait ne ressemble guère à celui des penseurs qu'on appela plus tard des « philosophes ». Phérécyde de Scyros dit par exemple : À la base de tout se trouve une Trinité : Chronos, Zens et Chthon. De Chronos sont nés l'élément du feu, celui de l'air et celui de l'eau ; et tout ce qui est produit par ces trois forces se trouve en butte aux attaques d'une sorte de serpent, Ophionée. Sans être clairvoyant, avec un peu d'imagination seulement, on peut très bien évoquer ce que Phérécyde décrit : Chronos n'est pas seulement le temps abstrait, c'est un être véritable, visible ; de même Zeus, l'éther infini, de même Chthon, l'être par lequel ce qui était céleste devient terrestre, se condense et prend forme sur la terre : toutes ces forces agissant sur la terre — puis, à elle s'oppose un ennemi, une sorte de serpent. Pour comprendre à fond cette description de Phérécyde de Scyros, il faut faire appel à la recherche spirituelle ; car il est un des derniers survivants du temps où les hommes possédaient la clairvoyance. Il voit les causes qui se trouvent derrière les phénomènes sensibles, et les décrit en se servant de ses facultés clairvoyantes. Bien entendu, cela ne convient pas du tout aux philosophes habitués à se servir d'idées. Il voit les Dieux vivants à l'œuvre, il voit le travail des forces ennemies, tout comme la clairvoyance permet de les voir ; il voit comment

les éléments naissent de Chronos, être réel du temps.

Phérécide de Scyros pénètre donc encore dans le monde ouvert à la conscience clairvoyante, et le décrit — et l'on peut très bien suivre sa description. Thalès, Anaximène, Anaximandre, Héraclite, qui sont presque ses contemporains, ont déjà une tout autre attitude. Ce sont vraiment deux mondes qui se touchent ici. Car quel spectacle offre l'âme de ces nouveaux philosophes ? L'ancienne clairvoyance est éteinte, est morte en eux ; il ne leur reste guère que la nostalgie des mondes spirituels. Le sage de Scyros voyait encore le monde élémentaire des causes. Mais que perçoivent-ils, eux ? — Rien, car ce monde des causes leur est fermé, leur regard n'y pénètre plus. Il se ferme, dirait-on, juste au moment où ils apparaissent ; il vit encore près d'eux, et pourtant se dérobe à leurs regards, si bien qu'ils n'ont plus, pour remplacer l'ancienne clairvoyance, que des idées abstraites, qui sont l'œuvre du moi. À ce moment, les hommes de l'Occident sont dans un bien étrange état d'âme. Ils travaillent à la conquête de cette raison, de cette faculté de jugement qui doit devenir l'apanage du moi. Quelques éclairs de la clairvoyance d'autrefois apparaissent encore dans des âmes isolées : chez Héraclite par exemple, lorsqu'il décrit le feu vivant comme la cause de toute chose ; chez Thalès, qui considère l'eau comme la Cause primordiale ; ce n'est d'ailleurs pas l'eau physique que nous connaissons, pas plus qu'Héraclite ne pense au feu physique. Quelque chose du monde élémentaire vit encore en eux, mais se soustrait progressivement à leur regard, si bien qu'ils remplacent cette connaissance clairvoyante par des idées abstraites. En étudiant ces âmes, on se rend compte que jusqu'à notre époque moderne même, on rencontre des traces de cette façon de voir.

Si nos contemporains voulaient seulement ne pas passer si étourdiment par-dessus certaines choses ! Il y a dans Nietzsche un passage qui émeut, qui bouleverse même le lecteur, et que le plus souvent on lit sans le comprendre. Il se trouve dans une œuvre posthume, « La Philosophie à l'époque tragique de la Grèce », et contient une description de Thalès, d'Anaximène, Anaximandre, d'Héraclite et d'Empédocle. En lisant un passage qui se trouve au début, on s'aperçoit que Nietzsche a ressenti un écho de ce qui avait animé les âmes de ces premiers penseurs grecs. Lisez-le, ce passage, où il dit : Qu'a-t-il pu se passer dans l'âme de ces héros obligés de renoncer à la vision vivante des choses (que lui ne connaissait pas non plus, mais qu'il pressentait), lorsqu'ils ont dû remplacer par des idées abstraites, sèches, froides, la vie chaleureuse qui emplissait les âmes autrefois, encore remplies d'une conscience clairvoyante ? Et Nietzsche l'a ressenti : Le sang se glace lorsqu'il faut passer de cet ancien monde vivant au monde moderne des idées de Thalès et d'Héraclite, qui remplacent par les notions abstraites d'« être » et de « devenir » le sentiment puissant de la vie ; on se sent passer d'une chaude et vivante atmosphère dans la région glaciale des « conceptions ».

Il faut se transporter à l'époque où vivaient ces hommes ; et il faut se mettre à leur place, sentir avec eux comment, à l'approche de l'événement du Golgotha, ils

étaient là, écoutant vibrer un dernier écho des temps passés, et devant se contenter du jugement abstrait dont est pourvu le moi humain. Tandis que plus tard le monde des idées va s'enrichir de plus en plus, les philosophes grecs ne peuvent encore que saisir les conceptions les plus simples. Quelle lutte avec les idées, avec la notion abstraite de l'« être » ! Et c'est ainsi que se prépare le développement des facultés abstraites du moi.

Imaginons maintenant une âme qui, en Occident, soit préparée à cette mission occidentale, mais soit encore fortement imprégnée par ce qui reste de l'ancienne clairvoyance. Aux Indes, ces derniers échos sont depuis longtemps éteints, mais ils subsistent encore en Occident. L'âme est attirée par eux, mais la conscience se refuse à les poursuivre. Et des aspirations semblables à celles du bouddhisme ne peuvent s'emparer de ces âmes occidentales. Car le bouddhisme disait : Nous sommes exilés dans un monde de douleur, il faut que nous nous en libérions ! — L'âme occidentale, elle, veut saisir, veut comprendre ce monde qui est devant elle. Elle ne peut plus pénétrer derrière lui et devant son regard, il n'y a plus que les idées froides et incomplètes. Pensez à Phérécyde de Scyros, le dernier qui ait pu voir encore quelque chose du monde élémentaire.

Pensons encore à une autre âme : elle ne peut pas voir comment les éléments vivants sont engendrés par Chronos ; elle ne peut pas voir le serpent Ophionée engager la lutte avec les dieux supérieurs mais, en images et en tableaux, elle retient ce qui agit sur le monde sensible. Elle ne voit plus Chronos, mais elle voit son œuvre dans le monde physique : le feu, l'eau, l'air et la terre. Elle ne voit pas comment les dieux supérieurs sont attaqués par les dieux inférieurs, comment le dieu-serpent Lucifer se rebelle ; mais elle voit régner dans le monde l'harmonie et la discorde, l'amitié et la haine. Amour et haine, — feu, eau, air, et terre ne lui paraissent plus que des conceptions abstraites. Elle voit encore ce qui pénètre les âmes, mais son regard n'atteint plus à ce que voyaient les hommes d'autrefois.

Évoquons cette âme, toute pleine encore des forces vivantes d'autrefois, mais incapable de les voir, et ne pouvant plus qu'en saisir l'image extérieure. Pour remplir une mission toute particulière, elle se détourne de ce qui a autrefois comblé de bonheur les hommes ; il ne lui reste plus rien que quelques pauvres idées. Cette âme et ce sort furent ceux d'Empédocle ! Presque contemporain du sage de Scyros, il vécut deux tiers de siècle plus tard, mais son âme est déjà tout autrement constituée : elle a dû franchir le Rubicon, laisser derrière elle l'antique clairvoyance pour acquérir l'intelligence abstraite, faculté personnelle du moi. Ici, nous le voyons, deux mondes sont en présence : le moi, dont commence à rayonner une faible lumière, entreprend sa mission ; les anciens philosophes grecs se trouvent condamnés à acquérir ce que nous appelons maintenant la raison, la logique, et leurs âmes sont désertées par les anciennes révélations. C'est dans ces âmes qu'allait se déverser la nouvelle impulsion venue du Golgotha.

C'est à ce moment en effet qu'elle apparaît, et pour la comprendre, pour la recevoir, il faut que les âmes humaines brûlent d'une flamme nostalgique pour

une nouvelle révélation. Nous ne rencontrons pas dans l'histoire de la pensée hindoue une transition comparable à celle que représentent en Occident les premiers penseurs grecs. C'est pourquoi la philosophie hindoue, qui a passé directement à la doctrine du Yoga, n'offre aucune prise à l'enseignement du Golgotha. La philosophie grecque brûle d'une soif de connaissance qui la prépare au Mystère du Golgotha. Voyez la « Gnose » par exemple, et quel désir la pousse littéralement vers l'événement du Golgotha. C'est sur le sol grec que naîtra la « philosophie du Mystère du Golgotha », parce que les meilleures d'entre les âmes grecques brûlent d'accueillir l'impulsion qu'il a engendrée. Il faut beaucoup de bonne volonté pour comprendre l'évolution humaine, pour entendre le cri d'appel répété qui s'élève à la surface de la terre. En Grèce, en Sicile, partout on retrouve des âmes qui, comme celle d'Empédocle, particulièrement remarquable, font entendre un appel étrange. Comment le décrire ? Que nous disent ces âmes ?

Empédocle parle à peu près ainsi : « Je connais l'existence de l'initiation ; je sais que, par elle, l'âme humaine pénètre dans le monde suprasensible. Mais aujourd'hui, d'autres temps commencent. L'initiation n'est plus directement à notre portée ; l'âme humaine est entrée dans une autre phase d'évolution. Nous avons besoin d'une nouvelle impulsion qui pénètre dans le moi. Où es-tu, force qui prendras la place de l'ancienne initiation, qui apporteras au moi nouveau le secret que révélait l'antique clairvoyance ? » Et voici ce que répond l'autre voix, qui vient du Golgotha : « Parce que j'obéis aux Dieux, et non aux hommes, j'ai pu dévoiler à tous les yeux humains le secret qui, jusqu'alors, était renfermé dans les profondeurs des Mystères ! »

Les pensées qui agitent dans le sud de l'Europe les âmes grecques semblent naître du désir de résoudre la grande énigme universelle. Et le grand monologue du Dieu dont nous avons parlé à la fin de la conférence précédente, et dont nous reparlerons demain, semble leur apporter une réponse que seul l'Occident pouvait entendre.

VIII

La Transfiguration. — Moïse et Élie. Le Christ sous son aspect historique et cosmique.

Dans l'Évangile de Saint-Marc, le passage qui constitue, comme nous l'avons vu, un monologue historique d'une importance capitale, est suivi de la scène de la Transfiguration. J'ai indiqué à plusieurs reprises que, pour les trois disciples qui sont admis à assister sur la « montagne » à cette transfiguration, elle constitue une sorte d'initiation d'un degré supérieur. À cet instant, les trois disciples acquièrent une connaissance plus profonde des mystères qui leur ont été successivement dévoilés, connaissance qui doit leur servir dans leur mission de guides de l'humanité. Nous avons vu, dans des conférences précédentes, que cette scène renferme de nombreux mystères {11}. Le fait déjà qu'il soit question d'une « montagne » indique qu'il s'agit de quelque chose de secret. Lorsqu'il est question de choses occultes, la montagne signifie toujours que ceux qui sont conduits à son sommet sont admis à certaines connaissances secrètes de l'existence.

C'est le cas tout particulièrement dans l'Évangile de Saint-Marc, et on en est frappé dès qu'on le lit comme il faut le lire. Que le lecteur se reporte au troisième chapitre de cet Évangile, et lise du 7^e au 23^e ou 24^e verset, il suffit même d'aller jusqu'au 22^e ; celui qui fait cette lecture avec assez de compréhension sera tout de suite frappé par la répétition du mot « montagne » qui, nous l'avons vu maintes fois, a dans les expressions « mener à la montagne », « conduire à la montagne », une signification occulte. Dans le chapitre cité, nous rencontrons, non pas seulement la montagne, mais trois choses différentes. Il est dit tout d'abord : « Alors Jésus se retira avec ses disciples vers le lac... » etc. (v. 7). La scène se passe donc tout d'abord sur le bord du lac. Puis, dans le verset 13, il est dit : « Il monta ensuite sur une montagne, et appela ceux qu'il jugea à propos ».

Enfin, dans les versets 20-21, on lit : « Puis ils retournèrent à la maison, et une multitude s'y rassembla encore ; de sorte qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas. Et quand ses parents eurent appris cela, ils sortirent pour le prendre ; car on disait qu'il tombait en défaillance ». La scène se passe donc en trois endroits différents : au bord d'un lac, sur la montagne et à la maison. Or, de même que la « montagne », les deux autres lieux ont dans le langage occulte un sens important. Quand, dans les documents occultes, il est question d'être « conduit au lac », ou « à la maison », cela a toujours une signification particulière. Un détail précis va vous montrer que c'est bien le cas pour le passage de l'Évangile que nous étudions. Rappelez-vous que, non seulement dans Saint-Marc, mais également dans les autres Évangiles, une révélation, une manifestation particulière est liée au « lac » : ainsi le Christ apparaît aux apôtres qui sont dans la barque et qui le prennent d'abord pour un fantôme, mais s'aperçoivent ensuite qu'il marche vraiment vers eux. En lisant les Évangiles, vous retrouvez souvent le récit d'un événement qui se passe sur le lac, ou qui est en relation avec lui.

C'est sur la « montagne » que le Christ choisit les Douze, c'est-à-dire leur confie leur mission occulte. Il s'agit ici d'une éducation secrète. C'est sur la montagne encore que s'accomplit la transfiguration. À la « maison », les siens le croient « tombé en défaillance » — voilà donc bien trois faits, et qui sont de la plus haute importance.

Pour bien comprendre ce que signifie « le lac », dans ces circonstances, il faut se rappeler une chose dont nous avons souvent parlé. Nous avons vu que notre période terrestre post-atlantéenne a été précédée d'une époque que nous appelons atlantéenne ; pendant celle-ci, l'air était saturé de brouillards épais, et la vie intérieure des hommes qui vivaient à ce temps était, parce qu'ils vivaient dans des conditions physiques toutes différentes des nôtres, très distincte de la nôtre ; en outre, ils étaient encore doués de clairvoyance. Cette faculté était d'ailleurs liée à la constitution toute différente du corps physique, complètement plongé dans les masses nébuleuses. L'humanité a gardé de tout cela quelque chose comme un héritage. Lorsque, à l'époque post-atlantéenne, un être humain entre pour une raison quelconque en relation avec un milieu occulte — comme ce fut le cas pour les disciples de Jésus, — il devient plus sensible aux influences de son milieu, de la nature qui l'entoure. Aujourd'hui, étant donné les liens très matériels qui unissent l'homme à la nature, peu importe qu'il se trouve en mer, sur le sommet d'une montagne ou à la maison. Ses yeux voient de la même façon, son intelligence fonctionne aussi bien, quel que soit l'endroit où il se trouve. Mais lorsque le regard spirituel s'est ouvert, lorsqu'il s'agit d'entrer en relation avec les mondes suprasensibles, la finesse nécessaire pour les atteindre manque à l'homme moderne. Lorsque, au temps où commença de fonctionner la conscience clairvoyante, l'homme naviguait en mer, cette faculté clairvoyante était différemment constituée de celle des hommes qui habitaient la plaine. Il faut, pour développer les facultés de clairvoyance, faire dans la plaine un effort beaucoup plus grand que sur la mer. La mer, en effet, facilite le développement de ces facultés, au moins dans un certain sens. Et il y a d'autre part une différence selon qu'elles s'exercent dans la plaine ou sur la montagne.

D'autre part, les effets de la conscience clairvoyante sont sur la mer tout différents de ce qu'ils produisent sur la montagne. (Ce travail des facultés clairvoyantes peut être également obtenu dans une ville, mais il exige alors un effort beaucoup plus grand, et nous ne parlons ici que des résultats qui s'obtiennent à peu près sans peine). Sur l'eau, dans les masses nébuleuses, la conscience clairvoyante est particulièrement apte à percevoir les idées-images, et à se servir de ce qu'elle a déjà acquis. Sur la montagne, dans un air raréfié, où le rapport de l'oxygène et de l'azote est différent, elle est apte surtout à percevoir des inspirations, et à donner naissance à de nouvelles forces de clairvoyance. L'expression « monter sur la montagne » n'est donc pas seulement une image ; la montagne favorise en effet la possibilité de développer en soi de nouvelles forces occultes. De même, l'expression « aller sur le lac » n'est pas seulement un symbole, puisque le contact avec le lac favorise également la clairvoyance et

l'emploi des forces occultes.

Ces forces se heurtent à des difficultés particulièrement grandes quand on est chez soi, dans sa propre maison, soit seul, soit avec les siens. Car tandis qu'on croira facilement d'un homme qui a vécu longtemps au bord de l'eau qu'il lui est relativement facile de percevoir à travers le voile de son corps des idées-images, tandis qu'on admettra facilement qu'un homme qui vit sur la montagne peut s'élever dans la connaissance clairvoyante, lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui est chez lui, on a simplement l'impression qu'il perd les sens, qu'il « tombe en défaillance ». Non pas qu'il ne soit plus capable de développer les forces occultes, mais elles ne sont plus en harmonie avec l'entourage comme sur la mer ou sur la montagne. Il est donc extrêmement important que l'Évangile tienne fidèlement compte des conditions dans lesquelles se sont produits les événements. Nous n'avons qu'à bien suivre le texte, et nous verrons que certaines forces bien précises sont employées lorsqu'il s'agit de développer des forces de guérison ou des forces clairvoyantes. Lorsque l'événement décrit se passe au bord du lac, il s'agit de forces qui existent déjà.

C'est ce qui se passe lorsque Jésus apparaît aux siens sur les eaux. Les apôtres se trouvent en face d'une réalité véritable, le Christ s'extériorise à leurs yeux, ils le voient, non pas dans son corps physique, mais ils le voient ; et comme la différence de lieu, de séjour, n'importe pas dans une expérience de ce genre, on peut dire qu'il est « près d'eux », sur le lac. Lorsqu'il est question de développer les forces de l'âme chez les apôtres, on parle de la « montagne », et c'est pourquoi, au moment où les douze sont choisis, au moment où le Christ décide qu'ils vont recevoir l'âme-groupe d'Élie, la scène se passe sur une montagne. Enfin, lorsque le Christ apparaît dans toute sa grandeur cosmique, dans toute l'importance historique de sa mission, il est encore question de la montagne. La transfiguration se passe donc à nouveau sur la montagne.

C'est de ce point de vue qu'il faut étudier cette scène de la transfiguration. Les trois disciples, Pierre, Jacques et Jean se révèlent comme étant les mieux préparés, les plus aptes à pénétrer profondément dans les secrets du Mystère du Golgotha. Auprès de ces trois hommes devenus clairvoyants apparaissent « transfigurés » — c'est-à-dire sous leur forme spirituelle — Élie d'un côté, Moïse de l'autre, et le Christ Jésus lui-même entre les deux, mais cette fois, sous sa forme d'entité spirituelle (ce qui se trouve également indiqué dans le texte des Évangiles). L'Évangile de Saint Marc le dit assez clairement : « Ses vêtements devinrent resplendissants et blancs comme la neige, et tels qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui pût ainsi blanchir. Et ils virent paraître Élie et Moïse qui s'entretenaient avec Jésus » (Saint Marc, IX, 3-4).

Voici donc, après le grand monologue du Dieu, un entretien, un entretien à trois. Quelle magnifique progression dramatique ! Les Évangiles en renferment bien d'autres que celle-ci, et leur composition est admirable. Après avoir perçu le monologue du Dieu, nous sommes en présence d'un entretien à trois. Et quel

entretien ! Tout d'abord nous voyons, aux côtés du Christ Jésus, Élie et Moïse. Que signifie cette double apparition ?

Vous connaissez déjà suffisamment le personnage de Moïse, et vous le connaissez même sous son aspect occulte, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Nous savons que la sagesse universelle l'a choisi pour marquer la transition entre les temps reculés de l'histoire et le Mystère du Golgotha. Nous savons aussi que l'Enfant Jésus dont parle l'Évangile de saint Matthieu est Zoroastre réincarné {12}. Nous savons également que Zoroastre a préparé depuis longtemps cette incarnation. J'ai souvent expliqué comment, par une préparation occulte spéciale, Zoroastre a abandonné son corps éthérique à Moïse, de sorte qu'en celui-ci agissaient les forces éthériques de Zoroastre. Donc, au moment où apparaissent Élie et Moïse aux côtés du Christ Jésus, nous sommes également en présence, dans la personne de Moïse, des forces qui doivent servir de transition entre les formes premières de la civilisation humaine et ce que le Christ Jésus, lors de l'événement du Golgotha, allait donner à l'humanité.

Moïse joue encore dans un autre sens le rôle d'intermédiaire, de transition. Non seulement en effet il porte le corps éthérique de Zoroastre, et en même temps toute la sagesse de celui-ci, mais il est également initié aux secrets des autres peuples. Sa rencontre avec le prêtre Jethro constitue une cérémonie initiatique, comme nous l'avons vu. L'Ancien Testament indique nettement comment Moïse, arrivant chez ce prêtre solitaire, apprend de lui, non seulement les secrets initiatiques du peuple hébreu, mais aussi ceux des autres peuples, et en imprègne son être, qui a déjà reçu le corps éthérique de Zoroastre, et avec lui une vigueur toute particulière. Ainsi, les mystères initiatiques du monde ambiant tout entier sont acquis au peuple juif grâce à Moïse, qui a préparé, à un niveau inférieur, l'œuvre que devait accomplir le Christ Jésus. Ceci représente l'un des courants qui devait conduire vers le Mystère du Golgotha.

L'autre courant provenait des forces qui s'étaient développées naturellement au sein du peuple juif, et dont nous avons également déjà parlé. Moïse vint unir au courant des générations, qui venait d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les forces qui provenaient des autres peuples, dans la mesure où cela était possible à son époque. Néanmoins, ce qui était étroitement lié à la nature propre du peuple hébreu devait être gardé intact.

Or, ce peuple était promis à une mission : Il devait préparer cette époque que nous avons essayé d'évoquer devant notre âme lorsque nous parlions des philosophes grecs et en particulier d'Empédocle. C'est le temps où les anciennes facultés de clairvoyance allaient disparaître, où les hommes allaient perdre la vision des mondes spirituels, où allait se développer la faculté de jugement propre au moi, et dont le fonctionnement est dû uniquement à l'activité du moi laissé à lui-même. L'ancien peuple hébreu était destiné à unir au moi les forces du sang qui s'épanouissent tout naturellement dans l'être humain. En lui devaient agir et se développer toutes les forces que peut engendrer l'organisme physique. Or,

l'intellect est étroitement lié à cet organisme physique, et les Hébreux allaient puiser dans leur nature physique les forces qui nourrissent les facultés intellectuelles. Les autres peuples avaient fait pénétrer, par le moyen de l'initiation, des forces extérieures, venues d'en haut, dans leur organisme terrestre.

Le peuple hébreu, lui, allait cultiver des facultés proprement humaines en s'aidant des forces du sang. C'est pourquoi il attachait tant d'importance à la continuité des liens du sang, et à la nécessité que chacun porte en soi les facultés qui, depuis Abraham, Isaac et Jacob, se transmettent par la voie du sang. Certains organes devaient être développés au sein du peuple hébreu, et cela ne pouvait se faire que grâce aux forces de l'hérédité. J'ai déjà parlé de la signification du sacrifice d'Abraham que Dieu empêche d'accomplir. Le sens profond de cette scène est celui-ci : ce peuple a été choisi par Dieu pour être donné à l'humanité, et avec lui le réceptacle physique qui devait contenir l'individualité humaine. En sacrifiant Isaac, Abraham eût détruit l'organisme qui formait pour l'humanité la base physique des facultés intellectuelles. Ce fils lui est rendu — et avec lui l'organisme physique rendu par Dieu à l'humanité. Tel est le sens profond de cette restitution grandiose faite à Abraham.

Ainsi, Moïse représente dans la scène de la transfiguration un courant spirituel particulier.

Élie représente d'autre part tout ce qui doit affluer vers le Mystère du Golgotha par l'intermédiaire du peuple juif. On nous représente fidèlement comment la révélation divine, qui vivait au sein du peuple juif, vient fusionner avec le Mystère du Golgotha. Dans le 4^e livre de Moïse, au 25^e chapitre, il est décrit comment le peuple d'Israël, séduit, est entraîné vers l'idolâtrie, et comment il est sauvé par un seul homme. La décision, l'énergie d'un seul homme suffit à empêcher que les Israélites, l'ancien peuple hébreu, ne sombre complètement dans l'idolâtrie.

Et quel est cet homme ? C'est celui dont il est raconté qu'il eut la force de se dresser en face du peuple hébreu, qui menaçait de tomber dans l'idolâtrie à l'image des nations qui l'entouraient, et de parler pour le Dieu qu'avait révélé Moïse. Cet homme était une âme forte. Et nous lisons : « L'Éternel parla à Moïse, en disant : « Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, le sacrificateur, a détourné des enfants d'Israël mon courroux, parce qu'il a été animé de mon zèle au milieu d'eux ; et je n'ai point consumé les enfants d'Israël dans mon indignation. C'est pourquoi, déclare-lui que je lui accorde mon alliance de paix ». (Nombres, 25, 10-12). Ainsi parla Jéhovah à Moïse. En se basant sur l'enseignement occulte des anciens Hébreux, on s'aperçoit que ce passage a une signification très importante, qui est confirmée par l'investigation occulte d'aujourd'hui. On sait qu'Aaron est l'ancêtre de la lignée des grands prêtres d'Israël à travers lesquels se transmet la quintessence des forces qui ont été apportées à l'humanité par le peuple juif.

À ce moment de l'histoire que représente la scène que nous venons de citer, l'ancienne doctrine occulte des Hébreux, et l'investigation occulte actuelle également, nous révèlent que Jéhovah apprend à Moïse qu'en la personne de

Phinéas, fils d'Eléazar, lui-même fils d'Aaron, il donne au peuple hébreu un prêtre d'une valeur toute particulière. Cette doctrine secrète hébraïque et l'investigation occulte moderne nous apprennent que le corps de Phinéas était habité par la même âme qui réapparut plus tard dans la personne d'Élie. Nous voici donc en présence d'une ligne continue dont nous avons déjà étudié différents points importants. C'est en Phinéas, petit-fils d'Aaron, qu'a vécu autrefois cette âme que nous retrouvons en Élie-Naboth, puis en saint Jean-Baptiste — et nous savons déjà comment elle continuera d'évoluer à travers l'histoire. Dans la scène de la Transfiguration, c'est elle qui nous apparaît d'une part, faisant pendant à l'âme de Moïse lui-même.

Cette scène de la transfiguration, de la transformation sur la montagne, évoque donc bien devant nous une rencontre capitale. La spiritualité tout entière de la terre s'y concentre : d'une part l'âme de Phinéas, fils d'Eléazar, petit-fils d'Aaron, représentant la quintessence des forces que le peuple juif avait développées, et que ses Lévites gardaient sous une forme très pure ; d'autre part Moïse, et enfin l'Être qui devait accomplir l'Acte du Golgotha. Sous forme de connaissance imaginative, les trois néophytes Pierre, Jacques et Jean, devaient voir paraître devant eux les courants de forces spirituelles fusionnant à ce moment. J'ai tenté de montrer hier comment, du sol de la Grèce, un appel s'élevait vers la Palestine, auquel répondait un autre appel. C'était là mieux qu'une « simple image ». C'était une préparation au grand entretien historique qui a eu lieu à ce moment.

Les trois disciples Pierre, Jacques et Jean devaient être initiés à l'entretien de ces trois âmes — l'un appartenant au peuple de l'Ancien Testament, l'autre portant en elle les forces qui, comme nous l'avons vu, emplissaient l'âme de Moïse, et la troisième, entité cosmique, venant s'unir à la terre. C'est cela que les disciples allaient contempler. Nous savons que leur cœur ne s'ouvrit pas tout de suite à cette vision, qu'ils ne la comprirent pas aussitôt. Mais il en est souvent ainsi des expériences occultes : on voit, mais on ne comprend pas, et c'est souvent dans une incarnation suivante seulement qu'on aperçoit le sens de la vision qu'on a eue. On la comprend alors d'autant mieux, car notre propre entendement s'adapte entre temps à ce que nous avons vu autrefois.

Donc, sur la montagne apparaissent en haut les trois puissances cosmiques, devant les trois hommes qui doivent être initiés à ces grands mystères de l'Univers. Cette scène fait naître en nous une impression profonde : lorsqu'on laisse agir sur son âme l'intensité dramatique progressive, la composition artistique des Évangiles, qui sont toujours l'expression de faits occultes, on s'aperçoit que par leur ensemble même, ils enseignent la transformation radicale qui s'est accomplie au moment du Mystère du Golgotha. Lorsqu'on peut les éclairer avec le secours de l'investigation occulte, les Évangiles parlent un langage infiniment clair et distinct.

Les hommes sentiront de plus en plus que, pour comprendre les Évangiles, il faut se rendre compte pour chaque point, pour chaque scène, de l'élément

important qu'elle contient, et voir que pour telle parabole, pour tel récit, c'est tel ou tel caractère qu'il importe d'étudier de près. Il est bien curieux de constater qu'à l'égard des passages les plus importants des Évangiles, les commentateurs, théologiens ou philosophes, agissent souvent comme s'ils voulaient « mettre la charrue avant les bœufs », comme on dit. Le plus souvent, les commentateurs n'aperçoivent pas l'élément important.

Nous allons maintenant passer à une scène dont l'explication importe beaucoup à notre étude. Elle se trouve dans le XIV^e chapitre de l'Évangile de Saint Marc :

« Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux, et qu'il était à table, une femme entra, portant un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux, de nard d'épi, et ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus.

Or il y en avait là quelques-uns qui s'indignèrent en eux-mêmes, et qui disaient : À quoi bon perdre ainsi ce parfum ?

Car on pouvait vendre ce parfum plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre elle.

Mais Jésus dit : Laissez-là ; pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne œuvre à mon égard.

Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.

Ce qu'elle a pu, elle l'a fait ; elle a d'avance embaumé mon corps pour sa sépulture.

En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Évangile, dans tout le monde, on racontera aussi, en mémoire de cette femme, ce qu'elle a fait ».

(Saint Marc, XIV, 3-9).

Ce passage, on devrait toujours le reconnaître aussitôt, a vraiment quelque chose d'extraordinaire. Et la plupart des gens, s'ils étaient de bonne foi, devraient avouer qu'ils donnent raison à ces personnages qui s'indignent qu'on gaspille ainsi le parfum, qu'il est bien inutile de le verser sur la tête de quelqu'un, et qu'il vaudrait beaucoup mieux le vendre pour trois cents deniers, et donner cet argent aux pauvres. Et s'ils sont vraiment sincères, ils trouveront peut-être que le Christ est bien dur lorsqu'il dit : il vaut mieux laisser faire la femme que vendre le parfum et donner l'argent aux pauvres.

On en vient obligatoirement à se dire, en lisant cette scène, qu'il y a derrière ce récit quelque chose d'étrange, ou sinon, on en reste scandalisé. L'évangéliste, à cet endroit, va jusqu'à manquer de politesse. Car lorsqu'il trouve un certain nombre de gens pour se dire qu'il vaudrait mieux vendre le parfum et donner l'argent aux

pauvres, l'Évangile semble assimiler ces gens à certains autres. Voici en effet comment il continue :

« Partout où sera prêché cet Évangile, dans tout le monde, on racontera aussi, en mémoire de cette femme, ce qu'elle a fait.

Alors Judas Iscariote, l'un des douze, s'en alla vers les princes des prêtres, pour leur livrer Jésus.

Après l'avoir entendu, ils se réjouirent, et promirent de lui donner de l'argent. Et il cherchait une occasion favorable pour le livrer ».

(Saint Marc, XIV, 9-11).

C'est que Judas Iscariote s'indignait particulièrement de voir le parfum répandu ! Et tous ceux qui s'indignaient aussi sont mis dans le même sac que lui. L'Évangéliste n'est donc même pas poli, puisqu'il confond ceux qui s'indignent de voir le parfum répandu avec l'homme qui vendit le Seigneur pour trente deniers. Et il semble dire : « Voyez, c'est ainsi que sont les hommes qui voulaient vendre le parfum pour trois cents deniers ; car ce qui importe à Judas, c'est l'argent ! »

On aurait tort de chercher en aucune façon à embellir les Évangiles, car c'est en empêcher l'étude objective. Il faut seulement trouver le point essentiel, et d'autres exemples nous montreront comment, parfois, le texte des Évangiles traite assez rudement les points secondaires, lorsqu'il s'agit de mettre l'élément essentiel en lumière.

Qu'est-ce qui importe dans ce passage ? L'évangéliste veut dire : L'homme ne doit pas considérer seulement le monde sensible, car ce n'est pas lui seul qui a de la valeur. Au contraire, l'homme doit laisser pénétrer en lui le monde suprasensible, et il importe aussi pour lui de voir ce qui, dans le monde des sens, n'a aucune valeur. Le corps du Christ-Jésus, que la femme embaume ici par anticipation, n'aura plus aucune importance après sa mort ; mais il faut faire quelque chose pour ce qui, dans ce monde sensible, a encore une importance, une valeur. — Voilà le point sur lequel il veut particulièrement insister. Et pour cela, il se sert d'un exemple frappant ; dans l'état de conscience tout à fait courant, les hommes croient y attacher une très grande importance. Voulant montrer qu'il faut détourner du monde des sens quelque chose pour le donner à l'esprit, pour le consacrer à ce monde où le moi pénètre lorsqu'il est libéré du corps, l'évangéliste choisit un exemple tout à fait particulier, qui semble tout d'abord bien choquant : on enlève aux pauvres pour donner à l'esprit, au moi qui va être délivré du corps. L'évangéliste ne s'occupe pas de ce qui donne sa valeur à l'existence terrestre, mais de ce qui peut pénétrer dans le moi, et rayonner de lui.

Cet exemple est relié à la trahison de Judas Iscariote, qui trahit parce que son cœur est puissamment attiré par le monde sensible, et se mêle à ceux dont l'esprit

est terre à terre. Pour Judas, comme pour ceux qui font passer les trois cents deniers avant tout, ce qui importe, c'est le monde sensible. C'est là le point essentiel de la scène, et c'est sur lui qu'il faut insister, non pas sur les détails. Là où la connaissance du spirituel est appréciée à sa juste valeur, on reconnaîtra aussi celle de l'exemple que nous venons d'étudier. Et l'on admettra que prodiguer le parfum est sans importance, lorsqu'il s'agit de mettre en lumière la valeur que prend pour le moi tout ce qui est suprasensible.

Voici un autre passage qui révèle encore clairement tout l'art avec lequel les Évangiles ont été composés, et qui montre combien de faits occultes précieux ces textes recèlent. Ce passage est d'ailleurs encore une pierre d'achoppement pour les commentateurs :

« Le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, il eut faim.

Et voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque chose ; et, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas le temps des figes.

Prenant la parole, il lui dit : Que jamais personne ne mange de toi aucun fruit. Et ses disciples l'entendirent ».

(Saint Marc, XI, 12-14).

En toute honnêteté, il semble que chacun, ici, doive se demander : N'est-ce pas étrange qu'un Dieu aille chercher des figes sur un figuier, qu'il n'en trouve pas, et qu'on nous donne expressément la raison pour laquelle il n'en a pas trouvé — car il est dit littéralement « car ce n'était pas le temps des figes ». Cela veut donc dire qu'à un moment où il n'y a pas de figes, il va à un figuier, cherche des fruits, n'en trouve pas — et dit ensuite : « Que jamais personne ne mange de toi aucun fruit ! »

Voyez comment ce passage est généralement interprété par les commentateurs ; tandis que l'évangéliste dit, en termes simples et sobres, que le Christ, ayant faim, s'approcha d'un figuier dans une saison où il n'y avait pas de figes, n'en trouva pas — et maudit alors l'arbre, le condamnant pour toute éternité à ne plus porter de fruits.

Qu'est-ce donc que le figuier, et pourquoi ce récit nous est-il rapporté ici ?

Celui qui sait lire les documents occultes reconnaît dans le « figuier » (nous verrons ensuite le sens particulier qu'il prend dans l'Évangile) l'« arbre de Bodhi », sous lequel le Bouddha était assis lorsqu'il reçut la révélation qui devait inspirer son Sermon de Bénarès. Sous l'« arbre de Bodhi » signifie la même chose que « sous le figuier ». Historiquement parlant, en ce qui concerne la clairvoyance humaine, l'époque du Bouddha était encore le « temps des figes », c'est-à-dire qu'on pouvait recevoir une révélation sous l'arbre de Bodhi, — sous le figuier — comme ce fut le cas pour le Bouddha. Mais il n'en était plus ainsi désormais, et les

apôtres devaient l'apprendre. L'arbre sous lequel le Bouddha avait reçu la révélation ne portait plus de fruits. Et ce qui se passait dans toute l'humanité se reflétait dans l'âme du Christ. Lorsqu'on considère Empédocle de Sicile, on voit en lui le représentant d'êtres humains nombreux dont les âmes étaient tourmentées par la faim, parce qu'elles étaient dépouillées de leurs biens d'autrefois, et devaient se contenter du moi abstrait ; on peut dire d'Empédocle qu'il fut, lui aussi, « affamé », tourmenté par la « faim de l'esprit », dont souffraient tous les hommes de son temps. Et c'est la faim de l'humanité tout entière qui emplissait l'âme du Christ avant le Mystère du Golgotha. C'est ce secret que les disciples devaient connaître et partager.

Le Christ les conduisit sous le figuier et leur révéla le secret de l'arbre de Bodhi. Il ne mentionna pas, parce que cela était sans signification, que le Bouddha avait récolté les fruits de ce figuier. Mais désormais, ce n'était plus le « temps des figes » que le Bouddha au moment du Sermon de Bénarès, avait encore reçues de l'arbre de Bodhi. Le Christ constatait que, pour toute l'éternité, l'arbre duquel avait rayonné la lumière de Bénarès ne porterait plus les fruits de la connaissance, qui ne mûriraient plus désormais qu'au rayonnement du Golgotha.

Le Christ Jésus va avec ses disciples de Béthanie à Jérusalem. Pendant ce voyage, une impression particulièrement forte provoque dans l'âme des disciples l'éveil des forces clairvoyantes qui les rend particulièrement réceptives aux idées-images, aux visions imaginatives. Ils voient alors en esprit l'arbre de Bodhi, le figuier, et le Christ Jésus leur enseigne que cet arbre de Bodhi ne portera plus jamais de fruits de connaissance. Car ce n'est plus le temps des figes — c'est-à-dire : le temps de l'ancien mode de connaissance est passé. Pour toute l'éternité, cet arbre est desséché, et c'est un arbre nouveau, celui qui sera fait du bois mort de la croix qui portera les fruits nouveaux de la connaissance mûris à la lumière du Mystère du Golgotha. La vision du Bouddha assis sous l'arbre de Bodhi a été remplacée par le tableau du Golgotha, sur lequel se dresse l'arbre de la croix, auquel est appendu un fruit vivant, le Fils de Dieu qui s'est révélé aux hommes afin que rayonne la lumière d'une connaissance nouvelle.

IX

Les profondeurs révélées par la composition artistique des Évangiles. Le Fils de David. — Le Fils de l'Homme. — L'Être cosmique.

Nous l'avons maintes fois répété au cours de ces conférences, un grand changement se produira dans l'attitude des hommes vis-à-vis des Évangiles lorsqu'on apercevra l'art profond avec lequel ils sont composés. Pour se rendre compte des faits occultes que leur texte recouvre, il faut d'abord étudier en effet cette composition. La façon dont on comprend les Évangiles, les explications qu'on en fait suivent le cours de l'évolution humaine, comme nous l'avons vu au cours de ces conférences à propos de différents passages.

Nous avons parlé de ces esprits solitaires de la civilisation grecque, qui ressentent profondément le déclin, la disparition graduelle de l'ancienne clairvoyance, et qui sont obligés de l'échanger contre les conceptions abstraites dont naîtra le moi, la conscience personnelle. Il y a dans la civilisation grecque quelque chose qui représente comme une espèce de fin, de conclusion de la civilisation ; il semble que toute culture de l'humanité soit arrivée à un aboutissement, et qu'elle doive être ranimée par quelque chose, repartir d'un nouvel élan. Ce quelque chose, c'est l'art grec. D'où vient donc que les Européens ont un tel attrait pour la terre des Grecs — c'est-à-dire le pays de la beauté — non seulement pendant la Renaissance, mais encore aux temps modernes, où des esprits comme Goethe sont encore attirés par ce pays des Grecs ? Là leur apparaît la forme merveilleuse dans laquelle ils voient un idéal humain. C'est parce qu'en Grèce, la beauté qui s'exprime dans la forme extérieure, visible, était arrivée à son apogée et à son terme. La perfection enclose dans la forme, voilà ce que nous offre la beauté grecque, l'art grec. On aperçoit de prime abord que tout ce qu'il veut exprimer est contenu dans la forme extérieure, dans la vision sensible, et c'est là ce qui fait sa grandeur.

L'art des Évangiles au contraire est quelque chose d'entièrement nouveau, un commencement, et jusqu'à aujourd'hui encore, on n'a pas vraiment compris en quoi il consiste. Cet art réside avant tout dans la façon dont les Évangiles sont composés, dont se nouent et s'entrelacent les lignes artistiques qui les parcourent, et qui sont en même temps la trace de faits occultes. C'est pourquoi ce qui importe avant tout lorsqu'on les étudie, c'est de trouver dans chaque scène le point, l'élément qu'il convient de mettre au premier plan de l'étude. Or, dans l'Évangile de Saint Marc en particulier, ce qui apparaît très nettement, moins par le contenu que par le ton du récit, c'est le caractère cosmique du Christ ; il nous est révélé comme une figure à la fois terrestre et divine, et le Mystère du Golgotha comme un événement à la fois terrestre et céleste. Il nous révèle autre chose encore, et ici son art profond et subtil se manifeste à nous tout particulièrement, surtout vers la fin de l'Évangile.

Il nous montre qu'une impulsion cosmique vient pénétrer et illuminer la terre, et que c'est aux êtres terrestres, aux hommes à le comprendre. Nulle part peut-être ailleurs on n'aperçoit aussi clairement que dans l'Évangile de Saint Marc qu'il faudra accomplir tout le reste de l'évolution pour arriver à vraiment comprendre cette impulsion, et qu'à l'époque où le Mystère du Golgotha s'accomplit, les hommes en étaient incapables. Par l'art merveilleux avec lequel il est composé, l'Évangile de Saint Marc nous montre qu'à ce moment, l'humanité ne reçut en quelque sorte que le premier élan vers une compréhension totale de l'événement du Golgotha, et qu'elle n'atteindra son but que très progressivement. Pour sentir l'extrême délicatesse de cette composition artistique, nous allons étudier comment, à l'époque, les hommes pouvaient considérer et comprendre le Mystère du Golgotha.

Ils le pouvaient de trois manières différentes : en premier lieu, il faut envisager ceux qui vivaient auprès du Christ Jésus, ceux qu'il avait élus pour être ses disciples. Partout, dans l'Évangile, on insiste sur ce fait qu'il les avait lui-même choisis, et qu'il leur avait confié maint secret pour leur permettre de comprendre le sens profond de l'existence. Nous sommes donc en droit d'attendre d'eux une compréhension très profonde du Mystère du Golgotha. L'Évangile de Saint Marc nous révèle progressivement, lorsqu'on sait trouver le point sur lequel porte l'accent principal de chaque scène, que ces disciples élus, guides de l'ancien peuple hébreu, ont eu en effet une compréhension très élevée du Mystère du Golgotha.

Voyons par exemple l'entretien du Christ avec les Saducéens ; il traite tout d'abord de l'immortalité de l'âme. Lorsqu'on lit l'Évangile d'un regard superficiel, on ne comprend pas pourquoi cet entretien sur l'immortalité a lieu précisément avec les Saducéens, ni le sens du discours dans lequel ils disent : il peut arriver qu'un homme ayant six frères épouse une femme ; lorsqu'il meurt, sa femme épouse le second frère, et celui-ci mourant à son tour, elle épouse le troisième, etc... jusqu'au dernier, et elle-même ne meurt qu'après le décès du septième. Et les Saducéens ne comprennent pas, si l'âme humaine est vraiment immortelle, quels sont les rapports spirituels qui peuvent unir ces sept hommes à cette seule femme. C'est là une objection bien connue contre l'immortalité de l'âme que les Saducéens n'ont d'ailleurs pas été les seuls à faire, car on la retrouve dans plus d'un livre moderne, et ceci nous montre qu'aujourd'hui encore, la compréhension de ces choses n'a guère fait de progrès. Quelle est la signification de cet entretien ?

La réponse du Christ Jésus révèle qu'après la mort, les âmes deviennent célestes, que les êtres spirituels ne se marient pas, et que par conséquent l'objection des Saducéens n'a aucun sens, puisqu'elle s'appuie sur des liens qui ne peuvent être que terrestres, tandis que le Christ parle de faits et de rapports supraterrrestres, qu'il est indispensable de connaître pour comprendre la vie suprasensible.

Vers la fin de l'Évangile de Saint Marc, vous rencontrez encore un autre entretien, au cours duquel le Christ Jésus est questionné à propos du mariage. Les

scribes demandent si, comme la loi de Moïse le permet, il est possible de répudier une femme. Et que signifie cette réponse du Christ : « C'est parce que votre cœur est faible que Moïse vous a donné cette loi » ?

Ce qui importe dans cette réponse, c'est que le Christ commence ici à parler d'une manière toute nouvelle. Il parle de l'union de l'homme et de la femme avant la tentation luciférienne. Il parle donc de quelque chose de cosmique, de supraterrrestre ; il attire la pensée des auditeurs vers l'au-delà. C'est là l'élément important : tous les entretiens qui se rapportent à la vie terrestre, au monde sensible, le Christ les détourne et les entraîne au-delà de l'existence physique, au-delà de l'évolution terrestre. Par son apparition sur la terre, il apporte la connaissance des événements, des conditions suprasensibles, et c'est de cela qu'il parle aux hommes. Et de qui est-on en droit d'espérer la compréhension la plus grande des discours du Christ ? De ceux naturellement qu'il a élus, de ses disciples. Ceux-là auraient dû comprendre le Mystère du Golgotha dans toute sa signification cosmique.

Les guides de l'ancien peuple hébreu, les prêtres, les juges, ceux qui connaissaient « la loi » et l'histoire du peuple de l'Ancien Testament, auraient pu le comprendre d'une autre manière. Quelle compréhension était-on en droit d'exiger d'eux ? L'Évangile le dit clairement, on ne peut pas leur demander de comprendre la nature cosmique du Christ ; mais on pourrait attendre qu'ils considèrent en lui un être appartenant au peuple hébreu, un fils de la maison de David, né du même sang que lui, et étroitement uni à tout ce que David avait apporté au peuple juif. Ce serait là une seconde manière, moins élevée, plus étriquée que la première, de comprendre le Christ. Vers la fin de l'Évangile de Saint Marc, on nous indique par un trait admirable (voyez avec quelle finesse artistique il est amené !) que la mission du Christ vient en quelque sorte couronner la mission du peuple juif tout entier : on parle en effet du fils de David. Donc, tandis qu'on attend des apôtres la compréhension de la mission cosmique du Christ, on attend de ceux qui appartiennent au peuple juif qu'ils voient en lui l'envoyé venu pour parfaire la mission de David. Le peuple juif aurait dû comprendre que le Christ venait achever sa propre mission et lui donner un nouvel élan.

Enfin, un troisième degré de compréhension, inférieur aux deux autres, peut être exigé des Romains. Lisez à la fin de l'Évangile de Saint Marc comment le Christ Jésus est livré par les prêtres et ce qui se passe à ce moment. Les prêtres lui demandent s'il affirme encore qu'il est le « Christ » — ce qui provoque leur désapprobation, car c'est affirmer là le caractère cosmique de sa mission — ou bien s'il déclare simplement être le descendant de David. Pilate, pour sa part, s'offusque de ce qu'il dit être le « roi des Juifs ».

Les Juifs auraient dû comprendre qu'il représente le point culminant de leur propre évolution. Les Romains auraient dû voir en lui, non pas le couronnement de l'histoire, de la mission des juifs, mais simplement une sorte de guide de son

peuple. Si les Romains avaient compris cela, les choses ne se seraient d'ailleurs pas passées autrement qu'elles ont eu lieu ; ils ne l'ont cependant pas compris. Nous savons que le peuple juif s'est étendu en Occident en passant par Alexandrie. Les Romains auraient dû comprendre que le moment était venu pour la civilisation hébraïque de se répandre dans l'Occident, et c'était là moins encore que ce qu'on eût pu exiger des scribes. Les Romains auraient dû simplement considérer les Juifs comme une partie du monde civilisé. Ils ne l'ont pas fait, alors que c'eût été leur tâche, et l'Évangile nous le fait comprendre en nous montrant que Pilate ne peut concevoir pourquoi le Christ Jésus est considéré comme le roi des Juifs, qu'il trouve ce fait sans importance.

La mission du Christ aurait donc dû être envisagée de trois manières :

Les disciples élus auraient dû en comprendre le caractère cosmique ; les Juifs auraient dû comprendre ce qu'elle apportait au peuple hébreu lui-même, et les Romains auraient dû percevoir qu'à ce moment, les Juifs allaient cesser de se limiter à la Palestine, et commencer à se répandre dans le monde. La manière dont l'Évangile de Saint Marc est composé recouvre ces trois idées, et les réponses aux trois questions qu'elles évoquent nous sont clairement données. Première question : les apôtres, les disciples élus se sont-ils élevés à la hauteur du degré de compréhension exigé d'eux ? Ont-ils reconnu dans le Christ un Esprit cosmique ? Ont-ils compris que parmi eux un Être vivait qui n'était pas un homme au même titre qu'eux, mais qu'une aura l'enveloppait, grâce à laquelle des forces et des lois cosmiques allaient pénétrer la terre ?

L'Évangile nous indique clairement que le Christ exige d'eux cette compréhension. Car lorsque deux d'entre eux, les fils de Zébédée, viennent exiger de lui de s'asseoir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, il leur répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » (Saint Marc, X, 38), ce à quoi ils répondent par l'affirmative. On le voit nettement par ce passage, le Christ exige d'eux quelque chose. Il aurait pu se faire en effet que les apôtres aient suivi jusqu'au bout la voie dans laquelle ils s'étaient engagés, aient participé entièrement au Mystère du Golgotha, et que le lien qui les unissait au Christ se soit maintenu. Mais, l'Évangile de Saint Marc le montre avec une précision particulière, c'est le contraire qui s'est produit. Lorsque le Christ Jésus est arrêté, tous les apôtres s'enfuient, et Pierre, qui avait promis de ne se laisser rebuter par rien, le renie trois fois avant que le coq n'ait chanté. C'est ainsi que se présente la chose étudiée par rapport aux apôtres. Comment nous apparaît-elle vue par rapport au Christ ?

Essayons en toute humilité, car il ne saurait en être autrement, d'entrer dans l'âme du Christ Jésus, lorsqu'il essaie jusqu'au dernier moment de maintenir le lien qui s'était créé entre lui et ses disciples. Sans doute cette âme se posait-elle alors cette question d'une portée historique : « Puis-je faire en sorte que les âmes de mes disciples choisis — au moins celles-là — s'élèvent jusqu'aux sommets où

elles pourront participer à l'événement du Golgotha ? » Car telle est la question qui se pose à l'âme du Christ lui-même, et c'est un instant grandiose que celui où Pierre, Jacques et Jean sont amenés au mont des Oliviers, et où le Christ veut se rendre compte lui-même si ces élus lui seront fidèles jusqu'au bout. Sur le chemin déjà, il est saisi d'angoisse. Qui, mes amis, qui pourrait croire qu'il redoute la mort qui l'attend sur le Golgotha, qui peut se permettre de penser que c'est la crainte de la mort qui fait couler de son front la sueur de sang ? Ce serait bien mal comprendre le Mystère du Golgotha ! Peut-être est-ce faire preuve de sens théologique ; en tout cas, ce n'est guère faire preuve de compréhension. Pourquoi cette tristesse du Christ ? Ce n'est pas devant la croix qu'il tremble, cela va sans dire. La raison de son angoisse, c'est qu'il se demande : « Ceux que je prends avec moi pourront-ils supporter cette épreuve qui décidera si leur âme pourra me suivre, et s'ils seront capables de tout souffrir avec moi, jusqu'à la Croix ? » Leur conscience restera-t-elle assez ferme, assez éveillée, pour qu'ils participent à tout ce qui va se passer — voilà ce qui doit se décider à ce moment, voilà le « calice » qui s'approche de lui.

Et il les laisse seuls, afin qu'ils puissent « veiller », c'est-à-dire se maintenir dans un état de conscience supérieur, dans lequel ils participeront à tout ce que le Christ doit vivre. Alors il s'en va, et prie : « Père, retirez ce calice loin de moi ; toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez ». Cela veut dire : Ne me faites pas savoir encore que je suis un isolé, que les autres ne peuvent me suivre. — Il revient, et les trouve endormis. Ils n'ont pas su se maintenir dans l'état de conscience exigé. Il essaie alors de les y ramener, sans y parvenir. Il essaie encore une seconde fois — sans plus de résultat. Il sait alors maintenant qu'il est seul, et que les disciples ne pourront pas le suivre sur sa route.

Le calice ne s'est pas éloigné ! Christ est destiné à accomplir sa mission dans la solitude — dans l'isolement. Le monde allait voir s'accomplir le Mystère du Golgotha, mais sans le comprendre. Et ceux mêmes qui avaient été choisis entre tous ne devaient pas s'élever jusque-là. La première façon de comprendre l'événement christique ne devait pas se réaliser, et les Évangiles nous l'apprennent par l'admirable composition artistique que l'on comprend dès que l'on sait pressentir les arrière-plans occultes qu'ils recouvrent.

Quant à la seconde manière de concevoir le Christ, demandons-nous comment les principaux d'entre les Juifs ont compris Celui qui aurait dû leur apparaître comme le descendant de David destiné à apporter son couronnement à l'évolution hébraïque.

Nous trouvons dans le dixième chapitre de l'Évangile de Saint Marc l'un des premiers passages qui se rapporte à ce problème. C'est le récit du moment décisif où le Christ approche de Jérusalem, et aurait dû être reconnu par le peuple hébreu comme Celui qui descendait de David.

« Ils vinrent ensuite à Jéricho ; et comme il partait de Jéricho avec ses

disciples et une foule considérable, le fils de Timée, Bartimée l'aveugle, était assis sur le bord du chemin, demandant l'aumône.

Ayant appris que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier et à dire : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

Et beaucoup le menaçaient pour qu'il se tût ; mais il criait bien plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi ! »

Le texte insiste ici particulièrement sur l'appel de l'aveugle : « Fils de David » ; il s'agit donc de comprendre que Jésus est le « fils de David ».

« Alors, Jésus, s'arrêtant, ordonna qu'on l'appelât. Et ils appelèrent l'aveugle, en lui disant : Aie bon courage ; lève-toi, il t'appelle.

Ayant jeté son manteau, il vint en sautant vers Jésus.

Et Jésus, prenant la parole, lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? L'aveugle lui répondit : Rabboni, que je voie. Jésus lui dit : Va, ta foi t'a sauvé. Et aussitôt il vit, et il suivait Jésus sur le chemin ».

(Saint Marc, X, 46-52).

C'est donc la foi seulement qu'il exige. N'est-il pas utile de se demander pourquoi, au milieu du récit, on trouve tout à coup rapportée la guérison de l'aveugle ? Pourquoi se trouve-t-elle racontée isolément ?

S'ils étudiaient la façon dont les Évangiles sont composés, les gens apprendraient des choses bien intéressantes. Ce n'est pas le fait de la guérison en lui-même qui importe ici, mais bien que, parmi la foule, un seul homme — un aveugle — appelle de toutes ses forces : « Jésus, fils de David ! » Ceux qui voient ne le reconnaissent pas. L'aveugle, lui, qui ne voit pas son corps physique, le reconnaît ; et ce qu'on veut nous montrer ici, c'est que ceux qui voient sont en réalité des aveugles, et que pour voir le Christ tel qu'il est, il fallait un « aveugle ». C'est cette cécité qui importe, et non pas sa guérison. Le même passage nous révèle en même temps combien le Christ a été mal compris.

En poursuivant votre lecture, vous pouvez voir que constamment il s'agit des forces cosmiques qui pénètrent et animent l'individualité humaine ; quand le Christ parle de l'immortalité — il est frappant que ce soit juste au moment où il doit apparaître comme le « fils de David » — c'est d'une impulsion cosmique qu'il parle : Dieu, dit-il, est le Dieu des vivants et non pas des morts ; Dieu est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (voir Saint Marc, XII, v. 26-27) ; parce qu'Abraham, Isaac et Jacob vivent chacun à son tour dans leur descendant, sous une autre forme, et parce que Dieu vit en eux. Cette idée est exprimée plus nettement encore dans le passage où il décrit ce qui sommeille en l'homme et doit être éveillé. Il est dit à cet endroit qu'il ne s'agit pas seulement de la personne physique du fils de David, car David lui-même a parlé du « Seigneur », et non du « fils » physique (voir Saint Marc, XII, v. 35-37). Partout où le caractère cosmique

du Christ s'efface aux yeux des hommes, il est parlé du Seigneur qui réside en l'individualité humaine, et de ce que doit produire la race de David.

Permettez-moi d'attirer encore votre attention sur un autre passage de l'Évangile de saint Marc, vers la fin — un passage qu'on peut facilement lire sans le remarquer, mais qui bouleverse l'âme lorsqu'on le comprend. C'est l'endroit où le Christ va être livré aux puissances temporelles et jugé, et où l'on cherche des motifs de le condamner. Au passage précédent, on nous décrit ce qu'il a fait dans le Temple, qu'il en a chassé les vendeurs, et renversé les tables, et qu'il a prêché des paroles étranges — ce pour quoi on ne lui a rien fait. Il le dit expressément : « Tout cela, vous l'avez entendu, et maintenant que je suis devant vous, vous cherchez de faux témoignages contre moi ; vous m'avez fait saisir par un traître, comme on se saisit d'un homme qui a commis un crime ; mais vous ne m'avez rien fait quand j'étais dans le Temple au milieu de vous ».

Page saisissante ! Et qui va nous faire comprendre qu'au fond on ne peut jamais rien contre le Christ, qu'il reste inattaquable. Et pourquoi ? Est-on aussitôt tenté de se demander. Lorsqu'il est dit : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers », il montre avec la plus grande clarté que l'évolution du monde en est arrivée à un tournant capital. Il énonce à la face des hommes un enseignement qui, comparé à celui de l'Ancien Testament, aurait dû leur sembler épouvantable : et pourtant ils ne lui font rien. Mais ensuite, il est pris dans l'ombre, avec l'aide d'un traître, et cette capture donne presque l'impression d'une vulgaire bagarre. Ce passage a vraiment quelque chose de bouleversant :

« Or, celui qui le trahissait leur avait donné ce signal, en disant : Celui que je baiserais, c'est lui ; saisissez-le, et emmenez-le avec précaution.

Étant donc arrivé aussitôt, il s'approcha de Jésus, et dit : Maître, je vous salue. Et il le baisa.

Alors ils mirent les mains sur Jésus, et le saisirent.

Un de ceux qui étaient présents, tirant son épée, frappa le serviteur du grand-prêtre, et lui coupa l'oreille.

Jésus, prenant la parole, leur dit : Vous êtes venus armés d'épées et de bâtons, pour me prendre comme un voleur.

Tous les jours j'étais au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté ; mais c'est pour que les Écritures soient accomplies ».

(Saint Marc, XIV, v. 44-49).

Que s'est-il donc passé pour que, l'ayant d'abord laissé en liberté, ils doivent maintenant chercher des motifs de le prendre comme on prend un assassin ?

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut avoir présente à l'esprit la

signification occulte des faits. Nous l'avons déjà souvent constaté, l'Évangile de saint Marc nous révèle clairement que dans son texte, la description des événements occultes est mêlée à celle des faits purements physiques. Il nous indique aussi nettement que le Christ ne bornait pas son action à la seule personne physique de Jésus de Nazareth, mais qu'il pouvait aussi s'extérioriser, comme ce fut le cas lorsqu'il marcha sur les eaux à la rencontre de ses disciples. Il pouvait, tandis que son corps physique se trouvait à tel ou tel endroit, transmettre à l'âme de ses disciples toutes ses forces, toute impulsion que son esprit irradiait. Et l'Évangile de Saint Marc en particulier nous apprend comment les hommes recevaient ce qu'il enseignait et prêchait lorsqu'il avait ainsi quitté son corps physique. Sans comprendre cet enseignement, ils le recevaient, et le portaient vivant en eux ; ainsi la parole du Christ était à la fois terrestre et supra-terrestre, terrestre dans son corps à lui, supraterrrestre dans l'âme des hommes. Partout, une aura vaste et puissante l'accompagne et l'entoure ; elle est faite de tous les liens qui l'unissent à ceux qu'il a choisis, et elle subsiste tant qu'il leur reste uni.

Mais le calice de Gethsémani ne s'est pas éloigné de lui. Les hommes qu'il avait élus ne l'ont pas compris. Alors, peu à peu, la grande aura déserte « Jésus de Nazareth », l'homme, et de plus en plus, le Christ devient étranger à Jésus, au Fils de l'homme. Jésus se trouve de plus en plus solitaire en allant vers la mort, tandis que le lien qui l'unissait au Christ se relâche toujours plus. Jusqu'au moment où la « sueur de sang » avait coulé sur son front à Gethsémani, l'être cosmique, le Christ, avait été entièrement uni à Jésus. L'incompréhension des hommes devait détruire cette union. Auparavant, lorsque le Christ cosmique chassait les vendeurs du Temple et prêchait en puissantes paroles, rien n'avait pu lui arriver ; maintenant où Jésus de Nazareth n'est plus uni au Christ que par des liens relâchés, les bourreaux ont prise sur lui. L'être cosmique est encore là, mais de plus en plus il s'éloigne du « Fils de l'homme ». C'est cela qui rend ces pages si poignantes. Des trois manières dont le Christ eût dû être compris par les hommes, aucune n'avait été réalisée, et à cause de cela, ils ne purent prendre, condamner et crucifier que le « Fils de l'homme » !

Et, de plus en plus, l'élément cosmique qu'il apportait, élément nouveau, jeune, qui allait pénétrer la vie de la terre, se retire de Jésus. Il ne reste plus que le Fils de l'homme, autour duquel flotte encore une force cosmique nouvelle.

Seul l'Évangile de Saint Marc nous révèle cet isolement du Fils de l'homme et la présence de l'élément cosmique qui l'entoure encore. Et seul il nous révèle en une image saisissante qu'au moment où les hommes, dans leur incompréhension, se saisissent du « Fils de l'homme », la force cosmique leur échappe, cette force jeune qui allait être unie à la vie de la terre. Elle leur échappe, et il ne leur reste entre les mains que le Fils de l'homme ; l'Évangile de saint Marc nous l'indique expressément. Lisons encore une fois ce passage, et voyons comment il nous décrit les rapports qui existent à ce moment entre les forces cosmiques et l'être humain.

« Jésus, prenant la parole, leur dit : Vous êtes venus armés d'épées et de bâtons, pour me prendre, comme un voleur.

Tous les jours j'étais au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté ; mais c'est pour que les Écritures soient accomplies.

Alors ses disciples, l'abandonnant, s'enfuirent tous ».

(Saint Marc, XIV, v. 48-50).

Il reste seul alors. Et qu'advient-il de cette jeune force cosmique ? Qu'on évoque un instant cet isolement de l'homme qui, autrefois imprégné des forces du Christ cosmique, se trouve face à face avec les bourreaux, tel un meurtrier ! Et ceux qui auraient dû le comprendre se sont enfuis. « Alors ses disciples, l'abandonnant, s'enfuirent tous », dit le 50^e verset. Puis il est dit :

« Un jeune homme le suivait, couvert seulement d'un drap, et ils le saisirent.

Mais lui, rejetant le drap, s'enfuit nu de leurs mains ».

(Saint Marc, XIV, v. 51-52).

Qui est ce jeune homme qui s'enfuit là ? Qui apparaît tout à coup aux côtés du Christ Jésus, à peine vêtu, et prend ensuite la fuite complètement nu ? C'est justement l'impulsion cosmique, que seul un lien distendu unissait encore au Fils de l'homme, et qui s'échappe à cet instant. Ces deux versets recèlent une vérité profonde. La nouvelle impulsion qui se sépare de Jésus ne garde rien de ce que les anciens temps avaient pu tisser autour de l'âme humaine. C'est une force nouvelle, jeune, qui nous apparaît là toute nue. Elle reste auprès de Jésus, et nous la retrouvons dans le seizième chapitre :

« Lorsque le Sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus.

Et de grand matin, le premier jour après le sabbat, elles vinrent au sépulcre, le soleil étant déjà levé.

Et elles disaient entre elles : Qui nous retirera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ?

Et en regardant, elles virent que cette pierre, qui était fort grande, avait été roulée.

Et entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées.

Mais il leur dit : Ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a

été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait mis ».

(Saint Marc, XVI, v. 1-7).

C'est le même jeune homme, qui n'apparaît nulle part dans l'Évangile, sinon au moment où le Fils de l'homme est condamné, puis trois jours après la crucifixion. Dorénavant, il sera le principe cosmique de la terre. Aucun autre Évangile ne nous en parle, et c'est ce qui nous montre que l'Évangile de Saint Marc, parmi tous les autres, envisage l'événement christique comme un fait cosmique, l'être du Christ comme un être cosmique. On comprend maintenant pourquoi cet Évangile est composé différemment des autres.

Une chose remarquable justement, c'est qu'après cet événement important, cette double apparition du jeune homme, l'Évangile de Saint Marc se termine rapidement, et n'a plus que quelques phrases marquantes. On le comprend lorsqu'on se dit : Il est possible d'imaginer que ce texte puisse devenir plus beau, plus sublime encore, mais pas plus poignant, plus bouleversant en ce qui concerne l'évolution de la terre ; rien ne peut surpasser cette progression admirable que forment le monologue du Dieu, l'entretien sur la « montagne » où il est parlé de la terre, et auquel assistent sans le comprendre les trois disciples qui y ont été amenés, — puis Gethsémani, la scène sur le mont des Oliviers, où le Christ doit enfin s'avouer que ses élus ne pourront pas le comprendre, qu'il lui faudra marcher seul à la souffrance et à la mort ; puis ce terrible isolement du Fils de l'homme, abandonné de tous, de ceux qu'il avait choisis, et abandonné enfin du principe cosmique qui résidait en lui. Maintenant que nous avons compris la mission et la signification de ce « jeune homme » qui échappe aux regards et aux mains des hommes, nous saisissons le sens profond de ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Saint Marc, XV, v. 34).

Puis vient la seconde apparition du jeune homme ; l'Évangile de Saint Marc nous montre en quelques traits que ce jeune homme est un être spirituel, supra-sensible, et qu'il ne devient visible, perceptible, qu'en raison des circonstances particulières qui régnaient à ce moment ; il se révèle d'abord à Marie-Madeleine, et « après cela, il apparut, sous une autre forme, à deux d'entre eux qui étaient en chemin et qui allaient à la campagne ». S'il avait été un être physique, il n'aurait pas pu se montrer « sous une autre forme ».

Rapidement, l'Évangile se termine ensuite, tournant vers l'avenir le regard des hommes qui n'avaient pu comprendre l'événement qui venait de s'accomplir, parce que l'humanité était arrivée au point le plus profond de sa descente dans la matière ; et la composition de ces dernières pages ouvertes sur l'avenir mérite encore, pour l'art qu'elle révèle, toute notre admiration. Peut-on imaginer dans quel esprit va parler de l'avenir celui qui vient de constater la triple incompréhension des hommes à l'égard du Mystère du Golgotha qu'il allait accomplir ? Il va indiquer que plus le temps marchera et plus les hommes s'ouvriront à la compréhension de ce qui s'est passé à ce moment.

Et comment acquérir cette compréhension ? — Nous tirons des paroles frappantes de l'Évangile de Saint Marc un enseignement profond : Chaque époque fait un pas en avant vers la compréhension totale du Mystère du Golgotha. Et c'est pourquoi nous croyons que le mouvement anthroposophique est venu pour remplir la mission que l'Évangile de Saint Marc avait tracée aux hommes : ouvrir leur esprit à une compréhension nouvelle de ce que le Christ avait accompli dans le monde. Qu'il est difficile de concevoir ce que fut le Christ, et que nous risquons toujours de mal le comprendre, il nous le dit lui-même :

« Et alors, si quelqu'un vous dit : Voici que le Christ est ici, voici qu'il est là ; ne le croyez point.

Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront des prodiges et des miracles pour séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes.

Vous donc, prenez garde ; voici que je vous ai tout prédit ».

(Saint Marc, XIII, v. 21-23).

À travers tous les siècles, les hommes ont eu bien assez souvent, depuis le Mystère du Golgotha, l'occasion d'entendre enfin l'avertissement que contiennent ces paroles. Celui qui a des oreilles pour entendre peut écouter encore aujourd'hui résonner du haut du Golgotha ces paroles : « Et alors, si quelqu'un vous dit : Voici que le Christ est ici, voici qu'il est là ; ne le croyez point. Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront des prodiges et des miracles pour séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes ! »

Après la description bouleversante qu'il nous donne des scènes que nous venons d'étudier, l'Évangile de Saint Marc ne contient plus que quelques phrases significatives, parmi lesquelles une seule parle des disciples et décrit comment ils ont reçu du jeune homme, du Christ cosmique, une impulsion nouvelle :

« Et eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles dont elle était accompagnée ».

(Saint Marc, XVI, v. 20).

Le Seigneur coopérait avec eux ! C'est là vraiment parler dans le sens du Mystère du Golgotha. Non pas que le Seigneur puisse être incarné quelque part dans un corps physique — mais partout où il est compris, il coopère à l'œuvre des hommes du haut des mondes spirituels ; partout où l'on travaille en son nom, et non pas là où l'on ne prononce ce nom que du bout des lèvres, partout il est présent spirituellement parmi ceux qui l'ont vraiment compris. Lorsqu'on sait l'entendre, l'Évangile de Saint Marc, en même temps qu'il nous aide à comprendre

le Mystère du Golgotha, nous donne la possibilité de travailler à son accomplissement. Par ce récit étrange du « jeune homme » qui se détache du Christ Jésus au moment décisif, il nous indique comment il faut comprendre les Évangiles. S'étant enfuis, les disciples élus n'ont pas participé à tout ce qui s'est passé par la suite et que l'Évangile de Saint Marc nous rapporte. Avec un art admirable, l'Évangile nous raconte, aussi clairement que dans n'importe quelle autre page, quelque chose dont aucun des apôtres ne fut témoin ! C'est là une question que nous essaierons d'éclaircir dans notre prochaine conférence, en même temps qu'un autre problème.

Car d'où vient ce récit de faits auxquels les disciples n'ont pas assisté ? Les documents juifs les rapportent tout différemment. D'où provient donc ce témoignage d'un événement auquel n'assista aucun de ceux qui devaient servir à répandre le christianisme ?

L'étude de cette question va nous permettre de pénétrer plus profondément dans le cœur du problème.

La voie qui fait approfondir le Mystère du Golgotha.

Nous avons vu, et le fait est indiqué dans tous les Évangiles, que les disciples choisis par le Christ sont à un moment séparés de lui. Ils n'ont donc pas participé aux événements qui suivent l'arrestation de Jésus, c'est-à-dire à la condamnation et à la crucifixion. Ce trait est rapporté avec une insistance toute particulière. Il s'agit en quelque sorte de nous montrer quelle voie l'homme doit prendre pour arriver à comprendre le Mystère du Golgotha, et comment, dans l'avenir — après l'accomplissement de l'événement christique —, les hommes s'élèveront à cette compréhension. Car le chemin qui y mène est tout autre que celui qui permet de comprendre n'importe quel autre événement de l'histoire humaine. On s'en rend parfaitement compte en considérant ce qui se passe justement à notre époque.

Depuis le XVIII^e siècle, la conscience humaine cherche, par des points de vue les plus divers, à étayer sa foi dans le Mystère du Golgotha. Jusqu'au XVIII^e siècle, on se souciait fort peu de ce que pouvaient apporter les « documents historiques » — au sens qu'on donne aujourd'hui à cette expression — sur l'existence du Christ Jésus. Le rayonnement parti du Mystère du Golgotha était encore trop vivant dans les âmes. On avait trop bien vu, à travers les siècles, quelle action profonde était liée au nom du Christ, pour avoir besoin de se demander : existe-t-il un document qui témoigne de sa réalité historique ? Pour ceux qui croyaient en lui, son existence ne faisait aucun doute ; et ils ne doutaient pas plus — on ne le croirait guère aujourd'hui — du double caractère, humain et surhumain, de son être. Mais l'ère du matérialisme approchait, et avec elle ce qui lui est indissolublement lié : l'impossibilité de croire à l'existence dans l'homme d'une individualité supérieure, d'un être spirituel différent de la personne physique.

Lorsqu'on regarde les hommes avec des yeux matériels (et aucun autre temps n'a su le faire aussi bien que le nôtre), on les voit tous semblables : ils marchent tous sur deux jambes, ils ont tous une tête et un nez au milieu du visage, et des cheveux qui leur couvrent le crâne. L'époque matérialiste voit en effet tous les hommes « égaux » ; elle se soucie fort peu de l'être spirituel qui se cache derrière la personne physique. Ce faisant, elle s'enlève la possibilité d'apercevoir derrière la personne de « Jésus de Nazareth » l'être du « Christ » ; et en effet, à mesure que le dix-neuvième siècle s'écoulait, on perdit progressivement de vue l'idée du « Christ ». Le regard se borna de plus en plus à la figure de « Jésus de Nazareth », un homme né à Nazareth ou ailleurs, qui avait vécu comme tous les hommes, avait répandu quelques belles maximes, puis était mort martyr. Au cours des siècles derniers, et conformément à la conception matérialiste, le Christ Jésus s'effaça dans l'esprit des hommes devant l'être humain, devant Jésus de Nazareth.

Tout naturellement devait se développer au dix-neuvième siècle l'étude

historique de la vie de Jésus. Les théologiens les plus éclairés s'y sont adonnés ; on a essayé de fixer les dates de la vie de Jésus de Nazareth, tout comme on le faisait pour Charlemagne ou n'importe quel autre personnage historique. Seulement, il est très difficile de fixer les faits de la vie de Jésus. Les principaux documents sur lesquels on puisse se baser sont tout d'abord les Évangiles et les Épîtres de saint Paul. Mais, bien entendu, ce ne sont pas là de véritables « documents historiques ». Car tout d'abord, au regard des esprits matérialistes, les quatre Évangiles donnent des versions contradictoires... Au cours des recherches qui furent faites, on a cherché toutes les échappatoires possibles. Laissons de côté dès l'abord une certaine phase de ces recherches, au cours de laquelle, parce qu'on ne voulait plus croire aux « miracles », on s'était mis à en donner les explications les plus étranges. Pour expliquer par exemple l'apparition du Christ Jésus marchant sur les eaux, on avait établi qu'il ne marchait nullement avec ses pieds physiques sur le lac (ce qui est d'ailleurs exact, ainsi que nous l'avons vu), mais que les apôtres, qui ignoraient complètement les lois de la physique, étant dans le bateau, le percevaient à distance marchant sur la rive, et par une sorte d'illusion d'optique, croyaient qu'il marchait sur l'eau.

N'attendons pas de ce siècle des explications d'un autre genre : on nous dira qu'au moment où l'eau fut changée en vin, quelqu'un y avait subrepticement versé un extrait de vin quelconque ! Il s'est même trouvé quelqu'un pour expliquer le baptême du Jourdain en disant tout simplement qu'à ce moment, une colombe passa près de la tête de Jésus. On aura tout vu dans ce genre ! Et tout est possible dans le domaine de ce qu'on appelle la science exacte, objective. Mais ne nous arrêtons pas à ces extravagances, et considérons la science qui, ne pouvant accepter l'existence du suprasensible, essaya de l'expliquer d'une manière toute matérialiste. Elle s'est dit : En supprimant toutes les interventions du surnaturel, on arriverait à combiner, à l'aide des récits des Évangiles, une biographie de Jésus de Nazareth. On fit dans ce sens de multiples tentatives, et naturellement, le résultat obtenu fut chaque fois différent. Mais ne nous arrêtons pas aux détails. À une certaine phase de cette étude de la vie de Jésus, on le représenta comme une sorte de Socrate supérieur, comme un Socrate vu d'un point de vue plus élevé.

Cette étude suscita cependant des oppositions, et en particulier à deux égards. D'une part, en ce qui concerne les documents sur lesquels elle s'appuyait. Car on ne peut pas dire que les Évangiles soient « des documents historiques » au sens où l'on entend habituellement ce terme, et cela en raison tout d'abord des nombreuses contradictions qu'ils contiennent, et de la manière dont ils nous ont été transmis. D'autre part, au cours des dernières années, un groupe de personnes se constitua qui ne voulait pas négliger certains passages des textes, et dont l'attention était attirée par le retour constant de certains détails qui, nous le savons, se rapportent à des faits suprasensibles. C'étaient eux aussi des matérialistes convaincus, mais ils ne voulaient pas tout simplement escamoter certains passages, comme on l'avait fait jusque-là. C'est ainsi qu'on en vint à entreprendre une étude du Christ, celle de la vie de Jésus ayant trouvé son

couronnement dans cette expression d'un savant moderne : « L'homme simple de Nazareth ». Expression qui flattait nos contemporains ; il leur était agréable de ne pas se voir obligés de reconnaître l'existence d'un être supérieur, et plus commode de parler du « simple de Nazareth » que de s'élever à la compréhension de l'Homme-Dieu. Et pourtant, c'est à cet Homme-Dieu que l'on devait finalement aboutir, et le résultat en fut l'entreprise de l'étude du « Christ ».

Cette étude est parfois bien singulière. Un exemple particulièrement malheureux, c'est l'« Ecce Deus » de Benjamin Smith, ainsi que d'autres ouvrages du même auteur. D'après lui, « Jésus de Nazareth » n'a jamais existé, c'est un personnage fictif. Mais les Évangiles parlent d'un Christ Jésus. Qui est ce Christ Jésus ? C'est un Dieu imaginé, un idéal ! Et voilà une raison excellente pour nier ensuite l'existence de Jésus de Nazareth ; car les Évangiles parlent du « Christ », lui attribuent toutes sortes de facultés incompatibles avec les conceptions matérialistes. Il en ressort avec évidence qu'il n'est nullement un personnage historique, qu'il a nécessairement été inventé. C'est en quelque sorte une création littéraire née à l'époque où l'on a placé le Mystère du Golgotha. Donc, au cours des dernières années, on revient de « Jésus » au « Christ » — mais on déclare que le Christ est une fiction, qu'il ne vit que dans les pensées humaines. Par ces études, on a perdu de vue toute réalité. Le grand public en ignore encore à peu près tout. Mais, on peut le dire, toutes les recherches concernant le Mystère du Golgotha sont des édifices construits sur le sable ; nulle part de base, de fondement solide. L'« étude de la vie de Jésus » a fait faillite, elle n'a rien pu démontrer, et celle de la vie du Christ ne peut pas être considérée comme un travail sérieux.

Car au fond, ce qui importe, c'est l'influence capitale qu'a exercée sur notre histoire l'entité qui est liée au Mystère du Golgotha. Et notre siècle matérialiste devrait bien s'avouer qu'il est impossible de croire qu'une « fiction » remplisse ainsi la mission la plus grandiose de notre temps. Il est vrai que notre siècle, pour « éclairé » qu'il soit, est allé assez loin dans l'art d'amasser les contradictions et il ne sait guère combien la parole évangélique : « Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », s'applique justement à ces recherches théologiques.

L'Évangile lui-même contient déjà une allusion claire à ce que notre époque devait voir s'accomplir. Les matérialistes, qui ne veulent se fier qu'au témoignage des sens, ne peuvent trouver la voie qui mène au Christ Jésus ; car cette voie a été coupée au moment où ses disciples les plus proches l'ont abandonné, alors qu'allait s'accomplir le Mystère du Golgotha. Ils ne l'ont retrouvé qu'ensuite. Ils n'ont pas participé sur le plan physique à l'événement du Golgotha, et nous savons qu'il n'existe aucun document provenant d'une autre source qui nous donne de cet événement un témoignage digne de foi. Et pourtant, dans l'Évangile de Saint Marc comme dans les trois autres, nous en trouvons la description.

Comment ces descriptions ont-elles pu se faire ?

C'est là un point extrêmement important. Examinons plus particulièrement celle que contient l'Évangile de Saint Marc. Après la scène de la Résurrection,

quelques phrases courtes, mais très marquantes et très claires, nous décrivent comment le jeune homme en robe blanche — c'est-à-dire le Christ cosmique — se montre aux apôtres et leur transmet certaines impulsions. Imprégnés de ces forces nouvelles, ils peuvent alors ouvrir leur regard à la vision clairvoyante, et percevoir rétrospectivement ce qu'ils n'avaient pas pu voir de leurs yeux physiques parce qu'ils s'étaient enfuis. Les yeux spirituels de saint Pierre et des apôtres furent ouverts après la résurrection du Christ Jésus, et ils purent ainsi avoir la vision clairvoyante du Mystère du Golgotha. Bien qu'il se soit accompli sur le plan physique, on ne peut y parvenir que par la clairvoyance ! Voilà un point qu'il ne faut pas oublier. L'Évangile nous l'indique très clairement en nous décrivant comment les élus s'enfuient au moment décisif, de sorte qu'en une âme comme celle de Pierre, le souvenir de ce qui s'était passé après la fuite s'allume grâce à l'impulsion reçue du Ressuscité. En temps ordinaire, l'homme ne se souvient que des choses dont il a eu la perception physique. La clairvoyance dont les apôtres se trouvèrent tout à coup dotés leur donna le souvenir d'événements physiques, sensibles, auxquels ils n'avaient pas assisté. Et c'est à cette source, à cette mémoire de faits dont il n'avait pas été témoin, mais dont il possédait pourtant le souvenir, que saint Pierre, par exemple, puisa pour prêcher par la suite.

C'est par cette voie que le Mystère du Golgotha fut révélé et enseigné aux hommes. En outre, l'impulsion que le Christ avait donnée à quelques disciples comme Pierre, pouvait être transmise aux élèves de ceux-ci. Et celui qui composa la première version — orale, il est vrai — de l'Évangile de Saint Marc, fut un élève de saint Pierre. L'impulsion qu'avait reçue l'âme de Pierre passa dans celle de Saint Marc, et y fit briller la vision du Mystère du Golgotha. Pendant un temps assez long, Saint Marc reçut l'enseignement de saint Pierre. Puis il parvint en un lieu où il trouva l'ambiance nécessaire pour donner à son Évangile le ton, la nuance particulière qui le caractérise.

Au cours de notre étude de l'Évangile de Saint Marc, nous avons vu que c'est de tous celui qui fait ressortir le plus nettement la signification et la grandeur cosmique du Christ. Le lieu où se trouva transporté l'auteur de la première version de cet Évangile était particulièrement propre à aviver en lui le sens de cette signification. Il fut envoyé en Égypte, à Alexandrie, y vécut à une époque où fleurissait la théosophie juive, et put aussi s'assimiler les meilleurs enseignements de la Gnose païenne. Il apprit comment l'entité humaine, née du spirituel, était entrée en contact avec Lucifer et avec Ahrimane, comment l'âme humaine avait reçu en elles les forces lucifériennes et ahrimaniennes. La Gnose païenne lui donna la compréhension de l'origine cosmique de l'homme. En outre, l'Égypte même fournit à Saint Marc l'occasion de constater quel contraste existait entre la destinée à laquelle l'homme avait été originellement promis, et celle qu'il avait subie.

Ce contraste apparaissait en effet avec la plus grande netteté dans la civilisation égyptienne, inspirée par les plus hautes révélations spirituelles, en particulier dans ses œuvres architecturales, dans ses pyramides, ses palais, son sphinx, et qui

pourtant, peu à peu, était tombée dans la décadence, dans la corruption. Car au cours de la troisième époque de civilisation, la culture égyptienne était tombée dans la pire déchéance spirituelle et s'adonnait à la magie noire. Par la clairvoyance, on pouvait encore reconnaître la présence de profonds mystères dans cette civilisation égyptienne, parce qu'elle était née d'une sagesse encore pure, celle d'Hermès. Mais il fallait pour cela une âme qui, sans s'arrêter à la corruption qui avait gagné toute la surface, perçât jusqu'aux profondeurs. Du temps de Moïse, cette décadence était déjà très étendue, et tout ce que la civilisation égyptienne contenait encore de bon, bien que ce fut à peine visible, même pour une âme aussi élevée que celle de Moïse, il avait dû l'extraire de dessous cette surface corrompue pour la transmettre aux générations futures ; cependant, en Égypte même, la gangrène spirituelle avait continué ses ravages.

La chute de l'humanité dans le matérialisme, son abandon total aux conceptions du matérialisme, tout cela se révéla clairement à l'âme de Saint Marc. Il fit en quelque sorte, bien que sous une tout autre forme, une expérience analogue à celle que pourrait faire un homme de nos jours qui serait doué de cœur, de sentiment. Car aujourd'hui, nous assistons à une sorte de renouvellement de la civilisation égyptienne. J'ai souvent répété combien les enchaînements de l'évolution humaine sont étranges, et que la quatrième civilisation, l'époque gréco-latine, celle qui vit le Mystère du Golgotha, est unique et ne peut se reproduire sous aucune forme, tandis que la troisième (égypto-chaldéenne), revit de nos jours — mais sous une forme matérialiste, — dans notre culture, dans notre science. De même, la seconde époque revivra dans la sixième, et la première dans la septième. Ainsi les différentes civilisations se relient et ont entre elles des correspondances.

Il suffit de considérer notre civilisation, en faisant même abstraction des signes de déchéance les plus manifestes, pour dire que tout y est mécanisé, et qu'on n'y vénère plus qu'une chose : les progrès de la technique, de l'industrie ; bien que les gens ne parlent pas ici de vénération. Les forces de l'âme que l'on dirigeait autrefois vers les êtres spirituels, on les offre aujourd'hui aux machines, auxquelles on donne l'attention que l'on consacrait autrefois aux dieux. La science aujourd'hui en est là, cette science qui ne sait pas combien elle est éloignée de la réalité d'une part, et de la véritable logique d'autre part. D'un point de vue supérieur, notre époque connaît, il est vrai, un effort intense, réel, un désir profond qui l'attire vers autre chose. J'ai eu déjà l'occasion de vous parler de cette nostalgie qui s'exprime en particulier dans certaines personnalités, dans certaines âmes ; mais la science officielle ignore cette nostalgie. Elle connaît aujourd'hui le contentement, la satisfaction de soi ; la science est rassasiée, mais chose étrange, elle s'est rassasiée d'erreurs et d'illogisme. Or, nulle part, la science n'est capable de se rendre compte seulement de l'erreur où elle s'est enfoncée. Et lorsqu'on voit cet état de choses, on se dit que nécessairement les forces opposées à celles-là doivent s'éveiller dans l'évolution humaine.

Cette impuissance, cet illogisme de la science extérieure, son orgueil et son

aveuglement ne peuvent que provoquer dans l'âme humaine la plus noble réaction : le désir de connaître le spirituel. Pendant longtemps encore les hommes profondément pris dans ces illogismes, dans cette méconnaissance de la véritable nature, se gausseront peut-être de la Science spirituelle, la ridiculiseront ou y découvriront un danger. Mais par la force même des choses, des forces opposées à celles qui règnent aujourd'hui s'allumeront dans les âmes. Et si seulement ceux qui comprennent un peu ce qui se passe évitaient de tomber dans des compromis et voyaient plus clair dans la situation, les choses pourraient aller plus vite. On le voit constamment : si un homme compétent, savant, affirme quelque chose dont quelqu'un d'autre peut prétendre que c'est « de l'anthroposophie », on en fait un scandale ; et lorsque c'est en chaire qu'on énonce une vérité que d'autres affirment être « anthroposophique », c'est un véritable tollé ! Les compromis de ce genre ne mènent à rien ; il faut acquérir la connaissance claire et exacte de la vie spirituelle, et grâce à cette connaissance, laisser agir sur nous les impulsions de l'esprit. Mieux nous comprendrons qu'il faut ranimer la connaissance du spirituel, et qu'il ne faut emprunter à la pensée matérialiste que ce qu'elle a de vraiment bon et juste, et mieux les choses pourront avancer. C'est beaucoup plus utile que de démontrer la soi-disant harmonie qui règne entre la science officielle et l'investigation spirituelle.

La science matérialiste commet à chaque instant des erreurs de logique dans tous les domaines, et en particulier dans les recherches faites sur le cerveau. Elle prétend par exemple qu'à telle partie du cerveau correspond la mémoire des mots, à telle autre une autre faculté, et que lorsque cette partie est lésée ou disparue, on n'a plus la faculté qui lui correspond. Dans un journal humoristique, on avait écrit un jour un article destiné à démontrer que la grenouille entendait avec ses pattes, par un enchaînement logique de ce genre : Le professeur faisait sauter la grenouille sur la table ; chaque fois qu'il frappait sur cette table, la grenouille sautait. Puis il lui coupa les pattes, frappa derechef sur la table : la grenouille ne bougea pas. C'est donc qu'elle n'avait pas entendu le coup, et qu'auparavant, elle l'entendait avec ses pattes, puisqu'elle s'enfuyait dès qu'on frappait !

C'est user d'un argument analogue que prétendre qu'en supprimant certaine partie du cerveau, on supprime également une faculté. Les gens ne se rendent pas compte que le raisonnement suivi est entièrement faux. Et presque tous les résultats, les théories auxquelles la science aboutit aujourd'hui, reposent sur des illogismes de ce genre.

Le désir profond de connaissance spirituelle sera la plus noble réaction provoquée par cet état de choses. C'est la seule réaction qu'ait pu éprouver une âme comme celle de Saint Marc, à une époque où il apercevait dans toute sa profondeur la déchéance spirituelle de l'humanité, et son attirance pour la matière. Il en conçut une profonde compréhension du suprasensible, et il vit que les grandes impulsions ne peuvent nous venir que de là. Les enseignements de son maître avaient fortifié en lui cette opinion. Saint Pierre lui avait donné du Mystère du Golgotha une description qui ne reposait pas sur une tradition exotérique, telle

qu'elle aurait pu être fournie par le spectacle du sensible, matériel, de ce qui s'était passé à Jérusalem ; c'est après coup, et par la clairvoyance, qu'il avait pris connaissance des faits. Et c'est ainsi que sont nés tous les témoignages, tous les récits du Mystère du Golgotha. L'événement s'accomplit bien sur le plan physique, mais il n'a pu être compris que par la clairvoyance.

Permettez-moi d'attirer tout particulièrement votre attention sur ce point : le Mystère du Golgotha est un événement physique, matériel, mais pour le comprendre, et en dépit de tous les documents qui existent, il faut recourir à la voie supra-sensible. Celui-là seul qui ne le comprend pas peut discuter la valeur de tel ou tel Évangile ; pour celui qui connaît la vérité des choses, le problème ne se pose pas. Il sait qu'il est nécessaire de compléter les descriptions parfois insuffisantes que nous offrent les Évangiles par la vision clairvoyante des faits telle qu'elle s'offre à nous aujourd'hui encore. En se basant sur la Chronique de l'Akasha, on peut se rendre compte de ce que signifient les Évangiles, comment il faut les comprendre, comment il faut lire ces documents. À une époque où l'humanité s'était le plus éloignée des sommets spirituels où elle résidait autrefois, la dignité humaine, la véritable nature de l'homme s'est exprimée tout entière dans les Évangiles.

Les puissances divines, spirituelles, ont donné à l'homme sa forme extérieure. Mais depuis l'époque lémurienne, cette forme extérieure a toujours été dominée par l'influence luciférienne, puis plus tard, par celle d'Ahrimane. C'est sous cette double influence que s'est développé tout ce que les hommes appellent science, connaissance, compréhension. Faut-il s'étonner qu'au moment où le véritable visage de l'homme, sa nature suprasensible, leur était décrite, les humains ne l'aient pas compris ? Leur savoir, leur pensée, s'enlisaient toujours plus dans la matière. De plus en plus, la connaissance humaine s'éloignait de la véritable nature de l'homme.

C'est cela qui importe, et c'est cela qu'il faut savoir lorsqu'on veut comprendre ce Fils de l'Homme qui nous apparaît, solitaire, à ce moment de l'Évangile de Saint Marc où le Christ cosmique est séparé de lui. Devant l'humanité se dresse l'Homme — l'homme sous la forme que lui avaient donnée les Dieux, mais ennoblie, purifiée par le séjour de trois ans que l'être du Christ a fait en Jésus de Nazareth. Les hommes avaient développé leur connaissance et leur intelligence sous l'influence millénaire de Lucifer et d'Ahrimane. Et devant eux se dressait l'homme qui, en trois ans, avait chassé de lui cette influence, et se retrouvait comme avant la venue de Lucifer et d'Ahrimane. Sous la seule impulsion donnée par le Christ cosmique, l'homme réapparaissait tel que, du monde spirituel, il avait été transporté sur le plan physique. C'était l'Esprit de l'humanité, le Fils de l'homme, qui se dressait devant les juges, devant les bourreaux de Jérusalem ; c'était l'homme tel qu'il pourrait redevenir s'il voulait chasser de lui-même tout ce qui l'avait fait déchoir. Lorsque s'accomplit le Mystère du Golgotha, se tenait devant les hommes l'image de l'Homme, devant laquelle ils auraient dû comprendre et se dire : « C'est moi-même qui suis là, sous ma forme la plus

parfaite, celle que je pourrais atteindre par l'effort le plus pur, le plus désintéressé de mon âme ; devant mes yeux se dresse ce qui est seul digne d'être vénéré, adoré : ce qu'il y a de Dieu en moi ! » Et les apôtres, s'ils avaient pu se connaître eux-mêmes, se seraient dit : Dans l'immensité universelle, rien n'est comparable en grandeur au Fils de l'Homme !

Mais au lieu de faire preuve de connaissance de soi, que firent les hommes ? Ils crachèrent sur le Fils de l'Homme, le flagellèrent, le traînèrent vers la croix ! Moment tragique où, au lieu de se connaître, de se reconnaître en Jésus, l'homme se foule aux pieds lui-même, se tue lui-même. Seule, cette leçon donnée par le Cosmos pouvait lui donner l'impulsion grâce à laquelle, peu à peu, il conquerrait la conscience de sa personnalité.

Ce fut vraiment un moment historique, et c'est ainsi qu'il faut comprendre l'Évangile de Saint Marc, et non seulement comprendre, mais sentir, vivre intérieurement les phrases frappantes, puissantes, par lesquelles, il nous le décrit.

En se « foulant aux pieds lui-même », l'homme a donné naissance à ce que j'ai appelé dans d'autres conférences [{13}](#) le « fantôme ». En foulant aux pieds son propre être, l'homme a transformé ce qui était en lui l'image extérieure de Dieu en un « fantôme » qui s'est multiplié — et qui, dans la suite de l'évolution, a pu pénétrer dans les âmes, comme nous l'avons décrit dans ces conférences. Lorsqu'on considère les choses sous cet aspect, on s'aperçoit de l'énorme différence qu'il y a entre ce que décrit l'Évangile de Saint Marc, et ce qu'on veut nous y faire voir aujourd'hui. Lorsqu'on comprend un Évangile de cette manière, surtout l'Évangile de Saint Marc, lorsqu'on sent l'art avec lequel il a été composé, et la profondeur de son contenu, ce sentiment devient une réalité intérieure, vivante, indispensable à qui veut comprendre le Christ Jésus. Il faut pour cela que l'âme s'adonne à son étude avec cœur, avec sentiment, qu'elle se dise : Ces hommes qui, devant le Fils de l'Homme, se sont méconnus eux-mêmes, et n'ont pas vu qu'il représentait leur forme idéale — dans quelle erreur n'étaient-ils pas tombés !

Lorsqu'on est bien de son temps, à une époque matérialiste comme l'est la nôtre, on peut se laisser entraîner à écrire des réflexions comme on en rencontre souvent aujourd'hui, en particulier chez les esprits superstitieux — pardon, je devrais dire chez les esprits « éclairés » — qui disent : « Pourquoi souffrons-nous ? Le Bouddha, le Christ, Socrate, Giordano Bruno, aucun n'a pu soulever un coin du voile ! » En disant cela, ils ne se rendent pas compte qu'inconsciemment ils se jugent très supérieurs au Bouddha, au Christ, à Socrate, etc... et qu'ils envisagent tout de ce point de vue. Mais comment en serait-il autrement en un temps où tout universitaire croit comprendre les choses mieux que quiconque, et écrit des livres simplement parce que sa profession exige qu'il en écrive !

Ne croyez pas que je dise cela dans le simple but de critiquer notre temps. Non ! Mais il est nécessaire qu'on en prenne conscience, si l'on veut comprendre la distance immense qui sépare notre âme d'une œuvre aussi grandiose que les

Évangiles, que l'Évangile de saint Marc en particulier. S'ils sont si souvent méconnus, mal compris, interprétés aussi lamentablement, c'est uniquement parce que les hommes ont la plus grande peine à s'élever jusqu'à de telles hauteurs. Les Évangiles sont grands, jusque dans leurs moindres détails, et chacun d'eux contient les plus extraordinaires enseignements. Certes, il faudrait parler longtemps encore pour étudier, pour expliquer toutes les grandes idées que renferme l'Évangile de Saint Marc. Un simple détail que nous rencontrons dès le début du seizième chapitre nous montre combien son auteur a pénétré profondément les secrets de l'existence. Il savait — comme nous venons de le voir plus haut — que l'humanité était peu à peu descendue de ses hauteurs spirituelles originelles pour tomber dans le matérialisme ; il savait combien peu s'était élargie la faculté de compréhension chez les hommes, et combien peu les contemporains du Mystère du Golgotha étaient aptes à comprendre ce qui se passait là.

Je vous ai souvent expliqué, en exposant ce qui distingue l'élément « féminin » de l'élément « masculin », que le premier — et j'entends ici, non pas la « femme » en tant que personne, mais le caractère féminin, la féminité — n'est pas descendu complètement dans la matière ; tandis que l'homme — et il s'agit ici de l'élément masculin en général — a dépassé le point où il aurait dû s'arrêter dans sa descente. Si bien qu'en vérité le juste milieu se trouve entre l'homme et la femme, ni l'un ni l'autre ne l'ayant trouvé ; et c'est pourquoi l'être humain change de sexe à chaque incarnation. Pour cette raison, la femme, en vertu de la conformation différente de son cerveau et de la façon dont elle peut l'employer, est capable de saisir plus facilement les enseignements spirituels. Par contre, l'homme s'adapte beaucoup plus facilement aux pensées matérialistes, parce que, pour dire la chose en gros, son cerveau est plus dur. Le cerveau féminin est plus souple, moins durci — ce qui ne veut pas dire que la femme, en tant que personnalité, le soit aussi ; car il y a bien des têtes obstinées sur des épaules féminines, sans parler du contraire. Dans l'ensemble donc, le cerveau féminin se prête plus facilement à la compréhension d'idées qui sortent de l'ordinaire — à condition qu'on y mette de la bonne volonté. Et c'est pourquoi l'auteur de l'Évangile fait paraître en premier lieu des femmes après l'accomplissement du Mystère du Golgotha :

« Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus ».

(Saint Marc, XVI, v. 1).

C'est à elles qu'apparaît tout d'abord le jeune homme, c'est-à-dire le Christ cosmique ; ensuite seulement il apparaît aux hommes. Jusque dans ces détails, on reconnaît la présence d'un occultisme véritable, de cette profonde science de l'esprit qui a présidé à la composition des Évangiles et particulièrement à celle de l'Évangile de Saint Marc. Lorsqu'on lit les Évangiles de cette manière, et qu'on se laisse alors inspirer par ce qu'ils disent, on peut trouver le chemin du Mystère du

Golgotha, et la question de l'authenticité historique ne se pose plus ; on peut en laisser la discussion à ceux qui ne comprennent rien à la chose. Mais pour les autres, ceux qui accomplissent cet effort de s'élever jusqu'à la compréhension des Évangiles à l'aide de la Science spirituelle, il est clair qu'ils ne sont plus des documents historiques ; ils deviennent des sources de forces qui vivifient l'âme et l'ouvrent à la compréhension du Mystère du Golgotha.

En voyant alors combien l'entendement, le savoir et la connaissance des hommes ont déchu, comment ils ont injurié et crucifié cet être dans lequel ils auraient dû adorer leur plus haut idéal, l'âme se sent soulevée vers le foyer lumineux du Golgotha, dont la clarté brille aux yeux de tous ceux qui sont prêts à la recevoir. Les hommes ne concevront l'union profonde de la terre avec les mondes spirituels que lorsqu'ils auront compris comment le Christ, entité cosmique, a vécu dans le corps de Jésus de Nazareth ; et que tous les grands guides de l'humanité avaient été envoyés par lui, afin de préparer sa voie, de l'annoncer, pour qu'il soit reconnu et compris. Préparation qui fut vaine, hélas ! Puisque, nous l'avons vu, tout s'écroula au moment décisif. Mais le temps viendra où les hommes arriveront à comprendre, non seulement le Mystère du Golgotha, mais, autour de lui, tous les événements qui s'y rattachent, et qui aident à mieux le saisir encore.

À l'heure actuelle, les peuples européens font peut-être encore dans le monde une étrange figure, parce qu'ils n'imitent pas les autres et en particulier les Hindous, et pratiquent une religion qui n'est pas sortie de leur race, de leur nation, de leur sang. Même dans les milieux où l'on admet l'égalité de toutes les religions, c'est bien souvent pour en mettre en avant une seule que l'on considère comme supérieure aux autres. Mais les Européens n'ont pas de dieu national, aucun peuple parmi eux n'adore un dieu qui soit né de son sol, de sa race propre, comme le font les peuples asiatiques. Le Christ Jésus appartient à l'Asie — et pourtant les peuples européens l'ont adopté, en ont accueilli l'influence. Rien d'égoïste, de personnel, dans le sentiment qui les porte vers lui, et on ne peut aucunement comparer la manière dont un Européen parle du Christ Jésus avec celle dont d'autres peuples parlent de leurs divinités nationales, les Chinois de Confucius, les Hindous de Krishna et du Bouddha. Nous pouvons parler du Christ Jésus en nous plaçant à un point de vue absolument objectif. Cette conception objective du rôle historique du Christ est indispensable aux hommes qui veulent parvenir à la connaissance d'eux-mêmes, cette connaissance de soi que les hommes pratiquèrent si mal lors du Mystère du Golgotha. Mais quoi qu'il en soit, l'acte du Golgotha donne aux hommes la possibilité de recevoir l'impulsion grâce à laquelle ils prendront conscience d'eux-mêmes. Peu à peu, les différentes religions du monde arriveront à se comprendre mutuellement, et contribueront à faire comprendre aux hommes ce que leur a apporté le Mystère du Golgotha. {14}

Lorsqu'on arrivera à comprendre que se dire chrétien, ce n'est pas confesser une foi basée sur un sentiment personnel, égoïste, mais reconnaître un fait historique qui a la même valeur pour toutes les religions, alors seulement on

comprendra la part de sagesse et de vérité que renferme chaque religion. On se refuse à comprendre le Mystère du Golgotha dans la mesure même où l'on se refuse à accepter la Science spirituelle. L'homme ne peut comprendre la Science spirituelle que s'il comprend ce que fut le Mystère du Golgotha. Et le chrétien qui accepte la Science spirituelle doit pouvoir comprendre tous les hommes, quels qu'ils soient. Avec un orgueil presque démesuré — mais compréhensible et en quelque sorte justifié — les partisans des autres religions nous disent : « Votre Dieu à vous, chrétiens, ne s'est incarné qu'une fois, les nôtres ont eu plusieurs incarnations, nous sommes donc plus riches que vous ! » Il ne faut pas que les chrétiens croient de leur devoir de renchérir, pour « faire concurrence », ce serait ne pas comprendre le Mystère du Golgotha.

Le chrétien peut et doit répondre : « Certes. Mais aucune de ces divinités qui ont eu de nombreuses incarnations n'a pu accomplir le Mystère du Golgotha, et cet Acte unique du christianisme, on ne peut en trouver l'équivalent dans aucune autre religion ».

Lorsqu'on poursuit l'étude de l'existence du Bouddha, on arrive au point correspondant à cette scène de la vie du Christ que l'Évangile de Saint Marc appelle la « Transfiguration ». Parvenu au terme suprême de l'existence, le Bouddha se résout en lumière, nous dit la légende, et cela correspond bien en effet à la réalité occulte. Pour le Christ, il se passe ce que nous décrit la scène de la Transfiguration, mais Lui ne se trouve pas seul ; sur la montagne — le lieu où doivent s'accomplir les événements cosmiques — il s'entretient avec Élie et Moïse, et le Mystère du Golgotha ne commence qu'après cette scène de la Transfiguration. Les documents eux-mêmes nous le montrent très clairement, et lorsqu'on compare la vie du Bouddha à celle du Christ, il devient impossible de le nier. Tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui sur les sentiments que provoque en nous l'incompréhension des hommes pour le « Fils de l'Homme » est la conséquence logique de ce qui se trouve indiqué dans « Le Christianisme et les Mystères ».

Qu'on me permette, au moment où nous parvenons à la fin de notre étude de l'Évangile de Saint Marc, une remarque : Le programme que notre mouvement à ses débuts s'était tracé à propos du christianisme a été rempli dans tous ses détails. Il s'agissait de montrer comment les religions successives marquent une marche en avant et trouvent leur apogée dans le christianisme. Nous avons étudié tous les Évangiles l'un après l'autre ; nous avons essayé de pénétrer toujours plus profondément les enseignements occultes, parachevant ce qui, au début, n'avait été qu'esquissé. Nous avons essayé de travailler avec continuité, avec logique, et nous n'avons fait en réalité qu'exécuter le programme marqué en quelques traits clairs et nets. N'était-ce pas là suivre la voie qui s'imposait pour l'étude du christianisme dans un mouvement spiritualiste d'Europe ?

Nous touchons à un instant solennel, car il marque le terme du travail que nous

avons poursuivi depuis dix ans. Nous nous tiendrons fermement à l'œuvre accomplie, sans perdre courage, sans manquer de compréhension à l'égard des autres ; mais nous ne nous laisserons pas non plus abuser, et ne prendrons pas les vessies pour des lanternes. Il est dur de voir avec quelle désinvolture on use aujourd'hui du nom de « Christ ». Mais cela ne doit que nous confirmer dans notre attitude ; nous devons le prononcer, ce nom, avec le calme parfait qui conviendrait à un terme technique, sans émotion, sans passion aucune. De l'acte christique lui-même découle le jugement que l'on doit porter sur lui.

Placés en face d'une telle situation, et ayant tiré de la compréhension réelle de l'Évangile de Saint Marc l'enseignement qu'elle comporte, nous ne pouvons que continuer à travailler dans le sens qui nous paraît être le bon, à poursuivre la voie qui correspond, non seulement au programme tracé, mais aux faits réels, et qui s'avère juste chaque jour, à chaque occasion. À mesure que nous progressions dans notre étude, nous avons vu pas à pas se confirmer nos affirmations du début. Et cette étude, même là où elle s'applique aux faits les plus grandioses de notre histoire, ne peut faire naître en nous que le désir profond et vrai de progresser toujours vers la Vérité.

Diriger son regard intérieur vers le Mystère du Golgotha, c'est lui donner déjà le pouvoir salutaire qui chasse l'erreur. C'est uniquement le manque d'énergie dans la recherche de la vérité qui empêche les hommes de trouver la voie véritable qui les élève du terrestre au cosmique lorsqu'ils cherchent le Christ en Jésus de Nazareth. C'est lui pourtant qui se révèle à nous lorsque nous étudions un écrit comme l'Évangile de Saint Marc ! Les documents de ce genre, en s'offrant toujours mieux à la compréhension des hommes grâce à l'aide de la Science spirituelle, se répandront de plus en plus dans l'humanité et seront de mieux en mieux compris ; de plus en plus, on saura comment lire, comment faire abstraction des traits matériels pour acquérir par la clairvoyance la vision du Mystère du Golgotha. Ceux qui ont écrit les Évangiles l'ont décrit d'après la vision rétrospective des événements physiques. On le comprend d'ailleurs fort bien quand on songe que les hommes qui furent témoins de cet événement ne pouvaient pas le comprendre, puisque c'est de l'Acte lui-même que devait découler l'impulsion nécessaire pour le comprendre. Avant qu'il se fût accompli, personne ne pouvait le comprendre. Il fallait d'abord qu'il agisse et par conséquent, il ne pouvait être compris qu'après coup. La clé du Mystère du Golgotha, c'est le Mystère du Golgotha lui-même ! Il fallait d'abord que le Christ vive et agisse pour que, par l'effet de cette action, s'allume la parole qui est en même temps l'expression de son être véritable.

Grâce à l'œuvre accomplie par le Christ, grâce à ce qu'il fut, s'alluma le Verbe primordial, le Verbe que la clairvoyance peut aider à percevoir, et qui nous révèle le sens véritable du Mystère du Golgotha. C'est à ce Verbe aussi qu'il faut penser lorsque nous parlons des mots mêmes prononcés par le Christ, et des mots qu'il a inspirés à ceux qui le comprenaient, et qui ont pu ainsi le décrire.

Tant que la terre existera, les hommes recevront les impulsions qui rayonnent

du Golgotha. Puis une « pause » cosmique se produira entre la « Terre » et « Jupiter ». Au cours des pauses de ce genre, la planète et tout ce qui l'entoure se transforme, se perd en un chaos, passe par le « Pralaya ». La terre passera par ce pralaya, et tout le ciel avec elle. Mais ce qui fait son essence, son être véritable, c'est ce qui lui a été donné par le Verbe christique allumé par lui dans l'âme de ceux qui l'ont compris, et qui subsistera en tous ceux qui le comprendront. Lorsque la terre aura rempli sa mission, elle passera, et le ciel avec elle ; mais les paroles que le Christ a prononcées sur le ciel et la terre, celles-là subsisteront. Qui comprend les Évangiles en sent non seulement la vérité profonde, mais aussi la force, et aperçoit la profondeur de ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». Non, jamais les paroles du Christ ne passeront. La connaissance de l'occulte nous permet de le dire : les vérités qui ont été prononcées sur le Mystère du Golgotha resteront.

L'Évangile de Saint Marc allume en nous la flamme de cette connaissance : le ciel et la terre passeront, mais tout ce que nous pouvons apprendre sur le Mystère du Golgotha nous suivra dans l'avenir !

LE MARTYRE DES SEPT FRÈRES

(Extrait des Livres des Macchabées)

Il arriva aussi que sept frères ayant été arrêtés avec leur mère, le roi voulut les contraindre, en leur infligeant les fouets et les nerfs de bœuf, à toucher à la viande de porc interdite par la loi. L'un d'eux se faisant leur porte-parole : « Que vas-tu, dit-il, demander et apprendre de nous ? Nous sommes prêts à mourir plutôt que d'enfreindre les lois de nos pères ». Le roi, se fâchant, fit mettre sur le feu des poêles et des chaudrons. Sitôt qu'ils furent brûlants, il ordonna de couper la langue à celui qui avait été leur porte-parole, de lui enlever la peau de la tête et de lui trancher les extrémités sous les yeux de ses autres frères et de sa mère. Lorsqu'il fut complètement réduit à une masse de moignons, il commanda de l'approcher du feu, respirant encore, et de le faire passer à la poêle. Tandis que la vapeur de la poêle se répandait au loin, les autres s'exhortaient mutuellement avec leur mère à mourir avec vaillance : « Le Seigneur Dieu voit, disaient-ils, et il a en vérité compassion de nous selon que Moïse l'a annoncé par le cantique qui proteste ouvertement en ces termes : « Et il aura pitié de ses serviteurs ».

Lorsque le premier eut quitté la vie de cette manière, on amena le second pour le supplice. Après lui avoir arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandait : « Mangerais-tu du porc avant que ton corps soit torturé membre par membre ? » Il répondit dans la langue de ses pères : « Non ! » C'est pourquoi lui aussi fut à son tour soumis aux tourments. Au moment de rendre le dernier soupir : « Scélérat que tu es, dit-il, tu nous exclus de cette vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour être fidèles à ses lois ».

Après celui-ci, on châtia le troisième. Il présenta aussitôt sa langue comme on l'en priait et tendit ses mains avec intrépidité, ayant le courage de déclarer : « C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ses lois je les méprise et c'est de lui que j'espère, les recouvrer de nouveau ». Le roi lui-même et son entourage furent frappés de la noblesse d'âme de ce jeune homme qui comptait les souffrances pour rien.

Ce dernier une fois mort, on soumit le quatrième aux mêmes tortures. Sur le point d'expirer, il s'exprima de la sorte : « Mieux vaut mourir de la main des hommes en tenant de Dieu l'espoir d'être ressuscité par lui, car pour toi il n'y aura pas de résurrection à la vie ».

On amena ensuite le cinquième et on le tortura. Mais lui, fixant les yeux sur le roi, il lui disait : « Tu as, quoique corruptible, autorité sur les hommes, tu fais ce que tu veux. Ne pense pas cependant que notre race soit abandonnée de Dieu. Pour toi, prends patience et tu verras sa grande puissance, comme il te tourmentera, toi et ta race ».

Après celui-là, ils amenèrent le sixième qui dit, sur le point de mourir : « Ne te fais pas de vaine illusion, c'est à cause de nous-mêmes que nous souffrons tout cela, ayant péché envers notre propre Dieu ; aussi nous est-il arrivé des choses étonnantes. Mais toi, ne t'imagines pas que tu seras impuni après avoir entrepris de faire la guerre à Dieu ».

Éminemment admirable et méritant une excellente réputation fut la mère qui voyant mourir sept fils dans l'espace d'un seul jour, le supporta allègrement en vertu des espérances qu'elle plaçait dans le Seigneur. Elle exhortait chacun d'eux dans la langue de ses pères et, remplie des plus nobles sentiments, elle animait d'un mâle courage son tempérament féminin. Elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez apparu dans mes entrailles ; ce n'est pas moi qui vous ai gratifiés de l'esprit et de la vie ; ce n'est pas moi qui ai organisé les éléments qui composent chacun de vous. Aussi bien le Créateur du monde, qui a opéré la naissance de l'homme et qui préside à l'origine de toute chose, vous rendra-t-il dans sa miséricorde et l'esprit et la vie parce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes pour l'amour de ses lois ».

Antiochus se crut vilipendé et soupçonna un outrage dans ces paroles. Comme le plus jeune était encore en vie, non seulement il lui adressait mainte exhortation, mais il lui donnait avec serment l'assurance de le rendre riche et heureux, s'il abandonnait les traditions ancestrales, d'en faire son ami et de lui confier de hauts emplois. Le jeune homme ne prêtant à cela aucune attention, le roi fit approcher la mère et l'engagea à donner à l'adolescent des conseils pour sauver sa vie. Lorsqu'il l'eut longuement exhortée, elle consentit à persuader son fils. Elle se pencha donc vers lui et mystifiant le tyran cruel, elle s'exprima de la sorte dans le langage de ses pères : « Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et élevé jusqu'à l'âge où tu es (et entretenu). Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux et sache que Dieu les a faits de rien et que la race des hommes est faite de la même manière. Ne crains pas ce bourreau, mais te montrant digne de tes frères accepte la mort, afin que je te retrouve avec eux au temps de la miséricorde ».

À peine achevait-elle de parler que le jeune homme dit : « Qu'attendez-vous ? Je n'obéis pas aux ordres du roi, j'obéis aux prescriptions de la loi qui a été donnée à nos pères par Moïse. Et toi, l'inventeur de toute la calamité qui fond sur les Hébreux, tu n'échapperas pas aux mains de Dieu. Nous autres, nous souffrons à cause de nos propres péchés. Si pour notre châtement et notre correction, notre Seigneur qui est vivant s'est courroucé un moment contre nous, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mais toi, ô impie et le plus scélérat de tous les hommes, ne t'élève pas sans raison, te berçant de vains espoirs et levant la main contre ses serviteurs, car tu n'as pas encore échappé au jugement de Dieu qui peut tout et qui voit tout. Quant à nos frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils boivent à la vie qui ne tarit pas, en vertu de l'alliance de Dieu, tandis que toi, par le jugement de Dieu, tu porteras le juste châtement de ton

orgueil. Pour moi j'abandonne volontiers comme mes frères mon corps et ma vie pour les lois de mes pères, suppliant Dieu d'être bientôt favorable à notre nation et de t'amener par les épreuves et les fléaux à confesser qu'il est le seul Dieu. Puisse enfin s'arrêter sur moi et sur mes frères la colère du Tout-Puissant justement déchaînée sur toute notre race ! »

Le roi, hors de lui, sévit contre ce dernier encore plus cruellement que contre les autres, le sarcasme lui étant particulièrement amer. Ainsi trépassa le jeune homme sans s'être souillé, et avec une parfaite confiance dans le Seigneur. Enfin la mère mourut la dernière, après ses fils.

Extrait des Livres des Macchabées, traduits par F. M. Abel, Paris, 1948.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement de l'auteur.

I. — Les transformations apportées dans la vie des âmes par le Mystère du Golgotha. — L'exemple d'Hector et d'Empédocle. — Le nouvel essor, ou « commencement », introduit dans l'évolution par le christianisme.

II. — La composition artistique de la Bible. — Elle se révèle par le rôle des prophètes, par l'élément divin qui s'intériorise dans l'âme, par le passage du livre des Macchabées aux Évangiles. — Progression dramatique de la figure de Jean-Baptiste à celle du Christ Jésus dans l'Évangile de saint Marc.

III. — Le prophète Élie réapparu en Jean-Baptiste. — L'impulsion historique apportée par la personnalité d'Élie-Jean. — Raphaël. — L'esprit du Précurseur et la mission du Christ.

IV. — Le Bouddha et Socrate enseignant, et le contraste qu'ils forment dans l'évolution. — Le Christ et ses disciples.

V. — Les révélations de Krishna et les temps de l'ancienne clairvoyance. — Bouddha, successeur de Krishna. — Jean-Baptiste, prédécesseur du Christ.

VI. — La décision historique d'un Dieu de révéler aux hommes les Mystères.

VII. — L'aspiration qui vit dans des âmes comme celle d'Empédocle, auxquelles va répondre la voix du Golgotha.

VIII. — La Transfiguration. — Moïse et Élie. — Le Christ sous son aspect historique et cosmique.

IX. — Les profondeurs révélées par la composition artistique des Évangiles.

X. — La voie qui fait approfondir le Mystère du Golgotha. Le martyre des Sept Frères (Extrait du Livre des Macchabées).

[{1}](#) Voir sur cette question : *L'Évangile de Saint-Luc, L'Orient à la lumière de l'Occident. L'impulsion du Christ et la conscience du Moi. Christ et le monde spirituel.* — N. D. E.

[{2}](#) Sur la réincarnation du prophète Élie dans la personne de saint Jean-Baptiste, consulter : « *L'Évangile de Saint-Luc* » et « *Christ et le monde spirituel* », 4^e conférence.

[{3}](#) Cf. « *Évangile de Saint-Luc* », VI^e conférence. — « *Histoire occulte* », non traduit.

[{4}](#) Voir à ce sujet la conférence : « *Le Prophète Élie à la lumière de l'Anthroposophie* », publiée dans *Wendepunkte des Geisteslebens* (non traduit en français).

[{5}](#) Voir « *Évangile de Saint-Jean* » (1908), par Rud. Steiner, chap. I.

[{6}](#) Il ne peut s'agir ici que des disciples de Saint Jean-Baptiste. (Note de l'Auteur).

[{7}](#) Fragments d'Herman Grimm.

[{8}](#) Voir aux Éditions du Centre Triades : *L'Évangile de saint Jean (I et II), L'Évangile de saint Luc*.

[{9}](#) Paru aux Éditions du Centre Triades.

[{10}](#) Le matin, une conférence avait été faite par Michel Bauer, sur : *Visa Hegel, le grand tournant de l'histoire*.

[{11}](#) Comparer avec : « *L'Évangile de Saint-Luc* », chapitre X.

[{12}](#) Voir *L'Évangile de saint Luc*, éditions du Centre Triades.

[{13}](#) *De Jésus au Christ, Karlsruhe, 1912, paru en français. (Éditions du Centre Triades).*

[{14}](#) Voir *Le Christianisme et les Mystères. Éditions Fischbacher.*